



Phénomènes émergents liés aux drogues

Tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en Île-de-France en 2019

Tendances récentes et nouvelles drogues



Grégory Pfau,
Mathieu Lovera,
Grégoire Flye Sainte Marie
(Association Charonne-Oppelia)

Avec la contribution de
Tim Madesclaire

Ce rapport est dédié à la mémoire
d'Agnès MALET-LONGCOTE,
qui nous a tant soutenus et aidés ces dernières années.
Son caractère rassembleur nous manque.

Remerciements

Nous remercions toutes les personnes qui ont participé au dispositif TREND Ile-de-France en 2019, et en premier lieu les responsables d'observation, Yves BOUILLET, Vincent BENSO, Tim MADESCLAIRE et Noé GRENIER. Leur travail constitue un élément déterminant de ce dispositif. Merci aux usagers dont les contributions (groupes focaux, entretiens ethnographiques...) sont primordiales pour constituer ce rapport.

Nous remercions également pour leur précieuse collaboration au dispositif TREND les équipes des structures intervenant auprès des usagers de drogues (110 les Halles, Aides, Aurore 93, Aurore EGO-STEP, Charonne Oppelia, Gaïa Paris, Nova Dona, Sida Paroles et le Gang du Lapin Vert, Techno plus, Yucca) et les acteurs de terrains sans qui ce rapport ne pourrait exister (collecteurs SINTES, participants aux groupes focaux, éducateurs et intervenants RdRD). Merci au dispositif « Fêtez clairs » et au dispositif IFI pour leur participation et l'intérêt qu'ils portent au dispositif TREND. Merci à la préfecture de la région d'Ile-de-France, à la préfecture de Paris, au Secrétariat général (SG), à la Direction de la modernisation et de l'administration (DMA) et notamment Olivier ANDRÉ, directeur de la DMA et chef de projet MILDECA de PARIS. Merci à la Direction départementale de la cohésion sociale de Paris (DDCS 75), au Pôle politique de la ville intégration et prévention (PPVIP), à Stéphane FAURE, chargé de mission prévention et à Gina ZOZOR, chargée de mission prévention des addictions à la MILDECA.

Nous remercions également l'ensemble des participants des groupes focaux application de la Loi. Merci à Mme BRUSAFERRO, procureur adjointe au tribunal de Bobigny pour son soutien indispensable dans l'organisation du Groupe focal application de la loi en Seine-Saint-Denis. Merci aux participants des groupes focaux sanitaires qui apportent chaque année des éléments fondamentaux pour décrire les phénomènes récents liés aux drogues. La régularité de leur participation contribue grandement à l'élaboration des tendances. Nous remercions également l'Agence régionale de santé (ARS) d'Ile-de-France pour son financement qui a permis d'étendre le dispositif parisien à l'Ile-de-France. Merci à Françoise PILLON (société Lire et écrire) pour la qualité de ses comptes rendus et son implication. Nous remercions particulièrement Delphine VILAIN, responsable du Département Personnes en Difficultés Spécifiques – Addictions – Direction de la Promotion de la Santé et de la Réduction des Inégalités (Paris). Merci à Thibaud WILLETTE, directeur de la Mission métropolitaine de prévention des conduites à risques (MMPCR) au Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis et à Aurélie DEZIMEUR, cheffe de projet pour l'aide qu'ils nous ont apportée. Un grand merci à l'association Charonne Oppelia pour son aide à la réalisation de ce rapport et tout spécialement à sa directrice Catherine PEQUART pour son soutien sans faille. Un grand merci également à Matthieu Flye Sainte Marie qui a mis en page ce rapport et assuré sa conception graphique.

Enfin, nous remercions l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT) dont le financement a permis la réalisation de cette étude, son directeur Julien MOREL D'ARLEUX, Agnès CADET-TAÏROU, Clément GEROME, Michel GANDILHON, Victor DETREZ, Magali MARTINEZ et Caroline PROTAIS.

Citation recommandée : PFAU G., LOVERA M., FLYE SAINTE MARIE G., *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2019 - Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, novembre 2020.

Table des matières

Introduction et méthodologie	13
Le dispositif national TREND	14
Les outils mis en œuvre à Paris et en Seine-Saint-Denis en 2019	19
Approche transversale : espaces, usages et populations observées	23
Principales observations pour l'espace urbain	24
Populations observées dans l'espace urbain francilien	25
La « colline du crack », entre stabilité et bouleversements	28
Usages et trafics de MDMA en dehors de l'espace festif	38
Les médicaments psychotropes détournés de leurs usages : de nombreux signaux en Île-de-France	40
Principales observations pour l'espace festif	45
L'offre festive en Île-de-France	45
Brève typologie des populations dans les lieux et événements festifs investigués	50
De la mobilisation collective autour des risques liés à l'usage de drogues dans des espaces festifs parisiens...	53
...à l'investissement du milieu festif sur la question des agressions sexuelles	58
Une amélioration de l'image de la kétamine favorisant sa diffusion	60
Quelques signaux autour d'usages de Ritaline® dans l'espace festif	64
Augmentation de la visibilité des consommations de benzodiazépines dans l'espace festif	65
Principales observations pour l'espace festif gay et les espaces liés au chemsex	67
La mutation des scènes festives gays mainstream et alternative	65
Des « parties » clandestines...	70
...où drogues et sexe se mêlent sans intimité	71
L'évolution des espaces associés au chemsex à Paris	72
Les modalités du trafic dans les principaux espaces observés	79
Les points de revente de cités, ou « fours »	79
Le trafic de rue	81
Les prises de rendez-vous par téléphone	82
Le développement des livraisons à domicile et de l'offre « multiproduits »	83
Les transactions via les outils numériques	84
Les outils numériques au cœur de l'accessibilité aux produits dans l'espace festif gay	86

Packaging, phénomène de marques, utilisation des réseaux sociaux : un marketing toujours plus poussé	88
Overdoses mortelles en 2019	91
Approche par produit	95
Les prix observés des principales substances à Paris et en Seine-Saint-Denis en 2019	96
Opioïdes	98
Héroïne	98
Buprénorphine haut dosage (Subutex®)	105
Méthadone®	107
Sulfates de morphine (Skenan®, Moscontin®)	111
Autres médicaments opioïdes	117
Opium/rachacha	119
Psychostimulants	120
Cocaïne	120
Crack/cocaïne base/free base	126
Ecstasy – MDMA	135
Amphétamine – Speed	137
Méthamphétamine	140
Hallucinogènes	143
Cannabis	143
Hallucinogènes naturels	147
LSD	151
Kétamine	154
Nouveaux produits de synthèse	156
NPS (hors 3-MMC)	156
3-MMC	163
Solvants	166
Poppers	166
GHB/GBL	168
Protoxyde d'azote	172
Médicaments psychotropes non opiacés	175
Benzodiazépines et apparentés	175
Rivotril®	177
Artane®	179

Contributions au rapport de site

Responsabilité de site

Association Charonne–Oppelia

Responsabilité scientifique nationale (OFDT)

Clément Gérôme

Pour le site TREND-SINTES Ile-De-France

Catherine PEQUART	Directrice de Charonne–Oppelia
Grégory PFAU	Coordinateur TREND–SINTES IDF
Grégoire FLYE SAINTE MARIE	Coordinateur TREND IDF
Vincent BENSO	Responsable d’observation
Yves BOUILLET	Responsable d’observation
Noé GRENIER	Responsable d’observation
Tim MADESCLAIRE	Responsable d’observation

Pour la rédaction du rapport

Grégory PFAU
Mathieu LOVERA
Grégoire FLYE SAINTE MARIE
Tim MADESCLAIRE (partie transversale espace festif gay)

Les professionnels du champ médico-social, de la prévention et de la réduction des risques

Jean–Claude ALVAREZ	Laboratoire de toxicologie, Hopital R.Poincaré (Garches)
Julien AZUAR	CSAPA ¹ Murger, Hôpital Fernand Widal
Anne BATISSE	CEIP–A ² de Paris
Guillaume HECQUET	Hôpital Marmottan
Thibaud JEDRZEJEWSKI	CSAPA Gaïa et Centre de santé « le 190 »

¹ Centre de soin, d’accompagnement et de prévention en addictologie

² Centre d’évaluation et d’information sur les pharmacodépendances et d’addictovigilance

Contributions au rapport de site

Pierre MORALES LOPES	ELSA ³ , Hôpital de la Pitié-Salpêtrière
Claire NOBLET	CSAPA Aurore EGO
Emmanuelle PEYRET	Hôpital Robert Debré
Léo BARRERO	CJC ⁴ , CSAPA Chimène
Anne-Sophie BAZIN	Hôpital Marmottan
Valérie BLANC	ANPAA 75
Christelle BOUCAULT	CSAPA Chimène
Cécile CLAVEL	CSAPA Boulogne Billancourt
Samuel DUPIN	CJC, CSAPA La corde raide
Aurore FERRE	Association APS Contact
Thomas GAON	CJC, CSAPA Littoral
Guyline GERMAIN	CSAPA Chimène
Ludovic GRELLIER	Association Drogues et Société
Florian HOHENBERG	CSAPA Monceau
Anne HUNTZINGER	CSAPA Monceau
Dominique LANCELOT	Hôpital Marmottan
Angélique ROBERT	CJC, Ithaque
Sabine LASSALLE	CJC, CSAPA La corde Raide
Anouk LHERM SOULAS	CSAPA Liberté (92/94)
Amy SANZ	CJC Oxujeunes, ANPAA 95
Aurélié WELLENSTEIN	Hôpital Marmottan

Les professionnels du champ de l'application de la loi

Olivier ANDRE	MILDECA ⁵
Franck FAGEDET	SAIP ⁶ 18, direction territoriale de Paris (DT75)
Serge QUILICHINI	Direction territoriale de la sécurité de proximité
Eric LEMAIRE	Brigade des stupéfiants
Franck MARIE	Service de contrôle de la douane
Marc PLOUVIEZ	Direction départementale de la cohésion sociale de Paris
Philippe POYET	Finances publiques
Ophélie VIERA	Laboratoire de police scientifique de Paris, Institut national de police scientifique.
Christophe HIRSCHMAN	Sous-direction de la police judiciaire de Seine-Saint-Denis.
Jean Philippe OSTEREMANN	Commissariat Le Blanc-Mesnil
Jean CARINE	Commissariat Livry Gagnan
Philippe ROUCHE	Commissariat Le Raincy
Anne Thiebaut	Commissariat Noisy-le-Grand
Philippe DORMOY	Commissariat Noisy-le-Grand

³ Equipe de liaison et de soin en addictologie

⁴ Consultation jeunes consommateurs

⁵ Mission interministérielle de lutte contre les drogues et les conduites addictives

⁶ Système d'Alerte et d'informations aux populations

Contributions au rapport de site

David CAPORUSSO	Commissariat Clichy-sous-Bois
Danièle DEWASNES	Commissariat Bobigny
Charlène BERGE	Commissariat Aubervilliers
Florence ADAM	Commissariat Les Lilas
Stéphane RICHARD	Commissariat La Courneuve
Natacha BRIOIST	Commissariat Drancy
Julien BONNET	Commissariat Aulnay
Lauriane ALOMENE	Commissariat Montreuil
Régis ORSUNI	Commissariat Gagny
Elisée GOGOVA	Commissariat Pantin
Jérémy RONSINMANGUE	Sureté Territoriale de Seine-Saint-Denis
Jean-Luc HADJADJ	Sureté Territoriale de Seine-Saint-Denis
Cédric VACTER	Sureté Territoriale de Seine-Saint-Denis
Laurent SIERRA	Douanes
Catherine LAMOUREUX	Service commun des laboratoires
Laurence LADOUX	Direction générale des finances publiques

Les professionnels des CAARUD participant aux entretiens collectifs

Jean Michel MALOJET	SCMR Gaïa
Mathieu LOVERA	SCMR Gaïa
Jamel LAZIC	SCMR Gaïa
Simon BRINGIER	SCMR Gaïa
Nicolas BUFERNE	SCMR Gaïa
Stéphane BRIBARD	CAARUD Aurore 93
Valérie DURAND	CAARUD Aurore 93
Mathilde AITHAMON	CAARUD Aurore 93
Audrey OUATAH	CAARUD Aurore 93
Pascal PEREZ	CAARUD Aurore 93
Marek SPEJCHAL	CAARUD Aurore 93
Quentin GAYAUD	CAARUD Aurore 93
Yaëlle DAURIOL	CAARUD Aurore 93
Manuella BENARD	CAARUD Beaurepaire
Jérémy CONSTANT	CAARUD Beaurepaire
Louise NOIR	CAARUD Beaurepaire
Rabah CHELOUI	CAARUD Beaurepaire
Théo CAMPBELL	CAARUD Beaurepaire
Sarah VINET	CAARUD Beaurepaire
Philippe GRAZZIELI	CAARUD Beaurepaire
Emmanuelle SENE	CAARUD Beaurepaire
Mme POLITO	CAARUD Yucca
M. LEMATTE	CAARUD Yucca

Contributions au rapport de site

Mme YOUNIS	CAARUD Yucca
Mme JEAN	CAARUD Yucca
Luigi OUACHEM	Espace Femmes
Bénédicte BERTIN	Espace Femmes
Dorothée PIERARD	CAARUD Aurore EGO
Chiara PERLONGO	CAARUD Aurore EGO
Alexandre PREVOST	CAARUD Aurore EGO
Alicia SAUTIER	CAARUD Aurore EGO
Mélanie GROS	CAARUD Aurore EGO

Les intervenants de la prévention et de la réduction des risques en milieu festif

M. CESAR	Association Hygie
Mme PHILIPPS	Association Hygie
M. ADAM	IFI
Frank MOULIUS	Fêtez-Clairs

Liste des acronymes

ANSM : Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé

ARS : Agence régionale de santé

CAARUD : Centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques liés à l'usage de drogues

CASP : Centre d'action sociale et protestant

CEIP : Centre d'évaluation et d'information sur la pharmacodépendance

CJC : Consultation jeunes consommateurs

CSAPA : Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie

DRAMES : Décès en relation avec l'abus de médicaments et de substances

ELSA : Équipe de soins et de liaison en addictologie (dispositif intra-hospitalier)

Ena-CAARUD : Enquête nationale des usagers des CAARUD

IFI : Inter-CAARUD festif en Ile-de-France

MILDECA : Mission interministérielle de lutte contre la drogue et les conduites addictives

MMPCR : Mission métropolitaine de prévention des conduites à risques

MNA : mineurs non accompagnés

MSO/TSO : Médicaments de substitution aux opiacés, Traitement de substitution aux opiacés

OCRTIS : Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants

OFDT : Observatoire français des drogues et des toxicomanies

OPPIDUM : Observation des produits psychotropes illicites ou détournés de leur utilisation médicamenteuse

RdRD : Réduction des risques et des dommages liés à l'usage de drogues

SAIP : Système d'alerte et d'informations aux populations

SCMR : Salle de consommation à moindre risques

SEMNA : Secteur éducatif pour mineurs non accompagnés

SINTES : Système d'identification national des toxiques et substances

TREND : Tendances récentes et nouvelles drogues

INTRODUCTION ET MÉTHODOLOGIE

L'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT) a mis en place depuis 1999 un dispositif national nommé TREND⁷, visant à repérer les nouvelles tendances de consommation de produits psychoactifs. En 2019, ce dispositif s'appuie sur un réseau de huit sites implantés en France métropolitaine⁸, dotés d'une stratégie commune de collecte et d'analyse de l'information. L'OFDT en assure la coordination nationale, tandis que celle de chaque site est réalisée au niveau local. Depuis mars 2009, l'OFDT a confié la coordination du site TREND Île-de-France à l'association Charonne-Oppelia.

Afin de fournir au lecteur les éléments nécessaires à une bonne compréhension du présent rapport, cette introduction exposera les objectifs du dispositif TREND dans son ensemble et les moyens mis en œuvre pour les réaliser, la méthodologie employée et les outils déployés par le site francilien pour l'élaboration de la synthèse présentée cette année.

⁷Tendances récentes et nouvelles drogues

⁸Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Metz, Paris, Rennes et Toulouse

LE DISPOSITIF NATIONAL TREND

OBJECTIFS

TREND est un dispositif national de collecte d'information visant à :

- détecter les phénomènes émergents en matière de consommation de produits psychoactifs ;
- décrire et comprendre les évolutions des pratiques d'usage ;
- assurer une veille sur les substances dangereuses et sur les nouvelles drogues ;
- mener des investigations spécifiques.

Le dispositif TREND s'inscrit en complément des grandes sources traditionnelles d'information quantitatives (Baromètre santé de Santé publique France, enquête ESCAPAD...). Son objectif est de fournir aux décideurs, aux professionnels et aux usagers, des éléments de connaissance sur les tendances récentes liées aux usages, essentiellement illicites, de produits psychotropes en France et d'identifier d'éventuels phénomènes émergents. Ceux-ci recouvrent soit des phénomènes nouveaux, soit des phénomènes existants non détectés ou documentés par les autres systèmes d'observation en place. La mise à disposition précoce d'éléments de connaissance sur les produits, leurs modalités d'usage, les contextes dans lesquels ils s'inscrivent et les profils d'usagers concernés vise à permettre aux différents acteurs d'élaborer des réponses en termes d'action publique et à constituer un appui à la mise en place des politiques sanitaires et sociales.

En termes de population, TREND s'intéresse essentiellement aux groupes particulièrement consommateurs de produits psychoactifs. En termes de produits, il est orienté en priorité en direction des substances illicites ou détournées, à faible prévalence d'usage, lesquelles échappent aux dispositifs d'observation classiques en population générale. Dans ce cadre, six thématiques principales ont été définies, qui structurent les stratégies de collecte et d'analyse des informations :

- les populations émergentes d'usagers de produits ;
- les modalités d'usage de produits ;
- les dommages sanitaires et sociaux associés à la consommation de produits ;
- les produits émergents ;
- les modalités d'acquisition de proximité ;
- les perceptions et représentations des produits.

LES ESPACES D'INVESTIGATION

Les outils de recueil et d'analyse des données sont déployés au sein de deux principaux espaces d'observations : l'espace urbain et l'espace festif techno.

L'espace urbain, tel que défini par TREND, recouvre essentiellement les usages et leurs modalités observables dans les structures d'accueil dédiées aux usagers de drogues (programmes d'échanges de seringues ou « boutiques » devenues CAARUD⁹ en 2006, centres de soin spécialisés) et les lieux ouverts fréquentés par les usagers en situation de grande précarité (rue, squats, scènes ouvertes, lieux de deal, etc.). L'espace festif techno désigne les lieux où se déroulent des événements organisés autour de ce courant musical. Il comprend l'espace techno dit « alternatif » (free parties, rave parties, teknivals, squats d'artistes), mais aussi commercial (clubs, discothèques, festivals, soirées privées).

Le choix de ces deux espaces se justifie par la forte probabilité de repérer, parmi les populations qui les fréquentent, des phénomènes nouveaux ou non encore observés, même s'ils ne sauraient épuiser à eux seuls la réalité de l'usage de drogues aujourd'hui en France. Par ailleurs, il faut rappeler que le dispositif se concentre sur des groupes de populations spécifiques beaucoup plus consommatrices de produits psychotropes que la population générale d'âge équivalent. Les constats qui en découlent ne peuvent donc être généralisés à l'ensemble de la population.

LE RÉSEAU DES SITES TREND-SINTES

Le dispositif TREND est principalement structuré autour des huit coordinations locales chargées d'assurer le recueil de données nécessaires à l'identification des phénomènes émergents en matière d'usages de drogues. Il s'appuie sur :

- des outils de recueil continu d'informations qualitatives mis en œuvre par le réseau des sites locaux ;
- le dispositif SINTES¹⁰, système d'observation orienté vers l'étude de la composition toxicologique des produits illicites ;
- des enquêtes quantitatives récurrentes, notamment Ena-CAARUD¹¹ ;
- des investigations thématiques qualitatives spécifiques pour approfondir un sujet ;
- l'utilisation des résultats de systèmes d'information partenaires : enquête OPPIDUM¹² des Centres d'évaluation et d'information sur les pharmacodépendances (CEIP) et de l'Agence nationale de sécurité du médicament (ANSM), le système d'information DRAMES¹³ des CEIP, les enquêtes sur les usages de drogues en population générale, et les données de l'OCRTIS¹⁴ qui portent sur les statistiques d'activité policière.

⁹ Centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques liés à l'usage de drogues

¹⁰ Système d'identification national des toxiques et substances

¹¹ Enquête nationale des usagers des CAARUD

¹² Observation des produits psychotropes illicites ou détournés de leur utilisation médicamenteuse

¹³ Décès en relation avec l'abus de médicaments et de substances

¹⁴ Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants

L'ensemble des données locales est analysé et synthétisé par les coordinations locales, travail à l'origine des rapports de sites. Chacun d'entre eux rend compte de l'état des usages de substances dans le cadre de l'agglomération concernée. Chaque site fournit :

- une synthèse des observations de l'année ;
- une base de données qualitatives (notes ethnographiques, comptes rendus des groupes focaux, etc.) indexées selon une stratégie commune à tous les sites.

Les informations fournies par chaque site et les données nationales transmises par les systèmes d'information partenaires font l'objet d'une mise en perspective au niveau national à l'origine du rapport TREND.

MÉTHODOLOGIE DE RECUEIL DE DONNÉES

Le dispositif TREND procède par une triangulation des données et par le recoupement de sources collectées de manière indépendante, au moyen d'outils de recueil essentiellement qualitatifs.

Les observations ethnographiques

Les observations ethnographiques permettent de produire des connaissances in situ, contextualisées, visant à rendre compte de la manière la plus neutre et la plus précise possible des pratiques de consommations de produits psychoactifs et des phénomènes qui lui sont associés (préparation, vente...). Elles sont menées pendant une période comprise entre six et neuf mois par des enquêteurs familiers du terrain, recrutés par la coordination locale. Ceux-ci remettent chaque trimestre un compte-rendu de leurs observations qui ont pour objectif d'apporter des d'informations sur :

- **les pratiques d'usages** : fréquences des consommations, modes de préparation et d'administration, associations de produits, effets recherchés, gestions des effets, pratiques de réduction des risques ;
- **les contextes/lieux physiques dans lesquelles ces pratiques s'inscrivent** : description des lieux festifs et urbains où les faits sont observés (nombre de personnes présentes, description des lieux, relevé des éléments esthétiques et d'ambiance, etc.) ;
- **les sociabilités et les relations au sein des groupes d'usagers** : dépannage, troc, don de produits et de matériel, échange d'informations, processus de transmission des savoirs d'usage par les pairs ;
- **les profils des consommateurs** : situation professionnelle et sociale, sexe et classe d'âge, origine ethnique et géographique, signe d'appartenance et d'affiliation à un milieu culturel (vêtements, piercings, tatouages, coupes de cheveux, vocabulaire employé, etc.) ;
- **les produits** : aspect, conditionnement, prix, perception du produit chez les usagers et non usagers. Les groupes focaux

La méthode de travail recourant à la constitution de « groupe focaux » s'inspire de la pratique l'Organisation mondiale de la santé lors de diagnostics rapides de situation. Il s'agit de réunir des personnes ayant une thématique commune, mais des pratiques et des points de vue diversifiés. Il est ainsi possible d'observer des convergences (ou des divergences) d'opinion sur l'absence, l'existence, le développement de tel ou tel phénomène.

Dans le cadre du dispositif TREND, les groupes focaux visent en premier lieu à collecter des informations sur des sujets spécifiques, en distinguant celles qui sont connues et qui font consensus entre différents participants de celles qui ne sont que partiellement connues ou qui font l'objet de désaccords. Les groupes focaux visent également à fournir des éléments de contextualisation et d'aide à la compréhension de phénomènes préalablement identifiés par les coordinateurs. Enfin, les groupes focaux permettent aux participants d'échanger des informations et ainsi de prendre conscience de certains problèmes communs ou de partager des informations concernant leurs activités. Chaque année, les coordinations locales organisent au moins trois groupes focaux :

- les **groupes focaux sanitaires** réunissent des professionnels investis dans la prise en charge sanitaire non exclusive d'usagers de drogues (addictologue, psychiatre, urgentiste, infirmière, généraliste, infectiologue, etc.) et visent à recueillir des informations sur les conséquences sanitaires et médicales des consommations (notamment les comorbidités et incidents associés à l'usage de drogues) et sur les évolutions des profils et des modes d'usage (utilisation de matériel de RdRD) des personnes fréquentant les structures sanitaires et hospitalières ;
- les **groupes focaux application de la loi** rassemblent visent à fournir des données sur les évolutions de la structuration/organisation des trafics de proximité, des profils des trafiquants locaux, des prix de vente, de la disponibilité et qualité des produits (quantité et pureté des saisies) ;
- les **groupes focaux composés d'usagers ou d'ex-usagers impliqués dans des groupes d'autosupport** ont pour objectif d'apporter des informations volontairement situées sur les produits et leurs modalités d'usages.

D'autres groupes focaux sont organisés selon les années, notamment avec des intervenants de réduction des risques en milieu festif, ou réunissant des équipes d'intervenants en CAARUD, afin de collecter des données sur les évolutions des conditions de vie, des profils, des pratiques d'usage (gestion des effets, associations de produits, etc.), des problématiques sociales et sanitaires des usagers de l'espace festif et de l'espace urbain.

Les entretiens collectifs avec les équipes des CAARUD et intervenants en milieu festif (ex-questionnaires qualitatifs)

Dénommés « questionnaires qualitatifs » jusqu'en 2018, des entretiens collectifs (ou « groupes focaux CAARUD ») sont menés avec les équipes des principaux CAARUD de Paris et de Seine-Saint-Denis.

Introduction et méthodologie

Ils reposent sur une grille standardisée de questions ouvertes adaptées à la réalité de chaque espace et portant sur chacune des substances faisant partie du champ d'investigation du dispositif TREND. Pour l'espace urbain, les questionnaires sont d'abord remplis par les équipes des structures bas seuil partenaires du réseau local, puis sont complétés lors d'entretiens collectifs avec les coordinateurs du site TREND Ile-de-France. Pour l'espace festif techno, ces entretiens collectifs sont menés avec des associations travaillant sur la réduction des risques intervenant dans cet espace.

Le dispositif SINTES

Le dispositif d'analyse de produits SINTES est habituellement coordonné par le responsable du site TREND. Il vise à identifier par le biais d'analyses toxicologiques quantitatives des produits ayant des effets indésirables ou graves, des produits nouveaux ou inhabituels, des molécules ou associations de molécules jusqu'alors inconnues. Les collectes de substances réalisées au niveau local permettent de disposer d'informations sur la composition des drogues qui circulent dans une région donnée.

LES OUTILS MIS EN ŒUVRE À PARIS ET EN SEINE-SAINT- DENIS EN 2019

L'extension du site TREND à la Seine-Saint-Denis en 2017

De 2003 à 2016, le dispositif TREND Ile-de-France s'est centré sur l'observation du seul département de Paris¹⁵. Il s'agissait par-là de déployer au maximum les outils mis en œuvre et de réduire autant que possible le risque qu'un phénomène échappe à l'observation du dispositif. Jusqu'en 2016, le périmètre d'observation de l'espace urbain était alors théoriquement limité par le périphérique, le site TREND Paris n'ayant pas les moyens d'explorer réellement au-delà. Cependant, les déplacements des usagers et l'organisation du trafic invite à investiguer des territoires en dehors de Paris intra-muros. Il en va de même pour l'observation de l'espace festif, qui nécessite un suivi des populations parfois jusqu'aux espaces ruraux. Ainsi, l'ensemble des départements d'Ile-de-France constituent des terrains d'étude qui restent à explorer plus amplement.

Les informations disponibles montrent par ailleurs que chacun de ces départements possède ses spécificités, présentant des zones de trafic connues des usagers et de la Police, ainsi que des types d'usages différents. La banlieue, en particulier lorsque l'on s'éloigne de Paris, connaît des contextes d'usage très éloignés des particularités de la capitale comme en témoignent les intervenants des CAARUD. Or, nous disposons aujourd'hui de peu d'éléments concernant l'organisation de la revente, les profils et trajectoires des usagers, des usagers-revendeurs, les parcours d'implication dans les trafics, les caractéristiques socio-économiques des personnes consommant et/ou s'approvisionnant dans les territoires non-couverts par le dispositif, qu'ils fréquentent ou non les CAARUD.

Pour ces raisons, nous avons souhaité en 2017 élargir les observations du site parisien à l'Ile-de-France, en débutant par la Seine-Saint-Denis. D'une part, s'y déroulent des scènes d'usage et de trafic de drogues, d'autre part les phénomènes parisiens débordent sur ce département. La situation de la zone géographique attenante à Paris n'est pas tout à fait inconnue, même si elle garde un certain flou, soulignant l'intérêt de mener des investigations dans cette zone. En outre, les ressources pour accéder au terrain y sont déjà identifiées. Le département de Seine-Saint-Denis recouvrant une superficie considérable, nous

¹⁵ Jusqu'à 2002, Paris et la Seine-Saint-Denis étaient observés conjointement par le dispositif.

avons débuté l'extension de TREND sur quatre villes choisies pour leur forte exposition à l'usage et au trafic de stupéfiants, ainsi qu'aux dommages qui en découlent (Aulnay Sous-Bois et Sevran, Montreuil, Saint-Denis et Bondy). L'objectif est de pouvoir étendre le projet TREND-SINTES progressivement sur ce département de la Seine-Saint-Denis, puis par la suite à d'autres départements d'Ile-de-France.

Les observations ethnographiques

Depuis 2003, le recueil des données de type ethnographique dans le dispositif TREND est réalisé, dans l'espace urbain comme dans les espaces festifs, sous la responsabilité d'une personne chargée de mettre en place un réseau d'observateurs de terrain (ou « informateurs » ou « informateurs-clés ») disposant d'informations sur les consommations de produits psychoactifs. Ces observateurs, souvent eux-mêmes usagers de drogues, permettent d'accéder à un nombre important et varié d'informations, ceci d'autant plus que leur profil est hétérogène (âge, sexe, produits consommés, quartiers et événements festifs fréquentés, etc.).

En 2019, la responsabilité de cette observation a été confiée à :

- Yves BOUILLET pour l'espace urbain Paris ;
- Vincent BENSO pour l'espace urbain Seine-Saint-Denis et l'espace festif Île-de-France ;
- Tim MADESCLAIRE pour l'espace festif gay.

Des observations et des entretiens ont également été menés dans le cadre de deux enquêtes spécifiques, l'une consacrée aux usages dans les quartiers populaires de Seine-Saint-Denis¹⁶ et confiée à Vincent BENSO, l'autre à l'espace festif de Seine-Saint-Denis¹⁷ et confiée à Noé GRENIER. Ces données viennent enrichir l'analyse présentée dans ce rapport.

Durant la période 2019, 14 notes de synthèse ont été réalisées. Chacune de ces notes (d'une dizaine à une trentaine de pages), a été organisée selon le plan suivant :

- Les aspects méthodologiques : sources d'informations, lieux du recueil, limites au recueil, etc.
- Les contextes de consommation : par exemple, pour l'espace urbain, les lieux de vie des usagers, le recours aux structures de prise en charge, les trafics, etc. ; pour les espaces festifs, les caractéristiques des consommations selon les lieux, les types de fêtes, etc.
- Les produits consommés : la disponibilité, l'accessibilité, le prix, la perception du produit, les contextes d'usage, les modes de préparation et d'administration, les caractéristiques des consommateurs, etc. Dans l'espace urbain, les notes d'observations ont été réalisées principalement selon la méthodologie utilisée les années précédentes : lors d'entretiens semi-directifs, enregistrés et retranscrits partiellement, réalisés auprès d'usagers observateurs ayant déjà pris part au dispositif d'observation, à partir de discussions plus ou moins formelles avec des intervenants en réduction des risques et des dommages

¹⁶ Enquête financée par l'ARS IDF.

¹⁷ Enquête financée par la MMPCR 93.

(RdRD), à partir de rencontres avec des habitants de quartiers concernés par la présence de scènes visibles de deal et de consommation, et enfin à partir de rencontres avec des usagers-revendeurs de drogues.

Dans les espaces festifs, les notes d'observations ont été rédigées à partir de différents témoignages recueillis auprès de personnes fréquentant divers types d'espaces festifs (usagers, organisateurs de soirées, personnes intervenant dans le champ associatif relatif aux drogues, militants ou personnels associatifs). Des observations ont été menées lors d'évènements techno de type alternatif (free parties, teknivals), et lors d'évènements festifs commerciaux (en clubs, discothèques, bars, soirées privées, concerts) de différentes cultures musicales, avec néanmoins une dominante pour les musiques électroniques.

Dans les espaces festifs gays, ou fréquemment fréquentés par des gays, les notes d'observations ont été réalisées à partir de différents témoignages recueillis auprès de personnes fréquentant ces espaces. Des séances d'observation directe ont également été réalisées dans divers clubs de la capitale.

Les entretiens collectifs avec des structures en contact avec des usagers de drogues

Les structures partenaires du dispositif TREND de la région Ile-de-France ont été sollicitées en 2019 pour la réalisation des entretiens collectifs (ex-questionnaires qualitatifs), menés auprès des équipes de CAARUD et d'associations de réduction des risques, visant à réaliser un état des lieux de l'usage de drogues dans l'espace urbain. Comme chaque année, ces entretiens ont été conduits lors du dernier trimestre.

En 2019, huit CAARUD ont participé : 110 les halles, la salle de consommation à moindre risques (SCMR) Gaïa, le CAARUD Aurore 93 d'Aulnay-sous-Bois, le CAARUD Yucca, le CAARUD Beaurepaire et l'Espace Femmes de Charonne Oppelia, le CAARUD Sida Paroles 92, le CAARUD Aurore EGO.

Les groupes focaux avec des professionnels, des usagers ou ex-usagers de produits psychoactifs

Chaque groupe focal donne lieu à une retranscription, si possible intégrale mot-à-mot, réalisée par l'association Charonne-Oppelia avec l'aide de la société Lire et écrire. Les retranscriptions des groupes focaux « sanitaire » et « application de la loi » sont adressées à tous les participants pour validation. En 2019, neuf groupes focaux ont été animés par les coordinateurs du site TREND Ile-de-France. Michel GANDILHON, chargé d'étude TREND à l'OFDT a également assuré et la co-animation des groupes focaux « application de la loi ».

· Trois groupes focaux « sanitaire » ont été organisés, réunissant respectivement des professionnels de Paris, de Seine-Saint-Denis, et des professionnels travaillant autour de la consommation de produits psychoactifs chez les mineurs lors de consultations jeunes consommateurs (CJC) à Paris et en

Seine-Saint-Denis;

- deux **groupes focaux « application de la loi »** ont été organisés réunissant respectivement des professionnels du champ de l'application de la loi de Paris et de Seine-Saint-Denis ;
- deux **groupes focaux « usagers et ex-usagers »** ont été organisés au Centre d'accueil du CAARUD Aurore EGO ainsi qu'à STEP, programme d'échange de seringues de ce même CAARUD.
- deux **groupes focaux « intervenants espaces festifs »** ont été organisés réunissant respectivement des intervenants du « Gang du lapin vert » (Sida Paroles) pour l'un et des intervenants de l'association « Hygie », de « Fêtez Clair » et de l'« IFI » (Intercaarud festif en Ile-de-France) pour l'autre.

La rédaction du rapport

Toutes les données recueillies en 2019 dans le cadre du dispositif TREND Île-de-France, à travers les différentes méthodes présentées ci-dessus, ont été informatisées puis classées par produit et par thème à partir d'une base d'exploitation des données fournie par l'équipe TREND de l'OFDT et élaborée sur QSR Nvivo® 12, logiciel de traitement de données qualitatives. Ainsi, pour chaque produit, les informations ont été indexées selon différentes thématiques – une information pouvant apparaître dans plusieurs thématiques : disponibilité, accessibilité, prix, préparation-temporalité, mode d'administration, effets-fréquence-intensité, régulation-polyconsommation, santé, groupes de consommateurs, perception des usagers, perception des non-usagers, appellations, petit trafic, scène ouverte. Les informations qui n'étaient pas relatives à un seul produit ont été indexées selon des thématiques plus transversales permettant de caractériser les usagers ou les contextes des consommations.

L'ensemble des données ainsi disponibles pour Paris et la Seine-Saint-Denis ont donc été confrontées les unes aux autres à l'aide du logiciel QSR Nvivo® 12 afin de produire les analyses présentées dans ce rapport.

**APPROCHE
TRANSVERSALE :
ESPACES,
USAGES ET
POPULATIONS
OBSERVÉES**

PRINCIPALES OBSERVATIONS POUR L'ESPACE URBAIN

Le territoire exploré par le dispositif francilien est extrêmement vaste (Paris et l'ensemble de la Seine-Saint-Denis) et marqué par d'importantes disparités en termes de population, de conditions de vie, d'accès au soin, ainsi qu'en termes d'usages. Le site TREND Île-de-France réalise une partie de ses observations au sein des populations qui fréquentent assidûment les dispositifs sanitaires et sociaux (CAARUD, unités mobiles de réduction des risques liés à l'usage de drogues, CSAPA, ELSA, CJC...). Les observations ethnographiques permettent quant à elles d'atteindre d'autres populations, parfois plus insérées ou au contraire plus précaires, et n'ayant pas ou marginalement recours aux dispositifs spécialisés à destination des usagers de drogues.

Les observations 2019 à Paris se sont principalement concentrées sur les lieux habituels de revente et d'usages de drogues repérés historiquement dans le nord et l'est de la capitale (rue, scènes ouvertes de consommation et/ou de revente, gares, métro). Les observations d'autres secteurs de Paris, notamment le sud et l'ouest de la capitale, sont plus éparses et les données proviennent principalement des partenaires associatifs (CAARUD, CSAPA) et du groupe focal application de la loi.

En Seine-Saint-Denis, les observations concernent principalement les communes où se situent les CAARUD du département et leurs territoires d'intervention : Saint-Denis, Aubervilliers, Montreuil, Bondy, Aulnay-sous-Bois, Sevrans.

POPULATIONS OBSERVÉES DANS L'ESPACE URBAIN FRANCILIEN

FOCUS SUR LES USAGERS OBSERVÉS DANS L'ESPACE URBAIN DE SEINE-SAINT-DENIS

Il n'a pas été possible en 2019 de dresser une typologie satisfaisante des populations observées dans l'espace urbain à Paris intramuros. Celle-ci fera l'objet d'une attention particulière en 2020. En Seine-Saint-Denis, on distingue particulièrement les usagers de drogues habitant dans le département, ceux n'y habitant pas, et les migrants primo arrivants.

Les usagers habitant en Seine-Saint-Denis

Les consommateurs de cannabis constituent l'immense majorité des usagers de produits psychoactifs qui habitent le département. En Seine-Saint-Denis comme partout ailleurs en France, ceux-ci relèvent de profils extrêmement divers. Relativement banalisés, les usages de cannabis dans l'espace urbain ne font pas l'objet d'une attention particulière par le dispositif TREND. En outre, il apparaît que la consommation d'autres produits que le cannabis reste très stigmatisée dans certains groupes d'usagers dans les quartiers populaires¹⁹. C'est le cas notamment de la consommation de cocaïne, qui reste difficilement quantifiable.

Hormis les usagers de cannabis, la Seine-Saint-Denis abrite des personnes désignées selon les usagers eux-mêmes par la catégorie des « anciens ». Ceux-ci sont français, âgés entre 45 et 65 ans et originaires du département. Ils sont souvent descendants d'immigrés (notamment Maghreb, Espagne, Portugal, Italie), plus ou moins socialement intégrés (la plupart disposent d'un logement, certains exercent une activité professionnelle stable, d'autres se débrouillent entre petits boulots, minima sociaux ou ont recours à l'économie informelle). Une trajectoire idéaltypique semble se dégager des entretiens réalisés ces dernières années en Seine-Saint-Denis. Cette trajectoire est définie par des premières consommations qui remontent aux années 1980-1990 (où la stigmatisation des drogues dites « dures » semble avoir été beaucoup moins importante qu'aujourd'hui dans les « quartiers »), avec l'expérimentation de plusieurs produits (cocaïne, LSD, héroïne), généralement en contexte festif. S'en est suivi le développement d'une dépendance à l'héroïne rapidement suivie par la diminution voire la disparition des autres consommations (hormis tabac, alcool et cannabis qui restent souvent consommés) devant la nécessité de consacrer la totalité de leur budget à l'achat du produit. Fréquemment, des pratiques délictueuses

¹⁹ Ce point est analysé en détail dans le cadre d'une enquête spécifique menée actuellement par le site TREND IDF, consacrée aux usages de drogues dans les quartiers populaires de Seine-Saint-Denis.

²⁰ L'idéal-type est une catégorie mobilisée par les sciences sociales qui, au-delà de son caractère abstrait qui peut sembler réducteur, permet de comprendre les lignes principales d'un phénomène, sans prétendre que ses caractéristiques se retrouvent toujours et parfaitement dans ce phénomène.

(cambriolages, vols, trafic en lien avec l'acquisition de produit dans un contexte où la substitution n'existe pas encore) conduisent à des problèmes judiciaires voir à l'incarcération. Enfin, le passage à la substitution dans la seconde moitié des années 90 a conduit à la forte baisse, voir l'arrêt total des consommations d'héroïne.

Les personnes n'habitant pas le territoire, mais s'y rendant pour acheter des produits et/ou les consommer

La Seine-Saint-Denis concentrant une part importante de l'offre francilienne d'héroïne, de nombreux usagers d'héroïne habitant dans divers départements franciliens et des régions limitrophes viennent s'y approvisionner. D'autres usagers de départements limitrophes sont attirés par les fours du département. Hormis les consommateurs d'héroïne et de crack, ils semblent de moins en moins nombreux en raison du développement de la vente à domicile et de l'existence de fours de cannabis et de cocaïne dans les autres départements. Des salariés travaillant dans le quartier de la Plaine-Saint-Denis, composé de nombreux bureaux/sièges, d'entreprises, achètent du cannabis, éventuellement de la cocaïne en sortant du travail. D'autres se procurent de l'héroïne pendant leur pause déjeuner. Enfin, de nombreux événements festifs se déroulant en Seine-Saint-Denis, des fêtards y consomment des substances caractéristiques de l'espace festif (cannabis, cocaïne, MDMA, kétamine...).

Primo arrivants et usages de substances psychoactives

De nombreuses personnes interrogées relatent l'importance de populations récemment arrivées en France parmi les usagers de drogues du département. Parmi celles-ci, les populations d'Europe de l'Est et du Caucase fréquentant les CAARUD ont des pratiques de consommation à haut risque (injection d'opiacés et/ou de stimulants, dans la jugulaire, dans l'aïne). Ces pratiques peuvent être préexistantes à leur arrivée en France, ou au contraire s'être développées après.

Les intervenants font part de leur désarroi face à ces pratiques sur lesquelles la barrière de la langue complique la transmission d'informations. Certains expriment la nécessité de disposer d'outils permettant de travailler plus concrètement sur les pratiques de consommation (salle de consommation, éducation aux risques liés à l'injection).

Des primo arrivants s'insèrent dans des réseaux de trafic, que ce soit de cannabis ou de crack. Dans ce dernier cas, ces migrants primo arrivants seraient relativement rapidement passés à des pratiques d'usage-revente. C'est le cas notamment de mineurs non accompagnés (MNA), embauchés à la journée pour jouer le rôle de guetteurs ou vendeurs dans des points de vente de cannabis de type « fours ». Certains ne parlent pas français, mais sont en mesure d'annoncer l'arrivée de la police en criant « cho, cho ! ». Très mobiles sur le territoire francilien et au-delà, ils présentent des profils semblables à ceux décrits à Paris en 2018²¹ et sont consommateurs de cannabis, alcool, benzodiazépines, Lyrica®, Rivotril®

²¹ Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues – Tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019..

et solvants. Des intervenants rapportent également des consommations de crack. Des conduites à risques (violences, agressions, cambriolages) sont systématiquement associées à une consommation de produits psychoactifs (Lyrica® et Rivotril® principalement).

LA « COLLINE DU CRACK », ENTRE STABILITÉ ET BOULEVERSEMENTS

La « colline » est le nom donné à une scène ouverte de consommation et de vente de crack situé à Porte de la Chapelle. Surnommée ainsi par les usagers, elle semble devoir son nom au dénivelé du lieu principal situé entre deux échangeurs du boulevard périphérique parisien. Cependant, la colline en tant que lieu de consommation, de vente de crack et de vie, ne se limite pas strictement à cet endroit délimité par les bretelles d'accès au périphérique²² et qui abrite des habitations de fortune. En effet, pour les usagers de crack, la colline désigne un ensemble de lieux (la « grande colline », la « petite colline », l'accès à la station-service, les abords du boulevard Ney), tous situés à proximité immédiate de la Porte de la Chapelle et où ils peuvent naviguer en fonction des interventions des forces de l'ordre, de leurs affinités personnelles ou des opérations d'évacuations et/ou de « nettoyage » effectuées par les pouvoirs publics. En 2019, ces opérations de « nettoyage » ont été menées une à deux fois par mois, chacune d'elle engendrant une évacuation totale des occupants et un déplacement vers d'autres sites.



Mobilier de fortune à la « grande colline »

Photo : Pierre Faure

²² Google maps permet de « mesurer » sa surface à plus de 4000 mètres carrés



Les quatre lieux composant la scène ouverte de la colline

On estime à une centaine le nombre de passages journaliers à la colline et à une trentaine celui des résidents permanents, mais les arrivées peuvent se faire à toutes heures du jour et de la nuit et rendent incertaines ces tentatives de dénombrement des usagers fréquentant le lieu. Les hommes y sont beaucoup plus représentés que les femmes. Tous sont très majoritairement d'origine étrangère, même s'ils sont issus de générations différentes d'immigrations : certains sont nés sur le territoire de parents étrangers, d'autres y sont venus avec leurs familles, d'autres encore sont arrivés seuls depuis quelques années. Les lieux d'origines sont le plus souvent les îles Caraïbes, les anciennes colonies d'Afrique subsaharienne (en particulier le Sénégal, le Congo, la Guinée, la Mauritanie et le Mali) et le Maghreb (Maroc, Algérie et Tunisie). Hommes comme femmes ont en moyenne entre 40 et 60 ans²³.

Depuis 2016 et l'arrivée d'une structure modulaire et éphémère dédiée à la prise en charge des migrants, de nouvelles populations migrantes²⁴ se sont installées à Porte de la Chapelle, vivant dans des conditions d'hygiène et d'insalubrité très préoccupantes (logements de fortune, bidonville, tentes).

Déjà évoqués dans le rapport TREND 2018, la présence sur un même lieu d'usagers de crack et de migrants non-consommateurs questionne les intervenants sociaux, qui évoquent des initiations à la consommation de crack des migrants. Ces phénomènes, décrits initialement comme concernant un très petit nombre d'entre eux, semblent perdurer en 2019 selon les acteurs de réductions des risques. Ceux-ci évoquent « quelques dizaines de migrants » qui semblent être devenus des usagers réguliers de crack. Ces constatations sont cependant à nuancer, les travailleurs sociaux fondant leurs observations sur le nombre de pipes à crack distribués aux migrants. Ces pipes à crack ayant une valeur monétaire dans la rue, leur distribution n'est pas nécessairement synonyme de consommation effective, elle peu. Les professionnels analysent cette porosité comme une conséquence des conditions de vie partagées

²³ Pfau G., Cadet Taïrou A., *Usages et vente de crack à Paris*, OFDT, 2018.

²⁴ Structure dédiée à la prise en charge des migrants, construite sous forme de bulle et administré par Emmaüs Solidarité. La bulle a fermé ses portes et a été démontée en avril 2018.

entre les usagers de crack et les migrants. En effet, les migrants et les consommateurs partagent un espace géographique très restreint, ce qui implique des interactions quasi-inévitables. Ces interactions faciliteraient une expérimentation de consommation de crack, voire des primo consommations de drogues chez certains migrants (même si certaines personnes, venus de la corne de l'Afrique ou de l'Asie centrale affirment avoir déjà consommé du khat ou de l'héroïne avant leur parcours migratoire).

Outre ce phénomène d'expérimentation et de consommation de crack par des migrants partageant un lieu de vie commun avec les usagers de crack, plusieurs professionnels dont certains liés à la protection de l'enfance notent la présence de mineurs à la colline ou à sa proximité immédiate. Les intervenants en réduction des risques distinguent deux sous populations parmi ces mineurs, les « mineurs isolés magrébins en errance » d'une part et les « mineurs en fugue de foyers de la protection de l'enfance » d'autre part. Ces mineurs²⁵ se présentent lors des maraudes des équipes de réductions des risques pour demander du matériel de consommation de crack à moindre risque. Les équipes font aussi état d'échanges économique-sexuels²⁶ pratiqués par certains afin de pouvoir payer leurs consommations. Ce phénomène a suscité l'inquiétude et certains débats au sein des équipes de professionnels de CAARUD, notamment autour de la question de la distribution de matériel de réduction des risques à des personnes apparemment mineures et sur les protocoles d'intervention et de signalement à mettre en place dans l'accompagnement social de ces enfants. Alertés par les équipes de réduction des risques, les services de l'Aide sociale à l'enfance et notamment le SEMNA²⁷ et le CASP²⁸ tentent de venir en aide²⁹ à ces mineurs qui refusent toute prise en charge éducative

²⁵ L'accueil en CAARUD étant fondé sur l'anonymat, l'âge des personnes accueillies est déclaratif. L'évaluation de la minorité par les travailleurs sociaux se fait donc au faciès, et certaines personnes sont ainsi visiblement mineures tandis que des doutes subsistent pour d'autres.

²⁶ Paola Tabet, anthropologue féministe italienne, définit l'échange économique-sexuel comme « toute relation sexuelle impliquant une compensation ». Cf. Tabet P., *La grande arnaque*, L'Harmattan, « bibliothèque du féminisme », 2004.

²⁷ Secteur éducatif pour mineurs non accompagnés

²⁸ Centre d'action sociale et protestant

²⁹ Sur la prise en charge médico-sociale des MNA, cf. « Les MNA maghrébins de la Goutte d'Or », in Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues : tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019.

La colline, prostitution et échanges économique-sexuels

Les pratiques prostitutionnelles aux alentours de la colline ne sont pas un phénomène nouveau. Elles sont décrites par les professionnels depuis de nombreuses années, mais le phénomène semble s'être accentué en 2019 selon certains intervenants sociaux. Les femmes consommatrices de crack ne semblent pas s'identifier elles-mêmes comme ayant une pratique prostitutionnelle³⁰, mais les échanges économique-sexuels sont très visibles aux alentours de la colline et les intervenants rapportent une généralisation de ces pratiques dans le but de payer des consommations de crack. Ils évoquent un prix de la passe qui n'est pas stable et qui fluctue selon les besoins des femmes et selon les négociations avec le client au moment de l'échange économique-sexuel. Les pratiques de proxénétisme ne semblent pas organisées, mais de nombreuses femmes affirment avoir un « protecteur », un « mec » parfois revendeur de crack. Ces activités prostitutionnelles ne sont pas uniformes, certaines femmes proposant leurs services très régulièrement, d'autres plus ponctuellement. Enfin, les clients ne semblent pas pouvoir être regroupés sous des profils types : de nombreux clients insérés s'arrêtent en effet en voiture à proximité de la colline et négocient la fellation autour de 10 ou 15 euros, mais les clients peuvent aussi être des personnes précaires et/ou consommatrices de crack qui viennent chercher à la fois le produit et des prestations sexuelles à la colline. Les intervenants font état de la présence de femmes transgenres exerçant parfois une activité prostitutionnelle connue par l'ensemble des usagers. Ce phénomène a surpris plusieurs intervenants qui n'imaginaient pas que ces pratiques puissent être assumées dans ce lieu sans conséquences dangereuses vis-à-vis de certains usagers affichant ouvertement leur transphobie.

³⁰ Il faut entendre que la pratique prostitutionnelle est utilisée comme moyen d'accès aux produits et non comme une activité de travail régulière et pérenne.

Une hausse des phénomènes de violence en 2019 à la colline

Outre les populations particulièrement vulnérables décrites précédemment, ce sont les phénomènes de violences physiques qui semblent avoir le plus suscité d'inquiétudes en 2019. Ainsi, plusieurs usagers nous ont dit éviter la colline par peur d'une agression physique en 2019. Les intervenants sociaux font état de plusieurs maraudes ayant dû s'arrêter précipitamment du fait de situations de tensions ne permettant pas de continuer sereinement l'activité. Dans le cas des antennes mobiles, certains intervenants constatent que les usagers portent en immense majorité des traces de violences visibles sur le corps, nécessitant pour certains des soins en urgence. Ces phénomènes de violences sont souvent interprétés par les travailleurs sociaux comme une conséquence des multiples interventions des pouvoirs publics sur le site de la colline, engendrant de nombreuses tensions, empêchant une installation stable de la colline et du fait des destructions répétées un maintien des logements de fortune construits par les usagers.

Les professionnels de CAARUD et certains usagers associent aussi ces phénomènes de violences aux changements sociaux ayant eu lieu à la colline. En effet, la colline est historiquement une zone régulée par les usagers eux-mêmes, les conflits et les violences ont ainsi été souvent « régulés » par les usagers entre eux. Les vendeurs de crack (appelé modous³¹) n'avaient jusqu'à fin 2018 que peu de pouvoir à l'intérieur de la scène de consommation en ce qui concernait la gestion de la vie quotidienne. Fin 2018, la tendance s'est inversée et les modous ont petit à petit endossé le rôle de gestionnaires du lieu. Ce changement peut être analysé du fait du nombre beaucoup plus important de modous présents constamment à la colline et du rapport de force qu'ils imposent à l'ensemble des usagers. Par « rapport de force », il faut entendre que les priorités des vendeurs sont uniquement liées au bon déroulement du trafic et non à l'apaisement des rapports sociaux entre les personnes fréquentant le lieu.

Les interventions des pouvoirs publics à la colline en 2019

Il faut distinguer trois types d'intervention publique sur le secteur de la colline qui ont été plus nombreuses en 2019 : l'intervention des forces de l'ordre dans une optique répressive, l'intervention des services de nettoyage de la mairie de Paris en coordination avec les forces de l'ordre, et enfin l'intervention d'évacuation définitive de la colline en novembre 2019.

Les interventions de police ne sont pas nouvelles sur ce site identifié par les pouvoirs publics comme le haut lieu de consommation et de vente de crack en Île-de-France. Les services d'application de la loi peuvent ainsi intervenir avec un objectif de recherche d'un individu, ou suite à une situation de violence, ou encore avec l'objectif d'identifier ou d'interpeller les revendeurs de crack en empêchant toute personne de sortir du site, contrôlant systématiquement la détention de stupéfiants.

³¹ Terme issu de wolof (langue parlée notamment au Sénégal) qui signifierait « petit négociant ». Désigne les revendeurs de crack de rue, encore fréquemment originaire d'Afrique de l'Ouest.



Déchets s'accumulant aux pieds de la colline

Photo : Pierre Faure

La situation sanitaire de la colline ayant engendré une forte médiatisation en 2018³², les opérations de nettoyage par les services de la propreté de la Mairie de Paris ont été beaucoup plus nombreuses en 2019 selon les usagers et les intervenants, jusqu'à une fois par semaine à certaines périodes. Ces opérations ont eu pour conséquence une précarisation encore plus importante de l'habitat du fait de la destruction des constructions de fortune (bidonville fait de tôles, de palettes de bois et de tissus) abritant les usagers vivant sur place.

L'évacuation de la colline et ses conséquences

L'évacuation définitive de la colline a eu lieu le 13 novembre 2019, à la suite de l'opération d'évacuation des migrants situés à proximité du site le 7 novembre. L'arrêté n° 2019-00862³³ de la Préfecture de Police fixe les modalités de l'intervention, dont les résultats se veulent durables grâce à l'instauration permanente (24h/24 et 7jours/7) d'un important dispositif policier (une trentaine d'agents) sur un temps long³⁴ à la Porte de la Chapelle, afin d'éviter la réinstallation des usagers et des vendeurs comme ce fut le cas après les évacuations précédentes. Une politique de contrôle systématique des personnes identifiées comme migrantes ou usagères de crack vise à empêcher toute réinstallation et tout trafic aux abords visibles de la colline.

³² Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues : tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019.

³³ Disponible ici : <https://www.seine-saint-denis.gouv.fr/content/download/14896/105190/>

³⁴ Le dispositif policier est encore présent début mai 2020.



Cars de CRS sur le boulevard Ney
Photo : Gregoire Flye Sainte Marie

Cet important dispositif policier eut rapidement des conséquences sur la prise en charge par les associations des usagers fréquentant la colline. Ainsi, les camions d'antennes mobiles destinées à fournir du matériel de réduction des risques aux usagers ne pouvaient plus stationner aux abords immédiats de la Colline. Selon les intervenants de RdRD, les consignes de la police étaient claires : le regroupement d'usagers autour des véhicules des associations n'était pas autorisé afin d'éviter tous phénomènes d'at-troupements et de réinstallation des usagers sur le site ou à sa proximité immédiate. Cette intervention policière a eu lieu dans un contexte singulier, celui du « plan de lutte contre le crack »

Retour sur les mesures et actions médicosociales destinées aux consommateurs de crack (2017-2019) : du « plan crack » à l'ouverture future de salles d'inhalation ?

Au tournant 2017–2018, la question du crack à Paris devient peu à peu un élément récurrent dans les débats publics locaux et fait l'objet d'une attention particulière de la part des pouvoirs publics, ainsi que d'une médiatisation importante.

En juin 2018, constatant le retour des usagers à la Colline dès les jours qui ont suivi son évacuation, des personnalités politiques interpellent l'Etat. Le maire du 18ème arrondissement Eric Lejoindre (PS) demande un « plan crack » au gouvernement, et co-signe avec les maires des 19ème et 20ème arrondissements une lettre à l'adresse d'Agnès Buzyn³⁵, ministre de la Santé, pour l'alerter sur la recrudescence du crack dans le nord-est parisien. Pierre Liscia, élu (LR) dans le XVIIIe, en appelle à un plan « Orsec »³⁶ pour la Porte de la Chapelle. Anne Hidalgo, ainsi que Valérie Pécresse, ont également interpellé le 11 juillet le Premier ministre Edouard Philippe sur ce sujet³⁷. Dans l'attente d'une réponse, la Ville de Paris a alerté de nouveau la Préfecture de police, la Préfecture de Paris et l'Agence régionale de santé (ARS) d'Île-de-France quelques jours plus tard.

En juillet 2018, le Conseil de Paris réclame à l'unanimité³⁸ le renforcement des moyens de prise en charge des usagers de drogues, et en particulier de crack. Il considère que les évacuations à répétition de la Colline n'apportent pas de solutions satisfaisantes, et en appelle à des réponses pragmatiques. Enfin, il enjoint l'Etat à prendre des mesures pour répondre à l'urgence de la situation sociale et sanitaire des usagers de crack.

La question du crack, au-delà du site de la Colline, s'installe ainsi dans l'arène politique pour constituer ce qu'on peut désormais nommer un « bruit de fond » médiatique, tant le sujet refait surface de façon récurrente dans les pages des quotidiens et des journaux télévisés. Ceci est certainement à mettre en lien avec la tenue début 2020 des élections municipales, comme ce fut déjà le cas en 2000-2001³⁹. La conjonction de ces événements a accéléré la prise de mesures pour répondre à l'urgence manifestée par les riverains et les professionnelles du champ médico-social.

A la fin de l'été 2018, les pouvoirs publics (Préfecture, ARS, MILDECA, Ville de Paris...)

³⁵ Cf. « Migrants, toxicomanes et insalubrité : l'insoluble dossier de la "Colline du crack" », *Les inrocks*, 10 juillet 2018, disponible ici : <https://www.lesinrocks.com/2018/07/10/actualite/societe/migrants-toxicomanes-et-insalubrite-insoluble-dossier-de-la-colline-du-crack/>

³⁶ Cf. « La Chapelle, porte du crack de la capitale », *Le Parisien*, 15 juin 2018, disponible ici : <http://www.leparisien.fr/paris-75/paris-la-chapelle-porte-du-crack-14-06-2018-7772634.php>

³⁷ Comme le rapporte le *Parisien* du 27 juillet 2018 dans un article titré « Paris : pour la colline du crack, la Ville appelle l'aide de l'Etat » : <http://www.leparisien.fr/paris-75/paris-pour-la-colline-du-crack-la-ville-appelle-a-l-aide-de-l-etat-26-07-2018-7834647.php>

³⁸ Délibération affichée à l'Hôtel de Ville et transmise au représentant de l'Etat le 12 juillet 2018, consultable sur le site <https://www.paris.fr/municipalite/le-conseil-de-paris/comptes-rendus-et-debats-et-deliberations-du-conseil-224>

³⁹ A ce sujet, lire Double O., « La scène du crack. Lieu de vente, de consommation, d'affrontement », *Vacarme*, n° 23, pp. 115-119, 2003.

et les associations se rencontrent de façon régulière afin de définir le contenu de ce qu'ils appellent désormais le « plan crack ». La Ville de Paris et l'ARS annoncent le déblocage d'un million d'euros supplémentaires en 2019 pour la prise en charge des usagers de crack. Le 27 mai 2019, ce montant est porté à 9 millions d'euros sur trois ans dans le cadre d'un nouveau « plan de lutte contre le crack ». Ce budget doit permettre de renforcer les maraudes pour aller à la rencontre du public, d'augmenter le nombre de places d'hébergement, ainsi que d'ouvrir des lieux de repos spécifiques en journée. Ces actions vont globalement dans le sens des demandes des associations. La demande de création d'espaces de consommation à destination des fumeurs de crack (qui n'ont pas accès à la SCMR⁴¹ parisienne) n'a toutefois pas eu de suites immédiates. Anne Souyris, adjointe à la Maire de Paris chargée de la santé, a par la suite proposé la mise en place d'un bus itinérant faisant office d'espace de consommation à destination des usagers de crack. L'ouverture d'espaces de consommation fixes ou mobiles nécessite une modification du cahier des charges des SCMR pour en permettre l'accès aux personnes non-injectrices. Ce sera chose faite en juillet 2019 avec la publication d'un arrêté autorisant l'ouverture de tels dispositifs⁴².

C'est ainsi que le projet d'un dispositif spécifiquement dédié aux consommateurs de crack dans le quartier de la Porte de la Chapelle, co-piloté par les associations Aurore et Gaïa-Paris, est élaboré. Selon le projet initial, il devait être composé d'un espace de repos, d'un espace de consommation, de services d'hygiène et de prestations médico-sociales. Au vu de l'urgence de la situation, le choix est fait d'installer des containers - ceux-ci sont acheminés d'un camp humanitaire de Calais - équipés de lits, douches, machines à laver, à proximité immédiate de la Colline, en attendant l'ouverture de structures pérennes. L'ouverture de l'espace de consommation (inhalation et injection) est provisoirement mise en stand-by, alors que le container destiné à l'accueillir est prêt à être aménagé. Le dispositif est finalement inauguré le 18 novembre 2019, soit quelques jours après l'évacuation de la Colline dans le contexte d'une présence policière importante. Durant les premiers mois qui suivent l'ouverture de ce dispositif, les usagers n'ont pas le droit de s'y rendre par eux-mêmes et doivent être accompagnés par un intervenant de la structure pour circuler librement et s'y rendre sans contrôle policier. Aussi, à la fin de l'année 2019, la fréquentation du lieu est très limitée (une douzaine de passages par jour) au regard des besoins identifiés lors de l'élaboration du projet. Cette situation ubuesque a entraîné une grande déception des acteurs associatifs.

⁴⁰ Le plan prévoit la création de 80 nouvelles places d'hébergement pérennes pour les usagers évacués de la colline.

⁴¹ L'accès à la SCMR parisienne est réservé aux seules personnes injectrices de drogues.

⁴² L'arrêté ministériel du 15 juillet 2019 ouvre la possibilité de salles supervisées sans distinction du mode de consommation et assouplit les contraintes de calendrier d'ouvertures de nouvelles salles et modifie l'arrêté du 22 mars 2016 portant approbation du cahier des charges national relatif à l'expérimentation d'espaces de réduction des risques par usage supervisé.

colline, un camp de migrants situé à Porte d'Aubervilliers dans une contre-allée jouxtant le boulevard périphérique fut investi par les usagers qui y recréèrent une scène de vente et de consommation de crack. Les conditions d'hygiène et d'insalubrité sont décrites par les professionnels comme « encore pire » que celles de la colline. A la fin de l'année 2019, la situation géographique de cette nouvelle « scène », placée à proximité d'hommes, de femmes et d'enfants migrants en situation de détresse sociale importante, a généré des situations de violences inédites selon les intervenants de terrain. Ce campement a été évacué au début de l'année 2020, et les revendeurs et usagers se sont réinstallés au sein d'un autre camp de migrant de l'autre côté du boulevard périphérique. Celui-ci a été évacué à son tour quelques semaines plus tard, et la situation évolue désormais au jour le jour, les consommateurs de crack se regroupant au sein de différents lieux au gré des interventions policières.

USAGES ET TRAFICS DE MDMA EN DEHORS DE L'ESPACE FESTIF

Les usages de MDMA en milieu festif font l'objet de nombreuses observations et sont largement documentés par TREND Ile-de-France dans ce contexte. La diffusion du produit en dehors des espaces festifs habituels liés au mouvement techno, tels que les discothèques, fêtes étudiantes ou soirées privées, est rapportée par le site francilien depuis les années 2014-2015⁴³, alors que les usages par des populations précaires demeuraient jusque-là relativement restreints⁴⁴.

Selon l'ensemble des sources, l'accessibilité de l'ecstasy poursuit son ascension, déjà rapportée en 2018⁴⁵. La brigade des stupéfiants note aussi une augmentation significative des saisies passant de 25 kilos en 2018 à 41 kilos en 2019 en Île-de-France. La vente d'ecstasy s'effectuait encore très récemment uniquement via des livraisons (livreurs à domicile ou colis commandés via le darknet) ou au sein des espaces festifs (clubs, soirées warehouse, free parties). En 2019, elle devient accessible via des points de revente fixes au sein de l'espace urbain selon les forces de l'ordre et les usagers.

Ce nouvel accès à la MDMA est concomitant à l'observation d'un nouveau public de consommateurs et de nouvelles pratiques de consommations. Loin des représentations associant la MDMA uniquement au milieu festif, cette nouvelle tendance paraît importante à documenter afin d'éclairer sur les nouveaux usages liés à l'accessibilité croissante de cette substance.

Les inquiétudes de la police parisienne se concentrent aux alentours de la station de métro Barbès-Rochechouart. En effet, le commissariat du 18^e arrondissement de Paris y fait face à un important trafic de MDMA sous forme de comprimés revendus comme « ecstasy ». Selon les usagers, les prix varient entre cinq et dix euros l'unité. Durant l'année 2019, ce produit serait devenu aussi disponible que certains produits historiquement présents dans le quartier tels que le Subutex® ou les benzodiazépines). Le commissaire du 18^e arrondissement décrit les vendeurs de rue d'ecstasy comme ayant un profil de personnes précaires, jeunes majeurs magrébins, parfois sans papiers. Certains usagers font état d'autres lieux de vente dans l'espace public urbain parisien sans qu'il soit possible de trianguler ces données pour les confirmer.

En Seine-Saint-Denis, à Pantin notamment, les forces de l'ordre font aussi état d'un trafic de rue similaire. Selon la Police, les personnes impliquées dans ce trafic sont des mineurs non accompagnés (MNA)

⁴³ Pfau G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues : tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2015*, Association Charonne, 2016.

⁴⁴ En 2015, 15 % des répondants à l'enquête ENa-CAARUD déclaraient en avoir consommé au cours du mois écoulé : OFDT, ENa-CAARUD, profils et pratiques des usagers de drogues rencontrés dans les CAARUD en 2015, septembre 2018.

⁴⁵ Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues : tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019.

maghrébins qui proposeraient aussi de la prégabaline (Lyrica®). Les consommateurs seraient principalement d'autres MNA ou des jeunes majeurs maghrébins. Par ailleurs, la police rapporte également des ventes de MDMA en cité à Bondy sans que nous puissions en savoir plus sur les consommateurs et sur le degré d'organisation et de pérennité de ces trafics. Le Laboratoire de police scientifique de Paris souligne la diversification des formes non circulaires d'ecstasy, en hausse depuis 2017.



MDMA sous forme de comprimés d'ecstasy (source : INPS-LPS 75)

Cette évolution d'accessibilité s'est accompagnée en 2019 par l'apparition de deux nouveaux publics de consommateurs – certains mineurs non accompagnés et des usagers précaires fréquentant les CAARUD – et de nouveaux contextes, pratiques et intentionnalité d'usage : consommations en dehors de tout contexte festif, dans un but de relaxation, de détente et de quête de mieux-être, visant à supporter des conditions de vie marquées par la précarité.

La consommation d'ecstasy par des mineurs non accompagnés maghrébins en errance a été signalée comme phénomène émergent en 2018 et se confirme en effet en 2019. Ces consommations, souvent opportunistes et dues à la proximité d'un lieu de vente de rue, semblent être aujourd'hui plus choisies et plus parcimonieuses. Certains jeunes affirment se sentir vulnérables lorsqu'ils en consomment. En effet, les premières expériences de consommation de ces jeunes s'étant déroulé dans la rue, ils ont constaté que ce produit pouvait les mettre en danger par rapport à des personnes extérieures au groupe de pairs, du fait des effets empathogènes de la MDMA. Aujourd'hui les jeunes préfèrent consommer entre eux, dans des squats ou des lieux fermés. Par ailleurs, plusieurs usagers précaires fréquentant des CAARUD parisiens affirment également en consommer en dehors de l'espace festif classique et dans une optique de relaxation et de détente. Que ce soit les MNA ou les personnes précaires fréquentant les CAARUD, la MDMA est toujours consommée par voie orale. La salle de consommation à moindres risques fait état de quelques consommations de MDMA par voie intraveineuse, même si ce type de consommation reste très à la marge.

LES MÉDICAMENTS PSYCHOTROPES DÉTOURNÉS DE LEURS USAGES : DE NOMBREUX SIGNAUX EN ÎLE-DE-FRANCE

Outre les usages détournés de sulfate de morphine, de buprénorphine et de méthadone visibles et largement documentés par le site TREND Île-de-France depuis sa création, l'année 2019 est marquée par l'augmentation significative des signaux concernant la consommation d'autres médicaments détournés de leurs usages initiaux.

La consommation de médicaments psychotropes détournés de leurs usages est transversale à l'ensemble des usagers fréquentant les différents espaces investigués. On retrouve ainsi des usagers en situation de précarité, mais aussi d'autres plus « insérés », de tous âges, détournant des médicaments par voie orale, en sniff ou par voie intraveineuse. Ce présent chapitre s'attèlera à décrire l'ensemble des signaux visibles par TREND en 2019 selon la classe de médicaments concernés. Loin d'être exhaustif, il a pour vocation d'éclairer le lecteur sur la multiplicité des usages liés aux médicaments psychotropes dans l'espace urbain en Île-de-France.

Les benzodiazépines

La consommation de benzodiazépines est la plus visible parmi l'ensemble des médicaments psychotropes disponibles, même si plusieurs facteurs diminuent cette visibilité de façon significative. En effet, même détournées, les benzodiazépines sont souvent considérées par les usagers comme des médicaments et ne sont donc pas citées lorsque des professionnels de santé ou de réduction des risques évoquent avec eux leurs consommations de drogues. De même, l'usage s'effectue principalement par voie orale, sans nécessiter de préparation ni d'outils de RdRD spécifiques. Elle est ainsi rendue moins visible auprès des professionnels de réduction des risques. Malgré tout, lorsque ces derniers – ainsi que les observateurs TREND – s'enquière de cette consommation, un grand nombre de benzodiazépines sont citées par les usagers : oxazépam (Seresta®), diazépam (Valium®), zolpidem (Stilnox®), clonazépam (Rivotril®).

Plusieurs centres de soins ont ainsi noté une hausse des demandes de sevrages aux benzodiazépines au cours de l'année 2019 et plusieurs CAARUD franciliens interrogés décrivent une hausse de la visibilité de la consommation de cette famille de molécules. Les intervenants décrivent ainsi chez les usagers des difficultés liées à la surconsommation de benzodiazépines (problèmes de comportement et/ou passages à l'acte) mais aussi des consommations banalisées et dont les usagers parlent plus facilement.

⁴⁶ Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues : tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019.

Rivotril®, le plus cité

Le clonazépam (Rivotril®) est la spécialité de benzodiazépines la plus citée en 2019 par les différentes sources TREND. Elle est consommée par des personnes en situation de grande précarité, aussi bien par des jeunes (parfois MNA maghrébins en errance) que par des usagers plus âgés, souvent polyconsommateurs (autres benzodiazépines, alcool, cannabis notamment). Appelé « rivo », « hamka », « hamar », ou encore « mère courage », le Rivotril® semble être principalement consommé par des usagers d'origine maghrébine. Peu visible à la salle de consommation par exemple, il est principalement consommé par voie orale. Il semble toutefois que la disponibilité du Rivotril® a très largement diminué pendant l'année 2019. Les usagers décrivent une difficulté croissante pour s'en procurer et les vendeurs « traditionnels » de Rivotril® semblent aujourd'hui proposer principalement du Lyrica®. Lorsqu'il est disponible au marché noir, la gélule de Rivotril® se négocie autour de 1,50 € la gélule, 10 € euros la plaquette, et 20 € la boîte de quatre plaquettes.

Valium®, le plus accessible

Le diazépam (Valium®) est une benzodiazépine consommée par des publics aux profils très variés. On la retrouve citée par l'ensemble des acteurs interrogés par TREND au sein de l'espace urbain (usagers, professionnels du soin et de la prévention, forces de l'ordre). Le Valium® est décrit comme « très disponible » en Seine-Saint-Denis comme à Paris. Parfois appelé « azraq », « la bleue », le Valium® est consommé à la fois par un public de personnes d'origine maghrébine, par un public originaire des pays de l'Est et par un public consommateur de crack et/ou de cocaïne. Consommé par voie orale, en sniff ou par injection, le valium peut être décrit comme un médicament aidant à amortir la descente de cocaïne ou de crack. De nombreux usagers décrivent aussi une utilisation pour pallier aux difficultés d'endormissement. Le Valium® est décrit comme la spécialité de benzodiazépine la plus accessible et la plus disponible sur le marché noir en 2019. Les usagers font une distinction entre le « bleu » (Valium® 10 mg) vendu à 5 € la plaquette et le « blanc » (Valium® 5 mg) vendu entre 3 et 5 € la plaquette. Le Valium® 10 mg semble être le plus disponible sur le marché de rue.

Polyvalence du Seresta®

L'oxazépam (Seresta®) semble être consommé par les mêmes usagers que ceux décrits comme consommant du Valium®. Décrit comme moins disponible que ce dernier, le Seresta® semble bénéficier d'une perception de produit de substitution aux opiacés chez certains consommateurs originaires des pays de l'Est. Ces usagers consomment le Seresta® par voie intraveineuse et semblent avoir peu conscience des risques liés aux mélanges benzodiazépines/opiacés, notamment la dépression respiratoire. Également utilisé pour faciliter la descente de crack et/ou en association avec du cannabis, le Seresta® est principalement dépanné, échangé ou vendu entre consommateurs, même si un trafic de rue existe aux abords de la station Château-rouge. Le Seresta® se négocie à 50 centimes la gélule et entre 3 et 10 € la plaquette selon le niveau de disponibilité du moment.

Stilnox®, le plus injecté

Le zolpidem (Stilnox®) est un médicament de la famille des hypnotiques, apparenté benzodiazépine. Contrairement aux benzodiazépines principalement disponibles autour des stations Barbès et Châteaux-rouge, le Stilnox® est principalement échangé entre usagers polyconsommateurs, notamment de sulfate de morphine, et ne ferait pas l'objet d'un trafic organisé. Le Stilnox® est la benzodiazépine la plus visible à la salle de consommation, car elle est fréquemment injectée, seule ou associée au sulfate de morphine (Skenan®). Les intervenants décrivent les effets visibles du Stilnox comme proche de ceux de la kétamine (effet dissociatif, hallucinogène, comportements inadaptés) et relèvent que les usagers voient un véritable intérêt à consommer le Stilnox® à la salle de consommation du fait des risques à consommer ce produit dans la rue (risque de vols, d'agressions ou d'accidents). Du fait de ces effets psychoactifs très importants et de son mode de consommation par voie intraveineuse, le Stilnox® jouit d'une mauvaise réputation auprès des non usagers.

Multiplication des signaux de détournements et du trafic de Lyrica®

Appelé « saroukh » (fusée en arabe), « prégabiline » (issu du nom de la molécule, la prégabaline) ou encore « lyricou » par les usagers Géorgiens, le Lyrica® est consommé par des personnes de différents profils. En 2019, les plus visibles sont originaires d'Europe de l'Est et du Caucase, en situation de précarité sociale, parfois sans papiers et fréquentant les CAARUD. La visibilité des consommations de Lyrica® chez les MNA a également augmenté et d'autres publics, plus socialement insérés (voire hyper-insérés), pourraient être concernés par ce phénomène de détournement. En effet, en 2019 le Lyrica® est impliqué dans le décès de deux étudiants (un couple d'un jeune homme et une jeune femme de 24 et 25ans) lors de la même soirée. Selon la brigade des stupéfiants, dans la nuit du 1er au 2 janvier 2019 les deux victimes ont retrouvé une ex-compagne de la jeune fille (une femme plus âgée, 30 ans environ). Leur première intention était de se rendre dans une boîte échangiste, mais compte tenu de la fermeture du lieu au moment initialement choisi, les personnes sont restées à faire la fête ensemble (sans relation sexuelle).

Le couple a consommé de la cocaïne, de la MDMA et une quinzaine de comprimés de Lyrica par sniff. Le Lyrica avait été amenée par la femme de trente ans, qui en avait une utilisation festive, pour son effet euphorisant et désinhibant. Elle s'était fait prescrire un traitement de trois mois auprès d'un médecin en simulant des faux symptômes et en lui disant que c'était le seul médicament qui lui convenait. Cet accident laisse à penser que la diffusion de ce produit dépasse les espaces habituellement observés par TREND.

Plusieurs usagers et intervenants en réduction des risques font état d'une augmentation très significative du trafic de Lyrica. Pour de nombreux usagers fréquentant les CAARUD, le Lyrica® est actuellement le médicament le plus disponible via le marché de rue. Le commissariat du 18ème arrondissement parle quant à lui d'une « explosion du trafic de Lyrica® ». Plusieurs usagers mettent en corrélation la diminution de la disponibilité du Rivotril® et l'augmentation de l'accessibilité du Lyrica®. Selon certains d'entre

eux, les revendeurs seraient les mêmes personnes et auraient ainsi changé de produit en 2019, passant progressivement du Rivotril® au Lyrica®.

Quels que soient les profils des personnes, le Lyrica® semble toujours être le plus souvent consommé par voie orale. Le Lyrica® serait utilisé comme potentialisateur pour certains consommateurs d'opiacés (héroïne et méthadone principalement) fréquentant les CAARUD franciliens. Le risque d'interactions avec les opiacés⁴⁷ est peu connu des usagers qui peuvent être victimes d'accidents aigus, nécessitant parfois des hospitalisations (plusieurs cas d'overdoses liés à des polyconsommations héroïne/Lyrica +/- cocaïne ont été signalées au CAARUD d'Aulnay-sous-Bois en 2019).

Selon des usagers fréquentant des CAARUD, le Lyrica® peut être aussi utilisé de manière opportuniste comme substitut aux opiacés. Les usagers décrivent ainsi moins ressentir le manque lié aux opiacés et ressentir des effets d'apaisement, d'euphorie, de régulateur d'angoisse et avoir plus de facilité à s'endormir.

Par ailleurs, la police fait état en Seine-Saint-Denis d'un trafic de Lyrica® couplé avec un trafic de tramadol, ce qui semble répondre à une demande de consommateurs utilisant ces deux familles de produits. Parmi cette population originaire d'Europe de l'Est, le Lyrica® est souvent perçu comme inoffensif et comparé aux benzodiazépines. On retrouve également des usagers d'origine maghrébine, mineurs (parfois MNA) ou majeurs, consommant parfois le Lyrica® en association avec de l'alcool afin de potentialiser les effets des deux produits. Le Lyrica® est ainsi souvent comparé par ces usagers au Valium® ou au Rivotril®. Les usagers de Lyrica® interrogés témoignent de représentations positives du produit, certains d'entre eux le désignent comme leur produit de premier choix, d'autres déclarent avoir remplacé leurs consommations de benzodiazépines par le Lyrica®.

Vendu à 1 € ou 1,5 € le comprimé, le Lyrica® est aussi plébiscité du fait de sa grande accessibilité et disponibilité. Les forces de l'ordre, l'ANSM ainsi que de nombreux professionnels de santé font état d'une augmentation significative du trafic d'ordonnances falsifiées dans le but d'obtenir du Lyrica®. L'enquête OSIAP (Ordonnances suspectes indicateur d'abus possible)⁴⁸ portant sur 1950 ordonnances falsifiées en France métropolitaine indique que 11,9 % d'entre elles mentionnaient le Lyrica® en 2018 contre 2,9 % l'année précédente. Le commissariat d'Aubervilliers confirme que la tendance à la hausse du détournement de ce médicament concerne également le territoire de Seine-Saint-Denis, évoquant des trafics d'ordonnanciers et la circulation de nombreuses ordonnances prescrites à l'étranger mentionnant le Lyrica®.

⁴⁷ Une étude de cohorte suédoise montre que le risque de décès par overdose est multiplié par trois chez les sujets présentant une dépendance aux opiacés exposés à la prégabaline. Voir Abrahamsson T. et al., « Benzodiazepine, z-drug and pregabalin prescriptions and mortality among patients in opioid maintenance treatment. A nation-wide register-based open cohort study », *Drug and alcohol dependence*, vol. 174, 2017, pp 58-64.

⁴⁸ Disponible ici : http://www.addictovigilance.fr/IMG/pdf/plaquette_osiap_2018_finale.pdf

Les médicaments opioïdes (hors médicaments de substitution et sulfate de morphine)

L'usage détourné de médicaments opioïdes autres que les MSO et la morphine n'est pas un phénomène particulièrement observé dans l'espace urbain selon les sources du site TREND Île-de-France. En effet, depuis qu'elle n'est plus délivrée sans ordonnance, les usages détournés de codéine dans l'espace urbain sont peu observés par TREND. Ils sont principalement le fait de mineurs et jeunes majeurs insérés et ne fréquentant pas ou peu les structures médico-sociales d'une part, et de personnes issues de la communauté Sikh d'Indiens du Pendjab fréquentant le CAARUD de Bondy d'autre part. Parmi les médicaments opioïdes seul le tramadol semble se démarquer. Le tramadol est ainsi visible par le biais de la consommation de certains mineurs non accompagnés en errance et parmi certains jeunes placés par l'Aide sociale à l'enfance. Le trafic paraît limité et lorsqu'il existe, il semble suivre les mêmes canaux que ceux liés au Lyrica® (vente par des mineurs non accompagnés et/ou jeunes majeurs souvent d'origine maghrébine).

D'autres populations, plus cachées (insérées voire hyper-insérées), détournent des opioïdes autres que les MSO et la morphine (Oxycontin® et, plus à la marge, fentanyl). Ces usagers sont vus par les structures de soins hospitalières (ELSA, unités d'addictologie) au détour d'un accident aigu en lien ou non avec leurs consommations ou lors de demandes de sevrage.

Autres médicaments psychotropes

Parmi les autres médicaments psychotropes, l'Artane® (nom commercial du trihexyphénidyle) est celui le plus cité en 2019. Appelée « tatane » par les usagers, le détournement et le trafic de rue sont peu visibles depuis 2015. En effet, les effets engendrés par l'Artane® ont mauvaise réputation et le produit est souvent associé à une « drogue pour les fous ». Les usagers identifiés par le site TREND francilien sont très précaires, parfois sans domicile fixe, âgés de 50 ans et plus, et majoritairement polyconsommateurs (notamment de benzodiazépines, de cannabis et d'alcool). Ceux-ci affirment rechercher les effets hallucinatoires de l'Artane®, qu'ils peuvent comparer avec ceux du LSD. Certains usagers évoquent ce médicament comme un moyen d'aide au passage à l'acte délictueux (vol à l'arraché). Les usagers rencontrés affirment consommer l'Artane® de manière exceptionnelle, par voie orale uniquement. Il s'agit d'un produit difficilement accessible qui semble disponible au gré des reventes d'usagers bénéficiant d'une prescription médicale. Comme de nombreux médicaments, le trafic se situe principalement aux alentours de la station de métro Château-rouge dans le 18^{ème} arrondissement. Deux types de comprimés d'Artane® sont disponibles au marché noir, le 2 mg qui est le plus courant et le 5 mg qui est décrit par les usagers comme très rare.

PRINCIPALES OBSERVATIONS POUR L'ESPACE FESTIF

Le milieu de la fête et de la nuit, quels que soit les espaces festifs concernés, est particulièrement actif en 2019. Qu'il s'agisse des free parties⁵⁰, des soirées alternatives organisées en zones urbaines, des bars ou même des boîtes de nuit plus traditionnelles – dont on pourrait penser qu'elles souffrent de la concurrence de la nouvelle scène underground – les espaces festifs et les collectifs d'organisateur continuent de se multiplier. De plus, la fréquentation des événements emblématiques de grande ampleur comme des soirées plus confidentielles montre que le public adhère à la multiplication de l'offre festive. En effet, après un long sommeil et un réveil progressif qui s'est étalé sur dix ans⁵¹, il semble maintenant clair que Paris ait retrouvé sa place sur le podium des capitales européennes de la fête et notamment de la culture clubbing et des musiques électroniques.

L'OFFRE FESTIVE EN ÎLE-DE-FRANCE

L'objet du présent chapitre est d'apporter au lecteur des éléments de description des différents espaces festifs observés en 2019 par le site TREND IDF. Ceux-ci recouvrent une grande diversité de réalités, en termes d'offre musicale et de profils des personnes qui les fréquentent. De manière générale, la tendance amorcée en 2016⁵² de l'avènement d'une fête plus underground se poursuit en 2019, ainsi que l'hybridation et le décloisonnement des espaces festifs, entraînant une plus grande mixité des publics.

⁵⁰ Une free party, également désignée par les appellations « teuf », « free » ou « tawa », est une fête de musiques électroniques, dont l'accès est gratuit ou sur donation libre. Les free parties se déroulent souvent dans des espaces naturels ou dans des usines ou hangars désaffectés. Le terme le plus usité à l'origine était celui de rave party. Aujourd'hui, les « raves » désignent plus souvent les fêtes réglementées, tandis que les free parties se fondent sur la gratuité et la clandestinité. Les free parties se réclament des Zones autonomes temporaires (temporary autonomous zone en anglais ou TAZ), dénomination introduite en 1991 par Hakim Bey dans l'ouvrage *TAZ, Temporary Autonomous Zone*, Editions de l'Eclat, 1997 (trad.)

⁵¹ La pétition « Paris, la nuit meurt en silence », dont on peut penser qu'elle a contribué au renouveau de la fête parisienne, date de l'année 2009. Signée par des exploitants de lieux de diffusion, professionnels de la nuit, artistes, celle-ci dénonçait alors l'appauvrissement de l'offre festive francilienne.

⁵² Pfau G., Francia M., Pequart C., *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2017 – Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2018.

Diffusion des soirées urbaines alternatives dans le Grand Paris

La diffusion des soirées warehouse constitue la tendance majeure qui caractérise l'évolution de la scène festive francilienne. Ces soirées continuent de se développer, avec un nombre de soirées organisées en constante augmentation et un public toujours nombreux, organisées dans des squats, des friches, des parcs (en été), des usines ou tout autre lieu à priori non prévu pour accueillir du public. Cette tendance de fond dure depuis quatre ans et modifie en profondeur ce qu'on appelait auparavant la vie nocturne parisienne et qu'on devra désormais appeler la vie festive du Grand Paris, car ces événements ne se déroulent plus forcément uniquement la nuit et sont souvent organisés dans les départements limitrophes à Paris. Distinguer Paris et la banlieue n'a plus donc plus vraiment de sens pour qualifier ce type de soirées.

Les soirées warehouse constituent désormais la majeure partie des soirées organisées dans l'espace festif techno, notamment en Seine-Saint-Denis. Concrètement, il s'agit de fêtes ayant lieu dans des anciens entrepôts industriels, le plus souvent loués pour l'occasion. Ces fêtes sont légales et payantes, comprennent toujours un service de sécurité, un bar, fréquemment une équipe de secouristes et parfois des intervenants en réduction des risques. En dépit du caractère légal de certaines de ces fêtes, elles empruntent certains codes des soirées illégales comme ceux des free parties. Notamment, le lieu est tenu secret jusqu'au soir même. Il est dévoilé par mail aux personnes ayant acheté leur entrée en prévente via internet. Il n'y a donc pas de possibilité d'acheter d'entrée sur place. Durant l'automne-hiver 2019, des événements de ce type ont eu lieu à La Courneuve, au Blanc-Mesnil, aux docks Eiffel à Aubervilliers ainsi qu'à Pantin. Les warehouse parties se caractérisent également par une programmation de DJ's dont le style musical est axé sur une techno très industrielle, comme l'acid qui reprend la mode des raves parties des années 90.

Les warehouse réunissent parfois un public très nombreux, certaines soirées accueillant jusqu'à 10 000 personnes. Ce sont des espaces réputés plus permissifs que les espaces festifs commerciaux, tant au niveau de l'entrée qu'en ce qui concerne la consommation de produits. Pour ces raisons, les warehouse attirent un public jeune, qui peinerait à entrer en boîte de nuit, et plus largement un public qui se désintéresse de l'aspect sélectif des boîtes de nuit. Malgré la fouille des participants à l'entrée, il est assez aisé de consommer des produits à l'intérieur de la soirée, y compris des produits à sniffer tels que la kétamine et la cocaïne. Cela ne résulte pas nécessairement d'une politique délibérément plus permissive des organisateurs, mais compte tenu du format de soirée et de l'organisation de l'espace, il est simplement impossible pour une équipe de sécurité de prévenir la consommation de produit, quand bien même elle le voudrait. Selon les observations du site TREND IDF, les usages de produits stupéfiants dans les warehouse sont importants, et ce contexte globalement libertaire attire particulièrement les usagers qui viennent y trouver un climat de tolérance relative vis-à-vis des consommations.

L'organisation des soirées alternatives : les collectifs d'organisateur

Historiques dans l'organisation des free parties et des teknivals, les collectifs d'organisateur ou sound systems sont des regroupements de personnes qui organisent des soirées techno dans différents lieux. Emportant avec eux l'ensemble du matériel nécessaire à l'organisation d'une fête, ils sont à l'origine proches de la culture traveler, du mouvement DIY (do it yourself !) et imaginent les fêtes comme des Zones autonomes temporaires⁵³. Incarnés dans les années 90 par les collectifs Spiral tribe, TNT, Heretik, OQP ou encore Trouble-fêtes, ils inspirent les collectifs d'organisateur actuels qui se réclament de la culture alternative issue des free-party et de la fête berlinoise, revendiquant un accès libre à la fête⁵⁴.

L'espace festif alternatif est ainsi toujours principalement structuré par ces collectifs d'organisateur et non par des lieux comme dans l'espace festif classique. On peut citer les cinq collectifs principaux qui ont marqué l'espace festif en Île de France en 2019 :

- ▶ « Possession » est le collectif qui a connu le plus grand succès en 2019, à l'origine d'événements systématiquement complets une semaine avant la fête. Possession organise des soirées queer hétéro friendly. On y retrouve en effet un public LGBTQ beaucoup plus nombreux que dans d'autres warehouse, mais également un public habituel des autres warehouse ;
- ▶ « Fée croquer » est un collectif ancré depuis le début du mouvement warehouse et créé en 2014. Il s'agit d'un collectif en perte de popularité auprès du public, suite à des litiges avec d'autres organisateur de soirées qui ont suscité beaucoup de débats sur les réseaux sociaux ;
- ▶ « Exil » est un collectif qui organise des soirées technos dans à Paris et en Seine-Saint-Denis ;
- ▶ « BNK » est également un des collectifs majeurs du mouvement warehouse ;
- ▶ « Quarantaine » est un collectif qui organise des warehouse notamment en Seine-Saint-Denis, mais qui est aussi régulièrement accueilli par des clubs. Leur dernière soirée en date était organisée au club Nexus à Pantin. Une warehouse était prévue

⁵³ Hakim Bey, op. cit.

⁵⁴ Au sujet de la « culture techno » et ses codes, lire Bischoff J-L., *Tribus musicales, spiritualité et fait religieux : enquête sur les mouvances rock, punk, skinhead, gothique, hardcore, techno, hip-hop*, L'Harmattan, 2007.

à Pantin en novembre 2019, mais celle-ci a été annulée au dernier moment par la Préfecture puis déplacée à Saint-Denis, au club Sierra Neon.

Ces collectifs d'organisateur ont aujourd'hui une influence considérable sur l'offre festive en Île-de-France et incarnent, aux yeux de nombreux acteurs du secteur de la nuit, le renouveau de la fête parisienne.

Les clubs toujours dynamiques...

En dépit des communiqués des boîtes de nuit traditionnelles qui déplorent la « concurrence déloyale » des soirées underground⁵⁵, le développement de cette scène ne se traduit pas pour l'instant par la fermeture d'établissements classiques. Au contraire, certains établissements ayant la capacité d'accueillir un nombre conséquent de fêtards comme le T7 situé à Porte de Versailles semblent parvenir à trouver leur clientèle. On pourrait aussi citer les boîtes de nuit des Champs-Élysées, les nombreuses péniches des quais de Seine, l'îlot festif du Musée de la mode ainsi que les boîtes historiques (Le Rex, le Glaz'art, la Java, le Gibus, le New Morning), ou encore l'ouverture d'un nombre conséquent de clubs en 2019 pour témoigner de la vivacité de cette partie de la scène festive parisienne. Cette vivacité s'explique certainement par la variété de stratégies de ces établissements, qui utilise les codes du luxe et des carrés VIP comme celle de l'underground ou encore de la spécialisation des styles musicaux (zouk, salsa...), répondant ainsi aux demandes de clientèles très différentes.

Par ailleurs, des nouveaux clubs plus ou moins alternatifs ont vu le jour en 2019. On peut citer le Seguin, orienté généraliste et branché sur l'Île Seguin dans les Hauts-de-Seine, le Sierra Néon (St-Denis) et le Protocol (Pantin) et leurs ambiances underground en Seine-Saint-Denis, ou encore le Joséphine et son ambiance chic, niché au sein du Théâtre du Châtelet à Paris. L'année 2019 est aussi marquée par l'ouverture de « Dehors Brut », établissement éphémère ouvert sur un site SNCF de 5000 m² derrière Bercy dans le 12^{ème} arrondissement de Paris. Ce club est le successeur des soirées « Concrete » organisées par la société événementielle « Surprise ! » sur une péniche amarrée en bord de Seine, qui ont pris fin en juillet 2019 à la suite d'un contentieux économique avec le bailleur.

...ainsi que les free parties

Malgré les mesures répressives visant les organisateurs de soirées illégales⁵⁶, les free parties n'ont

⁵⁵ Lettre du SNEG & Co à la préfecture de police, cf. Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues : tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019.

⁵⁶ Lire par exemple Pierre Bafoïl, « Free parties, le contentieux mal ficelé de la répression », *Sourdoreille*, 21 janvier 2020 : <https://sourdoreille.net/free-parties-le-contentieux-mal-ficele-de-la-repression/>

pas désempi en 2019 selon les observations ethnographiques et les témoignages des intervenants de réduction des risques en milieu festif. Le public se renouvelle, ainsi que les sound systems – quatre nouveaux collectifs ont vu le jour en 2019. On observe désormais une importante porosité entre les free parties et les soirées urbaines alternatives de type warehouse, les usagers passant régulièrement d'un type de soirée à l'autre.

Les festivals

On compte deux nouveaux festivals en 2019 et des éditions renouvelées pour la grande majorité des festivals programmés en 2018 (« We love green », « Peacock Society », « Villette Sonique », « Lollapalooza »...). Cette continuité semble refléter la bonne santé des festivals en Île-De-France.

Les bars

Les bars demeurent un élément incontournable de la vie festive francilienne. Les rooftops et les bars éphémères installés dans des lieux transitoires semblent rencontrer un succès grandissant. Les principaux quartiers parisiens regroupant de nombreux cafés et bars de nuit permettant de « faire la tournée » ne semblent en revanche guère évoluer (Oberkampf, Bastille, Chatelet).

BRÈVE TYPOLOGIE DES POPULATIONS DANS LES LIEUX ET ÉVÉNEMENTS FESTIFS INVESTIGUÉS⁵⁷

Dresser une typologie des usagers de drogues fréquentant ces espaces festifs en tenant compte des différentes logiques de consommation de drogues est un travail aussi passionnant que difficile. Il convient de replacer ce travail dans le contexte d'un milieu large (plusieurs dizaines de soirées de ce type par week-end), hétérogène (chaque structure organisatrice d'événements attire son propre public), en évolution permanente (chaque année des milliers de novices découvrent ces soirées tandis que d'autres, plus anciens, abandonnent la « teuf »). Les profils décrits ici ne recouvrent en aucun cas la diversité des personnes présentes sur ces soirées. Il s'agit simplement d'une tentative de typologie dont la pertinence peut être remise en question.

Les novices, ou « petits jeunes »

Nous évoquons ici le cas des personnes qui fréquentent ces soirées depuis moins d'une année. Leur âge est généralement compris entre 15 et 20 ans. On peut opérer une distinction en fonction de leur degré d'identification à l'espace qu'ils fréquentent. En effet, et cela est particulièrement visible dans l'espace alternatif où ils sont d'ailleurs l'objet de fréquentes moqueries, certains de ces jeunes s'identifient à une communauté « fantasmée » : celle des teuffeurs. Ils incorporent rapidement les attributs identitaires supposés de ces derniers (piercings, tatouages, coupes de cheveux...) et entretiennent un rapport très fort avec le mouvement. Il s'agit généralement de personnes très jeunes et cette utilisation d'un mouvement musical comme support de l'identité s'inscrit alors dans un processus courant chez les adolescents et post-adolescents qui se distinguent en petites tribus regroupées autour d'un style de musique (rastas, métalleux, teuffeurs, rappeurs, tektonic...). Pour ceux-là, l'usage de drogues peut être compris comme un rite initiatique – qui permet de distinguer deux groupes, ceux qui ont passé le rituel et les autres – en ceci que l'usage de drogues est souvent considéré comme un attribut identitaire des teuffeurs. Consommer de la drogue permet alors de s'inscrire dans le groupe, d'affirmer cette identité. Selon certains observateurs, une partie de ces jeunes adoptent des comportements à risque, consommant de grosses quantités de produits qu'ils ne connaissent pas et dont ils ne savent pas gérer les effets et les risques. Pour d'autres, la rareté des incidents sanitaires observée parmi cette population remet en question ce constat. Il ne s'agirait alors que d'une idée reçue, et cette stigmatisation serait liée à la fragilité des « novices » qui en fait les parfaits boucs émissaires des différents maux que rencontrent les scènes festives alternatives (saisies de matériel par les forces de l'ordre, difficultés à obtenir des autorisations...).

⁵⁷ Paragraphe rédigé à partir de la note ethnographique n°3 espace festif IDF, rédigée par Vincent Benso en décembre 2017.

Les « teuffeurs occasionnels » (moins d'une fois tous les trois mois)

Il s'agit de personnes ne s'étant jamais identifiées au mouvement. En fait, ce qu'elles apprécient le plus dans le fait de se rendre en free party ou en club c'est surtout de « changer de décor », d'environnement festif. Elles ne consomment que rarement des drogues illicites et lorsque c'est le cas, cela s'inscrit dans une démarche de recherche de nouvelles expériences. Ayant généralement une mauvaise connaissance des produits, décidant souvent d'essayer un produit alors qu'ils sont déjà ivres, les teuffeurs occasionnels seraient fréquemment (relativement à leur nombre) à l'origine d'incidents sanitaires (bad trips⁵⁸, chutes, surdoses...).

Les « personnes impliquées dans l'organisation »

Généralement plus âgées et expérimentées sur le plan de la consommation de drogues, sans être totalement à l'abri des risques liés à ce type de pratiques, cette population rencontrerait peu de problèmes (en comparaison au nombre de personnes concernées). En effet, être impliqué dans l'organisation suppose de maîtriser ses consommations de drogues, sous peine de se voir exclu du groupe. Un certain nombre d'organiseurs, de musiciens, etc. sont d'ailleurs non consommateurs ou de manière exceptionnelle, et en petite quantité. A l'inverse, d'autres sont des usagers très réguliers (la fréquentation assidue de cet espace alimentant potentiellement les usages) mais ces derniers semblent limiter les excès, du moins lorsqu'ils sont impliqués dans l'organisation de la soirée.

Les « réguliers intégrés »

Il s'agit certainement de la part la plus importante des personnes fréquentant les soirées. S'y rendant régulièrement (plus d'une fois par mois), elles possèdent par ailleurs un logement et un emploi. Pour eux, l'usage de drogues s'inscrit généralement dans une démarche d'amélioration des performances (s'amuser plus et plus longtemps, danser toute la nuit...) ainsi que dans une démarche de « déconnexion ». En effet, ils déclarent fréquemment désirer rompre avec leur quotidien et l'usage de drogues leur permet d'entériner une distinction entre un temps dédié au monde « normal », celui des obligations et contraintes liées à la sphère professionnelle et parfois familiale (la semaine), et un temps festif (le weekend). La plupart d'entre eux possèdent une certaine connaissance des produits psychoactifs et des compétences pour réduire les risques liés aux drogues et à leurs usages.

Les « réguliers désinsérés »

Il peut s'agir de nomades (travellers), de personnes résidant en squat ou de SDF hébergés chez des amis dans le meilleur des cas, mais qui n'ont parfois aucune solution de secours et qui vivent alors dans la rue. Ces populations sont les plus étudiées, la précarité dans laquelle elles vivent les poussant à chercher du soutien dans le monde associatif ou à commettre des délits qui les conduisent vers le système judiciaire. Pourtant on peut s'interroger sur la pertinence en tant qu'objet sociologique d'une

⁵⁸ Le bad trip désigne une expérience négative de l'usage de psychotropes, que l'on associe généralement aux substances hallucinogènes.

telle catégorie. En effet, cette population est particulièrement hétérogène, au niveau des usages de drogues comme des musiques écoutées ou du rapport à la fête...

Les « revendeurs »

Premièrement, précisons que les revendeurs non consommateurs sont quasiment absents de toutes les composantes de l'espace festif alternatif, où se rencontrent surtout des usagers-revendeurs qui consomment eux-mêmes les produits qu'ils vendent. Une série de mécanismes les poussent à augmenter leur consommation. Cela est particulièrement visible en ce qui concerne la consommation de cocaïne. Le caractère compulsif de l'usage et le prix élevé du produit sont des facteurs incitant bien souvent l'utilisateur à la revente afin de financer sa propre consommation. Les usagers-revendeurs sont donc particulièrement exposés aux différents risques liés à l'usage de drogues. Notons que l'usage-revente n'est pas pénalement traité de manière spécifique. En effet, la justice considère qu'un usager-revendeur est avant tout un revendeur alors que pour les acteurs du soin, il s'agit avant tout d'un usager.

Les « ex-teuffeurs »

Ils ont entre 25 et 45 ans, ont fréquenté assidûment les soirées alternatives pendant leur jeunesse mais ne sortent plus en free party que pour de grandes occasions (anniversaire d'un ami DJ...). L'évolution de nombreux paramètres (la vie de famille, les responsabilités, le travail, etc.) ont tendance à éloigner les individus de l'espace festif. Notons que l'éloignement de cet espace n'est pas synonyme d'arrêt de l'usage. De nombreux ex-teuffeurs poursuivent en effet leurs usages de drogues dans des contextes plus privés, festifs ou non. Enfin, force est de constater que certains sound systems de la seconde génération (1995-2000) ont un public plutôt âgé, et qu'à l'évidence tous ne s'éloignent pas de cet espace avec l'âge.

Les usages de drogues dans la sphère privée

Le rapport 2017 indiquait que les catégories des ex-teuffeurs et des usagers de drogues fréquentant l'espace festif privé étaient peu documentées sur le site IDF. Une grande partie des usages de produits ayant lieu dans l'intimité de l'espace privé, leur observation demeure difficile. S'ils échappent à l'observation, c'est aussi parce que ces usages ne présentent pas le caractère « problématique » qui implique un passage dans le système socio-sanitaire de prise en charge d'utilisateurs qui ne constituent certainement que la « partie visible de l'iceberg » de la consommation de produits psychotropes. Investiguer ces espaces qui semble pourtant pertinent, car ils se situent dans un angle mort du dispositif d'observation. C'est un des défis majeurs que devra relever le dispositif TREND s'il veut être en mesure de remplir au mieux son objectif de détection des nouvelles tendances. Ces considérations de nature méthodologique montrent les limites de la présente typologie, qui fera l'objet d'un profond remaniement dans les rapports futurs.

DE LA MOBILISATION COLLECTIVE AUTOUR DES RISQUES LIÉS À L'USAGE DE DROGUES DANS DES ESPACES FESTIFS PARISIENS...⁵⁹

Comme dans tous lieux où sont constatés des usages de drogues, des accidents aigus, aux conséquences plus ou moins graves, liés aux consommations de produits sont observés dans les espaces festifs commerciaux parisiens. En 2018 et 2019, plusieurs cas d'intoxications aiguës induits par l'absorption de GBL (dont un mortel) ont été médiatisés. En septembre 2019, le décès d'un jeune homme au club « Dehors Brut » à la suite d'une consommation de MDMA (voir encadré page 54) a également été très relayé par la presse et a marqué le milieu de la nuit parisienne. La préfecture de Police, les usagers, les organisateurs de soirées et la Ville de Paris ont, chacun dans leurs rôles respectifs, réagi à la situation. La police enquête et le préfet décide « au cas par cas » de sanctions administratives, entraînant parfois des fermetures administratives longues, en fonction du degré de responsabilité des faits imputés aux clubs. « Dehors Brut » a ainsi été sanctionné d'une fermeture administrative d'un mois.

« Cet établissement est bien tenu, avec un grand nombre de dispositifs, nous ne l'avons pas ignoré. Si ça n'avait pas été le cas, nous serions certainement allés plus loin »

(Frédérique Camilleri, directrice adjointe du cabinet du préfet de police de Paris, lors de la réunion du 7/11/2019 associant acteurs de la nuit et la préfecture de police à la mairie de Paris)

Les clubs sont eux aussi en première ligne. Les dispositifs obligatoires de sécurité (palpations à l'entrée, équipes de sécurité dans les salles) sont renforcés en 2019. Du côté de la prévention et de la RdRD, des campagnes ciblées sont régulièrement organisées et diffusées dans les clubs parisiens depuis de nombreuses années (on se souvient notamment de la campagne « Le GHB a tué le clubbing parisien »⁶⁰ en 2009) et le dispositif Fêtez Clairs⁶¹ existe et intervient dans les clubs depuis 2007. Un établissement de nuit (la Concrète, relocalisée et renommée Dehors Brut en 2019) a même décidé d'employer une personne dédiée à la prévention et la réduction des risques pendant les soirées depuis 2018. Dans la continuité de la création du « collectif action nuit » en 2017 à l'initiative de professionnels de la nuit

⁵⁹ Sources : compte rendu de la réunion du 7/11/2019 associant la police, des organisateurs de soirées et associations de RdRD à la Mairie de Paris ; ethnographie de terrain (espace festif) ; article de *Traxmag* disponible ici : <https://www.traxmag.com/la-prefecture-de-police-de-paris-sexplique-enfin-sur-la-pluie-de-fermetures-administratives-des-clubs/>

⁶⁰ Pfau G. Pequart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2009 - Tendances récentes sur le site de Paris*, OFDT, 2010.

⁶¹ Dispositif de prévention et de réduction des risques en milieu festif parisien, soutenu et co-piloté par la Mairie de Paris, la MILDECA et l'ARS Ile-de-France, Fêtez Clairs s'appuie sur un collectif coordonné par l'ANPAA de 11 associations partenaires qui interviennent sur les différentes actions.

à Paris⁶², les clubs semblent montrer un intérêt grandissant pour la RdRD en 2019 et demandent des clarifications sur le cadre légal, pointant un paradoxe entre les obligations de sécurité exigées par l'Etat et les nécessités de prendre en compte des constats de terrain objectifs. Malgré tous les dispositifs de sécurité mis en place par les clubs, des usagers parviennent tout de même à y entrer en possession de substances et consomment (et/ou revendent) des drogues à l'intérieur des établissements, voire ont consommé juste avant l'entrée et se retrouvent sous l'effet de substances une fois à l'intérieur.

« Quelqu'un autour de cette table pense pouvoir empêcher la drogue d'entrer dans leurs établissements ? »

(Eric Labbé, activiste de la nuit, lors de la réunion du 7/11/2019 associant acteurs de la nuit et la préfecture de police à la mairie de Paris)

Les clubs montrent une réelle volonté de mettre en place des actions concrètes prenant en compte ce constat de terrain afin d'éviter des accidents autant que faire se peut. Cette volonté rencontre les dynamiques existantes des associations spécialisées en RdRD qui proposent d'accompagner les clubs pour trouver des moyens de réduire les risques des usagers. Une tribune réclamant « moins de répression, plus de prévention » est publiée par un ensemble d'acteurs rassemblant établissements, organisateurs, médias et personnalités⁶³. Dehors Brut expérimente plus tard la mise en place d'un dispositif d'analyse de drogues dans une perspective de RdRD en novembre 2019 avec le soutien d'un collectif inter associatif mené par les associations Sida Paroles et Charonne.

De leur côté, les usagers de la fête semblent de plus en plus concernés par la RdRD et s'inscrivent dans des attitudes de soin (« care ») à l'égard des autres fêtards se trouvant en difficulté suite à une consommation de produits. Ce phénomène d'auto-régulation dépasse les espaces festifs commerciaux et ont été sans doute plus précoces dans les espaces les plus alternatifs tels que les free parties.

Les observations ethnographiques et les retours des professionnels participant au groupe focal « intervenants en milieu festif » indiquent que les usagers ont amélioré leurs connaissances concernant les stratégies de réduction des risques liés aux consommations de produits psychoactifs, entraînant des conséquences positives sur les comportements généraux et sur les pratiques observables en milieu festif. Les attitudes de soin de l'autre sont valorisées et observées dans des groupes d'usagers, vérifiant régulièrement l'état de chaque membre du groupe tout au long de la fête. Certains se préparent mieux en amont des temps festifs et des conseils associés sont diffusés : avoir mangé avant de consommer, s'assurer d'avoir de l'eau pour la soirée, apporter de quoi manger en cas de fatigue ou encore de s'assurer d'avoir des vêtements chauds pour éviter l'hypothermie et/ou d'avoir une tente pour pouvoir dormir en free party. Les risques liés aux mélanges alcool et produits paraissent de plus en plus connus et compris

⁶² Le Collectif action nuit a été créé par un ensemble d'organisations professionnelles (SNEG & Co, UMIH, CSCAD, Synhorcat), d'associations (Les Pierrots de la Nuit, Le MAP), de structures dédiées au Tourisme (Welcome City Lab) ou encore de personnes issues de la société civile telles qu'Eric Labbé, Véronique Willemin et Michel Mau

⁶⁰ Pfau G. Pequart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2009 – Tendances récentes sur le site de Paris*, OFDT, 2010.

⁶³ « Overdose d'ecstasy en club : moins de répression, plus de prévention », *Libération*, Septembre 2019. https://www.liberation.fr/debats/2019/09/20/overdose-d-ecstasy-en-club-moins-de-repression-plus-de-prevention_1752354

par les usagers. L'application de ce savoir en stratégies concrètes de RdRD semble rester malgré tout relative. La bière est encore d'abord considérée comme une boisson inoffensive et désaltérante et est régulièrement occultée par les usagers lorsqu'un intervenant demande si de l'alcool a été consommé. De même, les mélanges de produits psychoactifs (kétamine/cocaïne, MDMA/kétamine, cocaïne/MDMA etc...) sont encore très régulièrement rapportés par des usagers et des professionnels et cela même si les usagers ont une certaine connaissance des risques associés.

La nécessité de fractionner les comprimés d'ecstasy semble être connue par la majorité des utilisateurs et le fait d'espacer les prises est une stratégie de RdRD rapportée dans de nombreux entretiens ethnographiques avec des usagers des espaces festifs. De même, les connaissances des risques liés à la consommation de GBL semblent se diffuser au sein des groupes d'usagers fréquentant les espaces festifs (interactions avec l'alcool et utilisation d'un outil pour mesurer précisément les doses de GBL). Ces connaissances ne sont cependant pas toujours suivies de stratégies appliquées, et le G-hole est banalisé par certains usagers (voir chapitre « GHB/GBL, page 168). Les intervenants en milieu festif témoignent néanmoins d'une diminution de ce type d'accidents.

Des initiatives d'autorégulation structurées ont vu le jour, telles que la création d'associations intervenant en milieu festif par les usagers de la fête eux même. Le SOCLE (Syndicat des organisateurs culturels libres et engagés) fonde en 2019 l'Amicale⁶⁴ (association d'autosupport et d'entraide pour les usagers de la fête) notamment suite à la vague d'accidents au GBL de 2018.

La Ville de Paris, via le cabinet chargé de la vie nocturne et de la diversité de l'économie culturelle, a particulièrement accompagné l'ensemble de ces acteurs afin de réguler la situation et tenter de trouver des solutions d'amélioration. Des réunions rassemblant les divers acteurs concernés par la situation des usages de drogues en club à Paris ont eu lieu en 2019 dont une rassemblant l'ensemble des représentants, dont les services de police⁶⁵, dans l'objectif de permettre aux différents acteurs (institutionnels, associatifs, établissements de nuit) de renforcer les dispositifs de prévention et de réduction des risques dans les établissements de nuit et événements festifs parisiens. La préfecture de police a annoncé qu'il revient à la MILDECA de préciser les conditions dans lesquelles les outils de réduction des risques peuvent être utilisés ou pas dans les établissements festifs. La MILDECA s'est alors engagée à clarifier l'ensemble des outils à disposition des établissements de nuits et organisateurs de soirées afin de réduire les risques, à mettre en place des dispositifs pour accompagner les professionnels dans la mise en œuvre des moyens et bonnes pratiques (formations, outils, etc.) et élaborer un protocole encadrant l'analyse des drogues dans les établissements de nuit⁶⁶.

⁶⁴ <https://www.facebook.com/pg/LAmicale-RDR--107995360590647/about/>

⁶⁵ Les verbatims de ce chapitre sont issus de cette réunion selon l'article consultable ici : <https://www.traxmag.com/la-prefecture-de-police-de-paris-sexplique-enfin-sur-la-pluie-de-fermetures-administratives-des-clubs/>

⁶⁶ Compte rendu de la réunion du 07/11/2019, cabinet chargé de la vie nocturne et de la diversité de l'économie culturelle de la Ville de Paris.

Un cas de décès marquant dans un club parisien

En septembre 2019, un jeune homme de 21 ans est décédé après avoir fait un malaise dans un club (« Dehors Brut »). Cette personne était en pleine santé (pas de comorbidité, pratique régulière du sport) et inséré socialement (étudiant, fils de médecin, vivant dans un logement stable). Il était consommateur occasionnel d'ecstasy, de cannabis et d'alcool. Selon la brigade des stupéfiants de Paris, il a partagé avec quelques amis une bouteille d'eau dans laquelle ils avaient dilué des comprimés présentés comme ecstasy (la bouteille a été retrouvée et contenait des restes de fractions de comprimés dilués dans de l'eau). L'enquête a confirmé une intoxication par MDMA associée à l'alcool, sans autre polyconsommation (seules des traces de cannabis ont été retrouvées dans le sang, ne laissant pas supposer une consommation de cannabis dans le même temps).

Cet accident illustre la toxicité parfois mortelle des consommations de MDMA, chez un usager connaissant le produit et ses effets associé à l'alcool sans autre polyconsommation. Même dilués dans de l'eau pour un partage à plusieurs personnes, cette consommation a ici entraîné le décès du consommateur.

A la suite de cet accident, très rapidement (et ce bien avant les conclusions de l'enquête) a circulé une rumeur de la présence d'« ecstasy chinois » qui contiendraient des substances mortelles. Celle-ci a largement été relayée par les médias et divers acteurs de la nuit. On peut émettre l'hypothèse que cette rumeur est née à partir de représentations erronées de la MDMA. Depuis le début des années 2010 on constate une image très positive de la MDMA, associée à « la drogue de l'amour », qui n'induirait que peu de méfaits, parfois considérée comme la drogue « des plus inexpérimentés » dans certains espaces festifs (free party). Quoi d'autre qu'un produit « frelaté » ou coupé à une substance « chinoise » pourrait être à l'origine d'un tel drame chez un usager en pleine santé, sans comorbidité et connaissant les effets de la MDMA ? L'autopsie révélera que la MDMA est bien à l'origine du décès. Cette rumeur a pu éveiller certains à l'éventualité toujours de rigueur que des comprimés d'ecstasy pouvaient contenir autre chose que de la MDMA. Néanmoins, elle pourrait avoir également renforcé des représentations erronées associées à la MDMA, notamment celle selon laquelle ce produit ne pouvait être à l'origine de décès.

Par ailleurs, en marge de la mobilisation collective des clubs, des associations, des services de police et de la Ville de Paris, les proches de la victime se sont inscrits dans

une démarche d'information et de prévention, dans le but d'alerter les consommateurs d'ecstasy sur ses dangers potentiels. Ils ont tenté en 2019 et 2020 de multiplier les prises de parole et interviews pour sensibiliser le plus grand nombre sur les risques associés aux consommations d'ecstasy. Un groupe de représentants de ce mouvement, portant des T-shirt « one life no ecstasy » à l'effigie de la victime, a défilé lors de la technoparade 2019.

...À L'INVESTISSEMENT DU MILIEU FESTIF SUR LA QUESTION DES AGRESSIONS SEXUELLES

La plus grande prise en compte du harcèlement et des agressions sexuelles constitue une tendance transversale aux différents espaces festifs qui correspond certainement à une évolution générale de notre société dans le contexte de « me too » et « balance ton porc ». Après des années de silence sur le harcèlement dont étaient victimes les femmes sur les lieux de fêtes, il semble que la thématique émerge publiquement.

Un groupe de fêtards appelé « BienVeillance » s'est d'ailleurs constitué en 2019, autour d'une page Facebook⁶⁷. Il propose d'identifier par le biais d'un morceau de tissu blanc accroché à l'aide d'une épingle à nourrice, des personnes ressources en cas de harcèlement ou d'agression sexuelle. Il s'agit d'afficher sa disponibilité pour aider une personne en difficulté qui se sentirait agressée, opprimée. Le collectif Possession⁶⁸ a quant à lui mis en place une hotline permettant à toute personne de signaler un comportement sexiste, de harcèlement et/ou d'agression sexuelle pendant le déroulement de la soirée. La « non-charte » (voir illustration ci-après) affichée partout à Dehors Brut⁶⁹ est un autre exemple de l'implication des organisateurs de soirées sur ces questions.



Affichage à Dehors Brut

⁶⁷ <https://www.facebook.com/groups/1007714096241879/>

⁶⁸ Collectif organisant de nombreuses soirées technos en Île-de-France

⁶⁹ Dehors Brut est un établissement de nuit, administré par les anciens gestionnaires de la concrète.

Du côté associatif, le sujet des agressions et violences sexuelles en milieu festif mobilise également de plus en plus. De même que l' « Amicale », « Consentis »⁷⁰ et « A nous la nuit »⁷¹ sont des associations nées ces dernières années. Fêtez Clairs poursuit la diffusion de ses flyers spécifiques (« sept fois valent mieux qu'une »⁷² et « prends soin de tes potes »⁷³) et Techno + a initié un travail sur les violences sexuelles en milieu festif.

Cependant, au-delà de la volonté des organisateurs, exploitants et associatifs, une affaire illustre la prise de conscience de ces phénomènes par l'ensemble des acteurs, y compris le public. Il s'agit du scandale qui a entaché le club NF-34 (ex-Nuits Fauves, rebaptisées en 2017 après une fermeture administrative suite à trois comas induits par la consommation de GBL). En effet, au cours de l'été 2019, une polémique a éclaté à partir d'un post facebook intitulé « Hier soir mon amie s'est faite violée chez vous et vous n'avez rien fait », dans lequel un jeune homme accuse le club d'avoir protégé un homme qui aurait drogué deux jeunes femmes et aurait violé l'une d'elles dans les toilettes tandis que l'autre a pu réagir et le livrer à la sécurité. Cette affaire a suscité de très nombreuses réactions de personnes participant à type de soirée sur les réseaux sociaux. Le nom de l'individu suspecté d'être l'agresseur a été dévoilé. Dans le même temps, le suspect, aurait continué d'être actif sur Instagram, publiant une "story" flanquée de la formule « bon ok, elle était sous taz (ecstasy, ndlr) ça ne compte pas ce n'était pas du GHB ». Face aux très nombreuses réactions, le magazine Trax s'est emparé de l'affaire et a publié une enquête⁷⁴ sur le déroulement des faits. Le grand public s'est lui aussi saisi de l'affaire et l'a dénoncé bruyamment, via la presse et les réseaux sociaux⁷⁵, obligeant les organisateurs à mettre en place des actions afin d'empêcher ce type de faits de se reproduire. Ce type de réactions, nouvelles au sein des espaces festifs, témoignent d'une évolution de la prise en compte de ces phénomènes. Leurs implications seront à surveiller les prochaines années.

⁷⁰ <http://consentis.info/>

⁷¹ <https://www.anouslanuit.fr/>

⁷² <http://fetez-clairs.org/wp-content/uploads/2019/10/7foisValentMieuxqu1-brochure-Web-01.pdf>

⁷³ <http://fetez-clairs.org/wp-content/uploads/2019/10/Prends-Soin-de-tes-Potes-2016-1.pdf>

⁷⁴ <https://www.traxmag.com/paris-un-viol-a-t-il-ete-commis-dans-lenceinte-du-club-techno-nf-34-le-15-aout-dernier/>

⁷⁵ <https://nuit.lebonbon.fr/news-nuit/stop-aux-frotteurs-ses-sexistes-des-soirees-techno-le-collectif-possession-entre-en-action/>

UNE AMÉLIORATION DE L'IMAGE DE LA KÉTAMINE FAVORISANT SA DIFFUSION

Marquée par des saisies record des forces de l'ordre en 2019 (14 kilos en Ile-de-France contre 100 grammes l'année précédente), la tendance à la hausse de l'accessibilité et de la disponibilité de la kétamine se poursuit. Contrairement aux années précédentes où des périodes de pénuries régulières étaient rapportées, la disponibilité du produit a été constante en 2019. Les filières de revente de kétamine semblent être souvent les mêmes que celles utilisées pour la revente de MDMA. En effet, la majorité des saisies de kétamine effectuées par les services de police aboutissent à des saisies de MDMA.



La kétamine a fait l'objet de plusieurs articles dans la presse en 2019

Une accessibilité en hausse

Accessible en livraison à domicile comme au sein des espaces festifs, plusieurs usagers expliquent que la majorité des livreurs de kétamine proposent également de la MDMA, ce qui rejoint le constat effectué par les services de police selon lequel la kétamine s'intègre dans des réseaux déjà engagés dans le trafic d'autres substances, notamment de MDMA :

« La DSPAP a traité une dizaine d'affaires en 2019, contre trois en 2018. Certaines sont importantes, dont l'une de 10 kg. Les réseaux sont identiques. Dans toutes les affaires ayant donné lieu à la saisie d'importantes quantités de kétamine, il y avait aussi une quantité importante d'ecstasy ou de MDMA. »

(Groupe focal application de la loi Paris).

Cette augmentation de l'accessibilité peut être aussi mise en corrélation avec le changement de forme du produit : auparavant quasi-exclusivement disponible sous forme liquide, la kétamine est aujourd'hui majoritairement vendue sous forme chlorhydrate ou de cristaux. Les services de police analysent ce changement comme une résultante de la professionnalisation du trafic. La forme liquide serait liée aux détournements de la kétamine utilisée en médecine, la forme chlorhydrate, inexistante sur le marché légal, serait la preuve de la constitution de laboratoires clandestins liés à la production de cette substance. A noter en 2019, l'apparition d'une nouvelle forme (réelle ou supposée) de kétamine dénommée « paillette ».

Déjà observée en 2018, la diffusion de la kétamine se poursuit voire s'amplifie en 2019, dans tous les espaces festifs observés par le dispositif. Le produit est très disponible et très accessible dans l'espace festif alternatif, en free party comme en soirée warehouse, dans les soirées LGBT friendly, et plus sporadiquement dans les espaces plus conventionnels de la fête, tels que les discothèques, clubs, ou festivals. Tous les observateurs font état d'une offre à la hauteur d'une demande de plus en plus importante de la part d'un public au profil de plus en plus varié (jeunes, étudiants, quarantenaires insérés, HSH, « teufeurs », anciens habitués des clubs⁷⁶) :

« Nous rencontrons également des profils d'adolescents ou de tout juste jeunes majeurs qui sont de très gros polyconsommateurs. Ce n'est plus alcool-tabac-cannabis-MD, c'est de la coke, de la kétamine très présente et très disponible avec « plans ».

Une patiente a un plan pour acheter quinze grammes de kétamine à 250 euros. [...] Ils ont de 15 à 19 ans - lycée, première, terminale, sont insérés. » (Groupe focal sanitaire Paris)

La démocratisation du produit et l'intérêt porté par certains usagers au détriment de l'alcool par exemple (pour ses effets plus courts et désinhibants à faibles doses⁷⁷, ainsi que pour son caractère indétectable aux tests salivaires) sont observés, notamment en free party.

« En teuf la ké est quelque chose de surconsommé par rapport aux autres milieux. Il y a quelque chose dans la ké : ça ne dure qu'une heure et demie, les effets sont très présents et très forts, ils s'estompent directement après, il n'y a quasiment pas d'effet secondaire après, le lendemain il n'y a pas de redescence. Ça a certains avantages aux yeux de certains, ce n'est pas détecté au volant. »

(Groupe focal intervenants espace festif 93)

⁷⁶ Cf. « Brève typologie des populations observées », page 50

⁷⁷ Cf. « Kétamine, données de cadrage », page 154

« Sur les free parties par exemple, Y dit que les jeunes sont plus sages, c'est visible le dimanche matin : moins délirants mais moins d'incidents, moins de réassurances, d'accidents... Ils ont changé leurs consommations : plus de kétamine (en raison aussi des tests salivaires) et se mettent moins minables. Ils partent en free avec de la bouffe, des tentes, le pull dans le sac etc., ils dorment, espacent leurs consommations, fractionnent. »
(Note ethnographique n°1 espace festif IDF)

La kétamine bénéficie d'une perception positive au sein de plusieurs espaces festifs (warehouse et free parties notamment). L'image du produit s'est nettement améliorée ces dernières années, du fait de la courte durée des effets (si le produit est consommé de manière parcimonieuse) et d'une descente jugée moins difficile que celle de la MDMA. Dans les représentations des usagers, la kétamine serait associée à des consommateurs perçus comme plus expérimentés car plus âgés que les consommateurs de MDMA. On retrouve en effet significativement plus de consommateurs de kétamine au sein des free parties, au public plus âgé, que dans les soirées warehouse qui attirent un public plus jeune. Le mode de consommation par voie nasale de la kétamine pourrait expliquer également le désintérêt des jeunes fêtards pour ce produit au profit de la MDMA, le sniff pouvant être connoté négativement par ce type de public.

Un prix en légère baisse dans l'espace festif techno alternatif

En parallèle de l'accroissement de sa disponibilité, le prix moyen de la kétamine semble en légère baisse, cette baisse concernant principalement l'espace festif techno alternatif au sein duquel il est possible de s'en procurer au prix de 30 euros le gramme :

« Le prix de base c'est 40, mais ce n'est pas très dur de l'avoir à 30 euros, plus personne ne la fait à 50 maintenant que t'en trouves partout. »
(Usager cité dans la note ethnographique n°1 espace festif IDF)

« C'est 40 ou 30 euros si tu connais le mec ou que tu discutes un peu. »
(Usager cité dans la note ethnographique n°1 espace festif IDF)

Des nouveaux contextes d'usage...

Le changement d'image de la kétamine suscite également une forme d'intérêt auprès d'usagers ne fréquentant pas l'espace festif techno et qui en expérimentent l'usage dans un contexte privé, lors de soirées en appartement, en solitaire ou en petits groupes, dans une optique d'expérience psychédélique ou d'introspection, comme c'est parfois la fonction recherchée de la DMT ou du LSD. Dans l'espace festif gay, la kétamine est proposée via les applications de rencontre et messagerie telles que Scruff® ou Grindr®, mais semble concerner majoritairement des consommations festives, en club ou en soirées, plutôt qu'en contexte sexuel comme c'est le cas d'autres substances comme les cathinones.

...la présence de nouveaux dérivés...

La présence de dérivés de kétamine est signalée en 2019 (par qui ?), parmi lesquels les Oxo-PCE, l'éthylkétamine, ainsi que des produits désignés sous les appellations « bodykétamine » et « meinkétamine » :

« Un usager au 190 m'a dit avoir pris des kétamines différentes à Berlin. Ils appellent cela "bodykétamine" pour ceux qui veulent danser ou "meinkétamine" pour ceux qui veulent se poser. »

(Groupe focal sanitaire Paris)

... mais sans conséquences sanitaires graves

En dépit de la diffusion du produit, de sa disponibilité en hausse et de l'engouement croissant pour la kétamine, peu d'accidents ou problèmes sanitaires graves ont été rapportés en 2019 par les intervenants en milieux festifs et les services d'addictovigilance. Ceci pourrait s'expliquer par une familiarisation plus importante des usagers avec le produit, et notamment la connaissance des dosages et du danger potentiel de l'association avec l'alcool.

QUELQUES SIGNAUX AUTOUR D'USAGES DE RITALINE® DANS L'ESPACE FESTIF

Médicament accessible sur prescription et utilisé principalement dans le traitement symptomatique des troubles du déficit de l'attention, pour traiter la narcolepsie et pour traiter certaines formes de dépressions sévères, la Ritaline® est un psychostimulant de la famille des phénylpipéridines. Par ailleurs, ce médicament possède des propriétés pharmacologiques proches des amphétamines.

Quelques signaux de consommation de Ritaline® en milieu festif sont observés par TREND via l'ethnographie de terrain. Phénomène encore marginal, les consommateurs seraient des hommes de 30 à 40 ans qui fréquentent régulièrement le milieu festif parisien, principalement les soirées warehouse et les free parties. Consommée pour ses propriétés stimulantes permettant de tenir la fête sur le long terme, les usagers évoquent une utilisation proche de celle des amphétamines, « pour se donner un coup de boost ». Le mode d'acquisition semble être toujours la prescription médicale. La consommation de Ritaline® dans l'espace festif ne constitue probablement qu'un épiphénomène en 2019, qu'il conviendra de surveiller dans les prochaines années.

AUGMENTATION DE LA VISIBILITÉ DES CONSOMMATIONS DE BENZO- DIAZÉPINES DANS L'ESPACE FESTIF

Les benzodiazépines sont utilisées principalement pour atténuer la descente de produits stimulants (cocaïne, MDMA, amphétamines) et/ou pour faciliter l'endormissement. Ces usages existent depuis de nombreuses années, mais tendent à être aujourd'hui plus visibles au sein des espaces festifs. Cette visibilité semble être liée à une perception moins négative de l'usage de ces médicaments, dont les représentations sont associées aux traitements des symptômes de l'anxiété (parfois confondues avec la dépression) et des crises d'angoisse. En 2019, plusieurs observateurs décrivent ainsi le partage décomplexé de benzodiazépines en fin de soirée, comme une pratique désormais perçue comme banale par les usagers de l'espace festif.

Les benzodiazépines font l'objet de dons ou échanges entre usagers, certains d'entre eux bénéficiant de prescriptions médicales. Selon l'ethnographie de terrain, un usager s'est vu proposé un comprimé de Xanax® (alprazolam) pour 5 € dans une soirée en club. Aussi, même s'il n'existe pas de marché physique structuré, plusieurs usagers évoquent des achats de Xanax® sur le darknet, qu'ils commandent sur les marketplaces⁷⁸ en supplément d'autres produits psychoactifs (cocaïne, NPS, MDMA...).

« De plus en plus de potes en achètent sur Internet en même temps que de la 3M, du Xanax ou d'autres médocs pour dormir après avoir consommé et petit à petit ils en consomment un peu tout le temps. [...] Il n'y a pas de vente mais ça va être une personne qui va en acheter pour tout le groupe »

(Usager, note ethnographique n°1 espace festif IDF)

Ce phénomène émergent semble plus global, inspiré par une tendance se situant à l'échelle européenne :

« C'est partout en Europe, j'ai été sur un festival en Allemagne, les vendeurs proposaient du Xanax... Ça se banalise d'en prendre un pour dormir après avoir fait la fête ».

(Usager, note ethnographique n°1 espace festif IDF)

Le contenu de ces comprimés de Xanax® est incertain car il peut s'agir de contrefaçons. Des échantillons de faux comprimés de Xanax® ont été analysés à travers l'Europe en 2019. Ils peuvent contenir d'autres substances que l'alprazolam, dont des « nouvelles benzodiazépines » ou des dérivées du fentanyl⁷⁸. De manière co-occurrence, un échantillon de cocaïne coupée à l'alprazolam a été analysé en Ile-de-France

⁷⁸ Cf. « Les achats via le darknet », page XXX

⁷⁹ European Monitoring Centre for Drugs and Drug Addiction, Drug-related deaths and mortality in Europe: update from the EMCDDA expert network, Publications Office of the European Union, 2019.

Approche transversale

début 2020 (Source SINTES IDF). Cet échantillon provenait du « milieu de la teuf » selon l'utilisateur à l'origine de cette collecte qui suspectait la présence de benzodiazépine après avoir consommé le produit.

PRINCIPALES OBSERVATIONS POUR L'ESPACE FESTIF GAY ET LES ESPACES LIÉS AU CHEMSEX

LA MUTATION DES SCÈNES FESTIVES GAYS MAINSTREAM ET ALTERNATIVE

La scène festive accueillant des HSH présente des éléments d'évolution et de continuité en 2019. Depuis une vingtaine d'années, deux scènes festives HSH sont à distinguer, en deux grandes catégories. D'un côté la scène « gay » dite « mainstream », reliée au monde associatif LGBT et à la scène commerciale des établissements est dominante. De l'autre côté, la scène dite « queer » ou « transpédégouine » est plus alternative, reliée à des sphères différentes : militantes, contestataires, culturelles et intellectuelles. Ces deux grandes catégories ne sont cependant pas homogènes. La première se subdivise en groupes selon les goûts musicaux, les pratiques sexuelles (par exemple la scène « SM », qui rassemble les amateurs de sexualités sadomasochistes dans un réseau associatif et communautaire très structuré) ou identitaires (par exemple la scène « Bear », qui rassemble les hommes gay de fortes corpulence et pilosité – comme des ours – et ceux qui les apprécient, c'est une communauté dans la communauté gay). La seconde est également éclatée, avec un clivage entre une scène en lien avec les milieux de la mode ou artistiques ou de la communication et une autre ancrée dans les mouvements plus structurés politiquement et intellectuellement. Toutes ces scènes coexistent depuis longtemps, mais ces dernières années la scène mainstream gay a connu une désaffection notable, en partie liée à l'émergence d'autres modes de rencontres tels que les applications, mais également au coût plus élevé des sorties dans les lieux commerciaux. Cette désaffection s'est produite lentement, alors que dans le même temps la scène alternative a pris de l'ampleur, dans un contexte où les générations les plus jeunes se sont démarquées des identités « gay » forgées par leurs aînés. L'année 2019 s'inscrit dans la continuité de cette évolution,

mais marque tout de même, au moins symboliquement et temporairement, une étape, avec l'arrêt de nombreuses soirées dans les deux scènes festives gay, le principal facteur étant non pas l'appartenance à un côté ou un autre, mais la taille critique atteinte des événements.

Cette année a été particulièrement marquée par la fin de deux soirées majeures et symboliques, les très alternatives « Péripate » prisées de ceux qui fréquentent la scène « queer » décrite ci-dessus et les plus commerciales « Beardrops », sur la scène « mainstream » décrite plus haut organisées initialement dans différents clubs à l'intention des « gymqueens », c'est à dire des hommes gays qui s'identifient par le fitness et les corps musclés et des « Bears », les deux groupes cohabitants en bonne intelligence.. Les « Péripate » avaient acquis une très forte notoriété⁷⁹, regroupant jusqu'à 3000 participants certains soirs, mais développant également une offre de soirées plus confidentielles ainsi que des soirées clairement identifiées « sexe » pour lesquelles l'entrée était réservée aux personnes de plus de 23 ans – selon une décision des organisateurs qualifiée d'arbitraire par nombre de clubbers. En grossissant, elles ont débordé leur public initial, attirant au-delà de la scène « queer », au risque de basculer dans la sphère plus mainstream. A titre d'exemple, plusieurs heures d'attente étaient nécessaires pour accéder à la fête du nouvel an, de même qu'à « l'after ». Or, l'infrastructure et l'organisation – associative, dans un local squatté – n'étaient pas adaptées pour une telle affluence. Les participants historiques ont commencé à ne plus y trouver leur compte, de même que certains nouveaux publics venus d'autres cercles. Les pressions des autorités et les réactions de la concurrence s'ajoutant à cela, ces soirées ne pouvaient pas se maintenir sans se transformer. C'est ainsi que Péripate a pris fin, et si un projet revoyait le jour il se devrait d'être plus en phase avec les exigences administratives.

Les « Beardrops », qui s'adressent aux communautés gymqueens et bears, existaient depuis le début des années 2000, et fortes de leur succès s'étaient exportées en région (Bordeaux, Montpellier). Ce succès n'a cependant pas empêché les événements parisiens de périliter en 2019, faute d'un renouvellement du public ou suite à la lassitude des participants. En 2006, les « Beardrops » avaient été l'un des épicycles d'une crise de grande ampleur liée à la consommation de GHB, des dizaines de cas de G-Holes⁸⁰ survenant lors de certaines soirées.

Malgré cela, ces deux sphères de la scène festive fréquentées par les HSH – alternative et commerciale – n'ont pas cessé d'être très dynamiques en 2019, même si la taille des événements est plus réduite, dépassant rarement les 500 participants.

La scène commerciale est structurée autour de soirées organisées, fréquentées par des gays et affichées comme gay, telles que la « Menergy », impulsée par Yannick Barbe, ancien rédacteur en chef de la revue Têtu et hébergée au Gibus, ou les « Mustang » à la Folie, toutes deux mensuelles. Les soirées du Dépôt ont quant à elles lieu du jeudi au dimanche au rez-de-chaussée du club, avec un accès possible au sex club situé en son sous-sol. Les produits consommés lors de ces soirées sont principalement la MDMA et le GBL. Des consommations de kétamine y sont également rapportées, ainsi que de 3-MMC mais jamais

⁷⁹ Cf. « Evolution de la scène festive gay parisienne »

⁸⁰ Voir le chapitre consacré au GHB/GBL, page 168

comme produit principal. Les organisateurs de ces soirées semblent particulièrement préoccupés par la question des usages de drogues, et redoutent que le chemsex déborde sur leurs événements. Les gérants du Dépôt sont impliqués dans l'association de réduction des risques en milieu festif Play Safe, avec l'hôpital Fernand Widal et adhérent au SNEG & co⁸¹. Plusieurs cas de coma ou d'amnésie prolongée liés à la consommation alcool/MDMA ont été rapportés lors de ces soirées en 2019, qui n'étaient pas décrits comme traumatiques mais comme faisant partie intégrante des risques de ces fêtes – sans doute au prix d'une minimisation des conséquences de la part des victimes.

La scène festive alternative continue d'être inclusive en 2019 et ouverte aux publics non-HSH. Les soirées sont de petite taille, souvent confidentielles, voir quasi clandestines. Il en est ainsi des soirées « Queer is not a label », qui se déroulent dans un petit lieu culturel associatif (« Treize », un local loué par la Ville de Paris à une association dans le 11^{ème} arrondissement), rassemblent plutôt une « bande » liée à une scène artistique – une centaine de participants, chaque mois – qu'un public. Il n'y a pas d'alcool sur place, mais le GBL y est facilement accessible.

Au croisement des milieux queer et d'autres cercles connectés à la mode et aux médias, des fêtes sont également organisées à l'Œil par des petits collectifs (« Frivoles de nuit », les « Allumées » ...). L'Œil est un micro-lieu installé à la place de l'Insolite, boîte historique gay des années 1970–2010, et fondé par un ancien de Péripate lié au collectif queer et engagé « Friction magazine ». Une autre soirée de cette scène se déroule à Aubervilliers, sous l'intitulé « La Toilette ». Ces cercles sont dans la filiation des soirées qui ont eu lieu à la Java, telles que « Trou aux biches », « House of Moda », « Flash Cocotte », elles-mêmes issues des soirées « Mort aux jeunes » des années 2000–2010. Le GBL est le principal produit consommé lors de ces soirées, auquel viennent s'ajouter la cocaïne et la MDMA. Il y a donc une continuité générationnelle sur cette scène queer alternative.

Par ailleurs, des événements d'esprit à la fois festif et militant (accès à prix libre, proposition d'ateliers, débats et spectacles en lien avec les thématiques LGBTQ), ponctuels mais réguliers, par des collectifs réunissant de façon stable ou occasionnel des personnes qui fréquentent les événements cités dans le paragraphe précédent. C'est le cas de l'Acabaret, soirée organisée une première fois à Saint-Denis, puis réitérée quelques mois plus tard à la Parole Errante, lieu culturel alternatif de Montreuil. Les produits en circulation sont la MDMA, parfois la kétamine, mais il s'agit de circulations relativement restreintes qui ne concernent pas toutes les personnes présentes.

A l'intermédiaire des soirées alternatives et mainstream, les soirées « Possession » attirent aussi (et surtout) les plus jeunes. Plus inclusives que les soirées gay mais plus commerciales que les soirées précitées, elles pourraient être annonciatrices du « nouveau mainstream ».

⁸¹ Syndicat national professionnel des métiers du CHR (cafetiers, hôteliers, restaurateurs et discothécaires), hérité du Syndicat national des entrepreneurs gays

DES « PARTIES » CLANDESTINES...

En marge des espaces festifs et sexuels commerciaux (bars, boîtes, backrooms, saunas) se maintient la tendance de fêtes alternatives clandestines, dans des lieux le plus souvent squattés.

« Nos fêtes réunissent environ deux cents personnes. Elles se déroulent toute la nuit mais le local ferme ses portes à 22h. Il n'y a aucune autorisation officielle, c'est complètement clandestin. »

(Usager, espace festif gay)

Les lieux sont des locaux commerciaux ou privés, anciens ateliers d'artisans ou habitations squattées, en général situés dans des villes de la petite ceinture. ce sont des réseaux parisiens au sens du Grand Paris, de plus en plus de jeunes trouvant plus facilement à se loger dans des quartiers populaires de part et d'autres du périphérique.

Ces fêtes ponctuelles et accessibles par cooptation sont mixtes du point de vue du genre ou de la sexualité mais véhiculent les mêmes codes que ceux du collectif de personnes qui l'ont créé.

« J'étais très jeune quand j'ai intégré un « collectif » d'une cinquantaine de personnes, entre 16 et 25 ans, qui se définissent comme « des pédales » mais qui comprend quelques filles, ne peuvent pas intégrer la scène club parce qu'elle est trop chère et trop marquée « gay », ou trop lointaine géographiquement et identitairement, ce qui ne nous correspond pas. Ce groupe s'est auto-dissout il y a deux ans et j'en ai maintenant intégré un autre. »

(Usager, espace festif gay)

L'alcool est volontairement écarté des produits disponibles lors de ces soirées, en revanche le GBL est le produit de base, accessible par tous. Ce choix s'explique par des raisons principalement économiques :

« L'une des raisons de la place prise par le GBL dans les milieux que fréquente Y, le milieu artistique queer, c'est le manque d'argent ».

(Note ethnographique n°2 espace festif gay)

Le GBL remplace ainsi l'alcool, le cannabis, la cocaïne, parce qu'il est peu cher et facile à partager.

Cette forme d'organisation de la fête en collectifs plus ou moins officiels et plutôt exclusifs apparaît comme le pendant des sex parties à domicile décrites depuis le début des années 2010, comme si en l'occurrence, les sexuels avaient été les annonciateurs d'un phénomène plus large, qui toucherait la

sociabilité des nouvelles générations HSH/gay/queer. Finalement, les raisons de cette évolution sont les mêmes : le moindre coût d'abord, la proximité sociale et culturelle des participants partageant l'idéal de sortir des réseaux « mainstream ». Il s'agit ainsi de se retrouver entre personnes plus proches et avec les mêmes orientations sexuelles, culturelles et politiques. Ces parties comportent ainsi une dimension utopique, de petits groupes, de communautés légères et souples, mais également moins anonymes.

...OÙ DROGUES ET SEXE SE MÊLENT SANS INTIMITÉ

Que ce soit dans les clubs et les soirées comme « Péripate » ou les « collectifs », l'intimité semble quasi absente : les relations sexuelles ont lieu en public, le prises de produits également. Il y a de la lumière, du bruit, des discussions... Le sexe est intégré à la fête comme n'importe quelle autre socialité. Ce phénomène dénote des traditionnels clubs gays, où, si la charge érotique est forte, les actes sexuels en eux-mêmes se déroulent dans des endroits séparés (ou sous forme de dérapage contrôlé, qui en faisait une sorte d'événement soudain) : soit dans le même lieu mais à l'écart (dance floor et bar d'un côté, backroom de l'autre), soit dans des lieux distincts (clubs pour danser, bordels pour l'activité sexuelle).

L'ÉVOLUTION DES ESPACES ASSOCIÉS AU CHEMSEX À PARIS

Chemsex, slam : de quoi parle-t-on ?

Le chemsex désigne les pratiques de consommation de substances psychotropes en contexte sexuel. Associer la prise de drogues licites ou illicites à des pratiques sexuelles n'est en rien nouveau : « *les usages de substances psychotropes en vue d'intensifier les plaisirs charnels ou visant à soigner les dysfonctions érectiles se rencontrent dans tous les groupes sociaux de tout temps. Toutefois, les études et observateurs notent un développement des usages sexuels des produits depuis une dizaine d'années dans la population des hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes (HSH), en France comme à l'international.* »⁸²

Le développement depuis une dizaine d'années des pratiques de « sexe sous produit » chez les HSH s'inscrit dans un contexte dont les trois composantes sont l'essor des nouveaux produits de synthèse (NPS) et notamment les cathinones, l'utilisation de plus en plus fréquente des outils numériques (réseaux sociaux, applications de rencontre), et l'émergence de l'injection comme nouveau mode de consommation spécifique de psychostimulants dans le cadre de relations sexuelles. Dénommée slam, (« claque » en anglais), cette pratique est spécifique à la population HSH et présente des risques sanitaires importants.

Les données de prévalence des pratiques de chemsex demeurent fragmentaires. A Paris, le site TREND-IDF les documente de manière systématique depuis 2007 via l'observation d'espaces festifs gays recouvrant les établissements réservés aux HSH ou gay friendly, les soirées privées telles que les fêtes ou « parties sexuelles » en appartement, ainsi que des espaces semi-publics dédiés tels que les backrooms des clubs. La première enquête qualitative sur le slam menée en France en 2013⁸³ et conduite avec des outils de la recherche communautaire a permis d'en éclairer certains de ses aspects jusqu'alors peu ou pas explorés : les motivations et le sens accordé par les « slameurs » à leurs pratiques, les effets de ces pratiques sur la vie des personnes concernées et les représentations très diverses qui y sont liées. Plus récemment, deux enquêtes qualitatives ont été menées autour du chemsex : l'étude Apaches⁸⁴ conduite par l'OFDT, et PaacX réalisée par l'INSERM et l'association Aides, les résultats de cette dernière n'étant pas encore publiés.

Néanmoins, peu de données quantitatives récentes permettent de mesurer l'ampleur du phénomène

⁸² Milhet M., Nefau T., *Chemsex, slam : renouvellement des usages de drogues en contextes sexuels parmi les HSH*, Thema, OFDT, 2017, page 3.

⁸³ Foureur N., Fournier S., Jauffret-Roustide M., Labrouve V., Pascal X., Quatremère G., Rojas Castro D., *Slam. Première enquête qualitative en France*, AIDES, 2013.

⁸⁴ Milhet M., *Apaches – Attentes et PARcours liés au CHEMSEX*, OFDT, 2019

chemsex. Trois grandes enquêtes⁸⁵ menées auprès d'échantillons de plus de 10 000 HSH recrutés via des sites ou applications de rencontre et des réseaux sociaux permettent d'estimer l'ampleur de cette pratique à 5 à 7 % des répondants. L'ensemble des autres données disponibles⁸⁶ (enquêtes qualitatives, études internationales, données issues du système de soin) permet d'attester d'une augmentation des signaux sanitaires liés aux pratiques chemsex, et de pratiques qui s'installent même si elles restent minoritaires. Elles montrent également que le nombre d'utilisateurs est très variable selon les contextes d'usages et les produits consommés. Les profils sociodémographiques sont eux aussi variés. L'étude Apaches a également permis d'approcher des profils peu captifs jusqu'alors, tels que des hommes ne fréquentant pas les lieux communautaires et particulièrement les plus défavorisés d'entre eux, « ceux qui font partie de minorités dans la minorité, comme les « trans », « les racisés », les très jeunes et les trop vieux »⁸⁷.

Enfin, il apparaît que de manière générale les usages de produits par les HSH se sont domestiqués, dans le sens où ils sont de plus en plus maîtrisés. Les dispositifs mis en place sont de mieux en mieux connus et sollicités par les usagers, tels que les groupes de parole et l'accompagnement proposé par le Spot, le CAARUD Aides des Halles, le centre de santé 190, et de plus en plus souvent les consultations spécifiques dédiées aux usages et en particulier au chemsex. En effet, la consultation PrEP⁸⁸ de l'hôpital Saint-Louis a mis en place une consultation chemsex, ainsi que le centre de santé Chemin vert et le 190.

Des plans chemsex « all inclusive », initiés via des groupes Twitter®

Les entretiens ethnographiques mettent en évidence l'utilisation accrue des outils numériques à travers l'organisation de sessions de « sexe à plusieurs ». Une liste Twitter® à laquelle s'est inscrite un usager interviewé compte plusieurs milliers de followers. La liste s'affiche comme un groupe de partage de vidéos amateurs autour de sex parties récurrentes dans l'Est parisien et qui réunit de façon plus ou moins régulière plusieurs dizaines de participants. C'est une liste fermée et privée accessible uniquement par cooptation, après validation à la suite à un court échange avec son gestionnaire. Non référencée, elle est en revanche reliée à un groupe Messenger® qui permet aux membres de communiquer entre eux, collectivement ou en privé.

La participation à la sex party n'est pas un prérequis, ce qui confirme que le but du groupe n'est pas tant son objet affiché – le partage des vidéos de la sex party – que de faciliter des rencontres sexuelles parmi un groupe d'HSH selon des critères communs et implicites. Au milieu des messages anodins typiques des réseaux sociaux, on distingue particulièrement :

⁸⁵ EMIS (the European Men-who-have-sex-with men Internet Survey, 2010-2017), ERAS (Enquête RAport au Sexe de Santé Publique France 2017), Net Gay Baromètre 2018.

⁸⁶ Pour une synthèse de ces données, cf. « Quelle est l'ampleur du phénomène ? », in Milhet M., Nefau T, op. cit., pp 14-17.

⁸⁷ Madesclaire T., *Chemsex, une réalité ambivalente*, SWAPS n°92-93, 2019.

⁸⁸ La PrEP, ou Prophylaxie préexposition, s'adresse aux personnes qui n'ont pas le VIH et consiste à prendre ponctuellement ou en continu un médicament afin d'éviter de se faire contaminer.

Approche transversale

- ▶ des liens vers des vidéos privées diffusées via des applications (payantes) comme Onlyfan®, souvent réalisées dans des sex parties privées, exposent l'ambiance aux personnes potentiellement intéressées, à la façon d'un produit d'appel ;
- ▶ les interpellations personnelles, qui invitent à entrer directement en contact ;
- ▶ la mention d'une sex party, en cours ou en prévision, assortie d'un appel à participants.

Formalisée par le biais d'un message privé sur Twitter®, l'invitation n'est pas particulièrement difficile à décrypter. Il y est fait référence à un certain type de réseaux et de milieu social, une tranche d'âge (18-45 ans), un niveau de vie (bel appartement, bien équipé) dans un quartier bourgeois. Le message ne mentionne pas d'usages de produits du fait de leur banalisation.



Message via Twitter® d'invitation à une sex party

Après validation de la personne par l'organisateur sur la base des photos explicitement requises, l'adresse de l'évènement est communiquée. Il s'agit d'une chemsex party se déroulant pendant deux jours dans un petit appartement, et durant laquelle plusieurs dizaines de personnes peuvent passer participer. L'occupant en est l'organisateur attentif. Une caisse de fonctionnement est mise en place pour la participation aux frais, des aménagements spécifiques (matelas, gel lubrifiant) sont proposés. Les participants qui arrivent au fil de la nuit via ce fil Twitter ne se connaissent pas nécessairement au préalable, le turn over est important. Ils peuvent passer pour une courte période (l'informateur est resté 20 minutes) ou rester longtemps. Les participants n'interagissent pas nécessairement tous entre eux. Ceci indique des types de comportements et des attitudes implicites considérables, qui se déroulent dans des habitations privées, chez quelqu'un, mais selon des usages importées des lieux commerciaux : on y vient comme on irait dans un bar ou un établissement de rencontre sexuel comme les saunas ou les sexclubs. Pour l'organisateur, cela représente une responsabilité disproportionnée, avec la nécessité de gérer plusieurs dizaines de personnes chaque week-end, dont la plupart sont sous l'influence de produits stupéfiants. Cela implique aussi des formes d'autocontrôles du groupe très importantes au vu des contraintes et des risques de dérapages que cette organisation comporte : conflits interpersonnels, accidents liés à la consommation de drogues, risque de surdoses, présence de trafic de produits stupéfiants, sans oublier les dégradations du logement, le vol d'objets...

Il faut s'arrêter sur la participation aux frais, d'un montant de 30 euros. Cette somme permet d'accéder à des chems, accessibles en libre-service, dans le cas présent de la 3-MMC et du GBL. D'autres produits sont présents, mais apportés individuellement par les participants. C'est un libre-service contrôlé, il faut s'adresser au maître des lieux, l'accès à la soirée est réglé de façon tacite par de « bonnes manières » (discrétion, pas de questions intrusives,), l'accès aux produits comme aux membres de la soirée doit aussi se faire selon des modalités convenables : s'adresser à la bonne personne, ne pas être trop insistant, voire attendre de se voir proposer un prix et participer activement à la sexualité du groupe. La formalisation de la distribution de produits prévue au sein d'un accès payant semble être un moyen à la fois de contrôler les consommations, les comportements des visiteurs et de régler la question des « chems chasers », personnes passant d'une soirée à une autre dans le but de consommer des produits sans participer aux activités sexuelles.

Une distinction entre clubbeurs et sexeurs toujours plus mince

Alors qu'au début des années 2010 il existait une barrière forte entre les sphères « clubs » et « sexe », celle-ci s'est peu à peu assouplie, notamment suite à l'émergence puis la généralisation des applications de rencontre. Cette tendance observée par TREND-IDF depuis 2013 se poursuit, et aujourd'hui les sphères de « clubbers »⁸⁹ rejoignent celle des « sexeurs »⁹⁰ et il est souvent difficile d'identifier des « clubbers » qui ne seraient pas « sexeurs ».

A la suite des sorties en club où les produits consommés sont principalement la MDMA et la cocaïne, les clubbers peuvent se rendre à des after sex. Les participants à ces afters lors desquelles se mêlent relations sexuelles et usages de psychostimulants sont tous des amis, ou des personnes s'étant rencontrées pendant la fête. Les produits consommés sont les mêmes que pendant la fête. Certains participants peuvent ensuite rejoindre une autre sex party, organisée par des chemsexeurs en dehors et indépendamment de toute soirée en club :

« A un moment X me propose de rejoindre une autre sex party, chez des amis à lui, et qui organisaient une sex party à domicile depuis la veille ! »

(Note ethnographique n°1 espace festif gay)

Deux éléments distinguent ces autres sex parties des précédentes : les participants ne sont alors plus entourés uniquement de personnes connues ou de confiance, et d'autre part les produits disponibles diffèrent. Les plus cités sont la 3-MMC et le GBL. Outre des pratiques de consommation différenciées, des cas d'accidents voire d'abus sont régulièrement rapportés par diverses sources TREND. La notion de

⁸⁹ Personne recherchant avant tout la musique, la danse et la convivialité proposées par le milieu festif commercial. Dans le milieu gay, les clubbers consomment plutôt de la MDMA/ecstasy, de la cocaïne, de l'alcool, des poppers et du GBL. Ils ont été les premiers au sein du milieu gay à essayer en club la méphédrone (par ingestion).

⁹⁰ Les « sexeurs » sont des HSH ne fréquentant pas ou plus le milieu festif. Ils sont à la recherche exclusive de rencontres sexuelles, notamment via des sites ou applications spécialisées. Ils organisent de façon plus ou moins improvisée des soirées sexuelles à domicile. Beaucoup consomment du GBL, des cathinones (en ingestion, en sniff, ou en injection) et de la cocaïne (principalement en sniff, parfois en injection). Certains d'entre eux ont adopté la pratique du slam.

vulnérabilité chimique n'est pas connue des victimes, pour qui le fait d'avoir consommé volontairement des produits renforce leur sentiment de culpabilité :

« Le cas du second est plus problématique, car d'une part la conscience de l'agression n'était pas claire pour lui, il estimait que parce qu'il avait pris des produits, il devait accepter ce genre de situation, d'autre part même si les personnes chez qui il a abouti n'étaient pas connues de lui, elles font cependant partie de sa bande au sens élargi. »

(Note ethnographique n°2 espace festif gay)

Les plans chems où l'auto-support de la PrEP⁹¹

La diffusion de la PrEP au sein des publics HSH à partir de 2016 a confirmé ce qui avait été repéré dans l'essai Ipergay⁹² : les personnes qui utilisent la PrEP ont plus tendance que les autres HSH à consommer des produits. Dans l'étude Apaches (2019), les enquêteurs ont souvent été confrontés à des corrélations entre PrEP et chems. Ils ont remarqué que la découverte de la première se faisait fréquemment dans la suite de l'initiation aux seconds : soit que les personnes découvrent la PrEP et changent de réseaux sexuels, en entrant en contact avec des personnes consommatrices, soit que les personnes passent de l'usage festif de MDMA à l'usage de produits chemsex (comme décrit plus haut) et sont informés par leurs partenaires de l'existence de la PrEP. Celle-ci s'inscrit alors dans une sorte de volonté de sécurisation des usages considérés comme à risques, sexuels ou liés à l'usage de produits. Dans ces cas, les enquêteurs ont remarqué que l'attitude des « PrEPeurs » vis-à-vis des drogues se rapprochait de celle des séropositifs, le chemsex s'inscrivant alors, via la PrEP, dans la longue histoire des HSH et des produits psychoactifs. En effet, il avait toujours été repéré un plus fort recours aux produits psychoactifs parmi les HSH séropositifs (y compris alcool), avec des usages non seulement en contexte festif mais aussi en contexte sexuel⁹³.

La base des observations mobilisées ici proviennent de deux consultations PrEP à Paris. S'il n'a pas été possible de procéder à des entretiens spécifiques, l'observation et le recueil de données à l'occasion de ces consultations à destinations des « PrEPeurs » donnent quelques indications sur les évolutions des usages de produits chez les HSH. L'une des motivations déclarées par certains patients pour entrer dans la PrEP est la pression exercée par les pairs dans le contexte de rencontres sexuelles. Cette pression est souvent mentionnée, soit comme fatalité (« il n'y a pas le choix si on veut rencontrer des mecs »), soit comme au contraire l'élément qui a achevé de convaincre la personne. Une bonne part de ceux qui s'engagent dans la PrEP affirment se protéger déjà contre le VIH, notamment par le préservatif, mais aussi en contrôlant le nombre de partenaires. De ce point de vue, les interlocuteurs calibrent leur discours pour entrer dans ce qu'ils pensent être des critères d'inclusion : avoir beaucoup de partenaires

⁹¹ Ce paragraphe a été rédigé à partir de Madesclaire T., Note ethnographique n°2 *espace festif gay*, 2019 (non publiée).

⁹² Ipergay, monté par l'ANRS et Aides entre 2011 et 2015, a été l'essai thérapeutique qui a mis en place le protocole d'implémentation de la PrEP (la prévention biomédicale du VIH) en France. Il a inclu environ 500 personnes. Lire à ce sujet l'article : https://www.reactup.fr/IMG/article_PDF/article_a3473.pdf.

⁹³ Cf. Madesclaire T., *Chemsex, une réalité ambivalente*, SWAPS n°92-93, 2019, et Milhet M., *Apaches – Attentes et PARcours liés au CHEmSex*, OFDT, 2019.

et prendre des risques. Cela en dépit du fait que ces critères ont été assouplis : plutôt que de réserver la PrEP aux seuls HSH ayant une forte activité sexuelle, avec épisode de traitement d'urgence ou d'IST, les critères d'attribution ont été calés sur la définition de la vulnérabilité en santé de l'OMS, c'est-à-dire l'appartenance à un groupe de population cible du VIH (HSH, migrant.es d'origine subsaharienne, travailleur.euse du sexe, personne trans). Dans les échanges, il apparaît que beaucoup ont une perception très sensible de ce que c'est qu'une prise de risque, ils ne minimisent pas les risques, bien au contraire. Même des personnes qui sont sous PrEP depuis longtemps continuent de considérer qu'ils prennent des risques sexuels. En creusant un peu, on se rend compte que 1) ne pas mettre de préservatif est toujours considéré comme risqué, à cause des IST ; 2) que la notion de risque est également évaluée selon ce que la personne considère comme exceptionnel, inhabituel ou excessif, donc liée à un relâchement de l'attention et du comportement. Cela concerne le sexe à plusieurs, des rencontres furtives ou des excès de fêtes.

C'est très souvent à ce moment de l'entretien qu'intervient la mention d'usages de produits psychoactifs, comme un élément qui accompagne/participe au relâchement (y compris alcool et cannabis). Le plus souvent ce relâchement est accepté voire souhaité. Ce relâchement est également la raison fréquemment évoquée de l'entrée en PrEP pour une raison simple : il donne lieu à une IST ou à un TPE⁹⁴, et donc la personne se voit proposer la PrEP – puisqu'avoir une ou des IST ou un traitement d'urgence contre le VIH (TPE) sont les plus anciens critères de recommandation de la PrEP.

Ces observations amènent deux remarques. En premier lieu, les entretiens conduits à l'occasion de l'initiation de la PrEP viennent confirmer la tendance décrite par ailleurs : les produits du chemsex comme la 3-MMC et le GBL se retrouvent cités par des usagers festifs, soit qu'ils en prennent dans le cadre de la fête, soit ensuite en « after » chez des partenaires sexuels. Des signalements de ces produits proviennent de personnes qui ne sont pas chemsexuels. Assez fréquemment, la connaissance des produits utilisés est faible : les personnes ont du mal à donner le nom du produit convenablement, parlant de « truc », de « poudre » ou de « trait », précisent qu'il ne s'agit pas de cocaïne, et citent éventuellement « 3 » ou « M », soit suffisamment d'indices pour comprendre qu'il s'agit de 3-MMC. On retrouve également des descriptions de combos PrEP/Viagra®/drogue, avec la mention par un usager d'un trafic de PrEP de la part de patients français qui se la font prescrire « en continu », la prennent « à la demande » et revendent le surplus à leurs partenaires étrangers – l'accès à la PrEP étant plus contrôlé et restreint dans certains pays.

La deuxième remarque est en contrepoint de la première : si les produits du chemsex se retrouvent dans l'espace festif gay hors contexte sexuel, l'observation et les entretiens avec des Prepeurs nous indiquent que le chemsex et ses produits ne sont pas, pour eux, les principaux usages de produits psychoactifs. Les principaux produits cités restent la mdma, le cannabis, l'alcool, plus marginalement la cocaïne. Si une importante proportion des chemsexuels sont aussi des PrEPeurs, la plupart des Prepeurs usagers de produits ne sont pas des chemsexuels. L'identification des Prepeurs au chemsex est en réalité marginale, alors que la référence aux usages de produits typiquement utilisés dans le chemsex

⁹⁴ Le TPE, ou Traitement post-exposition, permet de diminuer le risque de contamination lorsqu'on a été exposé au VIH. Il se compose de plusieurs médicaments actifs contre le virus et est généralement pris pendant 28 jours.

Approche transversale

est assez fréquente. Il semble alors que plus largement que le chemsex, c'est un recours aux produits psychoactifs régulier et banalisé qui est repéré dans les entretiens autour de la mise sous PrEP. Les PrEPeurs ont parfois un profil particulier, ce sont des « entrants » dans des formes de sexualité plus débridées que celles des autres HSH. C'est souvent la raison de leur décision de la prendre. Ce qui est notable, c'est la grande variété des corrélations entre l'entrée dans la PrEP, l'initiation à la prise de produits en contexte festif ou / et sexuel et l'accès à des formes de socialités sexuelles plus récurrentes et avec plus de partenaires différents. In fine, suivre la consommation des produits psychoactifs des PrEPeurs, c'est suivre les parcours initiatiques des usagers plus généralement. Ce qui fait la différence, c'est qu'on peut les rencontrer tous les trois mois. A ce titre, les résultats de l'étude Prévenir seront sans doute très instructifs.

LES MODALITÉS DU TRAFIC DANS LES PRINCIPAUX ESPACES OBSERVÉS

A Paris ou en Seine-Saint-Denis, différents modes d'organisation du trafic subsistent, certains se poursuivant tandis que d'autres (ré)apparaissent. Dans l'espace urbain, on distingue ainsi les points de revente de cité, le deal « de rue », les prises de rendez-vous téléphoniques et la vente par livraison. Les modalités d'acquisition de produits via les outils numériques concernent quant à elles tous les espaces observés (urbain, festif et chemsex). Enfin, l'attention sera portée sur l'utilisation toujours plus poussée de techniques de marketing de la part des revendeurs.

LES POINTS DE REVENTE DE CITÉS, OU « FOURS »

On appelle « four » (ou « plan », même si ce terme se rapporte également à d'autres modes de revente) un point de vente fixe qui se trouve dans une cité. Le terme « terrain » est aussi utilisé par les usagers et revendeurs, souvent associé au nom du/des produits revendus dans la cité (ex : un « terrain » d'héroïne). Ces types de points de vente sont beaucoup plus nombreux en Seine-Saint-Denis qu'à Paris, où les fours tendent à disparaître, au profit d'autres modes de revente tels que la livraison ou la prise de contact par téléphone. Les « fours » sont généralement structurés et organisés selon une hiérarchie d'acteurs : des « ouvriers » (guetteurs de rue ou « choufs », vendeurs ou « charbonneurs », « rechargeurs » qui acheminent la marchandise sur le point de vente) au semi-grossiste, en passant par les « nourrices » qui entreposent la marchandise, les personnes chargées de la trésorerie, et un nombre plus ou moins important d'intermédiaires selon le degré de structuration du réseau⁹⁵

Si la tendance jusqu'à la fin des années 2000 était à la spécialisation d'un four dans un seul produit (plan d'héroïne, plan de cocaïne, etc.), ces points de vente apparaissent de plus en plus souvent comme des plans « multiproduits » : des plans d'héroïne proposent de plus en plus de la cocaïne, et il existe désormais de nombreux plans proposant à la fois de la cocaïne et du cannabis. Ce phénomène n'est

⁹⁵ A ce sujet, lire notamment Kokoreff M, Péraldi M, Weinberger M, *Economies criminelles et mondes urbains*, Presses universitaires de France, 2017.

Approche transversale

pas nouveau et s'installe dans la durée: en 2008⁹⁶, TREND Paris observait que des « revendeurs issus des cités, principalement de banlieue, qui vendaient auparavant du cannabis, [...] se seraient mis à la revente de cocaïne jugée plus lucrative », ces revendeurs se déplaçant sur rendez-vous auprès d'usagers de cannabis, leur proposant par la même occasion de la cocaïne. L'année suivante⁹⁷ le site décrit l'existence de « fours » proposant directement du cannabis et de la cocaïne. Depuis, cette tendance d'une offre couplée « cannabis-cocaïne » s'est accentuée, même si elle concerne aujourd'hui plutôt la Seine-Saint-Denis que Paris.

A la marge des « fours » de cités, une nouvelle modalité du trafic est apparue en 2017-2018 en Seine-Saint-Denis, consistant pour l'acheteur à se rendre en voiture sur un lieu de revente identifié et se faire servir sans sortir du véhicule, à la manière d'un « drive ». A l'inverse, la Brigade des stupéfiants évoque des « drive inversés », ou « vendeurs ambulants », ceux-ci se déplaçant en voiture dans certains quartiers et proposant directement des produits à des piétons potentiellement clients. La transaction s'effectue alors directement par la fenêtre du véhicule. Les « drives » sont assez peu nombreux et leur activité inconstante, et l'offre concerne principalement le cannabis, dans une très moindre mesure la cocaïne.

⁹⁶ Halfen S., Grémy I. *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2008 – Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Observatoire régional de santé d'Île-de-France, 2009.

⁹⁷ Pfau G., Pecqurt C. *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2009 – Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2009.

LE TRAFIC DE RUE

Le « deal » de rue est un trafic moins structuré que celui des fours de cité, même s'il répond parfois à certaines formes d'organisations, avec des acteurs intermédiaires tels que les rabatteurs – qui mettent en lien un client potentiel avec un revendeur afin d'en tirer une rétribution monétaire ou sous forme de produit.

En Seine-Saint-Denis, en plus du trafic de cité, il existe un marché de rue, notamment dans le centre-ville de Saint-Denis et aux alentours de la gare RER (crack, cannabis) ainsi qu'à Aubervilliers aux abords de la station de métro Quatre Chemins (Rivotril®, Lyrica®). A Montreuil, des micro-trafics de rue sont également observés sporadiquement, et concerneraient principalement le cannabis. Des réminiscences du squat qui abritait un trafic de crack démantelé en 2018⁹⁸ y ont également été signalées.

A Paris, les alentours de la Gare du Nord sont connus pour son important trafic de Skenan® et de méthadone tandis que le 18ème arrondissement, et plus précisément le quartier de Barbès, la Goutte d'Or et Château Rouge, est toujours le point central de revente de médicaments de rue (Subutex®, benzodiazépines, Lyrica®), voire de MDMA et d'héroïne. C'est également un quartier où le cannabis est très disponible et accessible. En dehors du cannabis, les autres sites de revente de rue à Paris concernent principalement le crack, où plusieurs scènes ouvertes⁹⁹ de vente et de consommation sont observées et décrites par le dispositif TREND depuis la création du site parisien. En 2019, les plus importantes se trouvent dans les quartiers de Stalingrad et de la Porte de la Chapelle¹⁰⁰. Le trafic de crack est également important dans certaines stations de métro, revendeurs et acheteurs se déplaçant au gré de l'activité des forces de l'ordre pour y effectuer les transactions.

⁹⁸ Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues : tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019.

⁹⁹ On appelle « scène ouverte » un lieu où usagers et revendeurs se rencontrent et s'installent de manière plus ou moins concentrée. Ces espaces sont généralement accessibles, et facilement remarqués par d'autres personnes.

¹⁰⁰ Voir « La colline du crack, entre stabilité et bouleversements », page 28.

LES PRISES DE RENDEZ-VOUS PAR TÉLÉPHONE

Un autre mode d’approvisionnement s’est développé ces dernières années : le client contacte le revendeur par téléphone et ils se fixent un point de rendez-vous, près d’un « four », d’une station de métro ou dans la rue. Les marchés « semi-ouverts », décrits comme moins accessibles puisqu’il est nécessaire d’avoir le numéro de téléphone du revendeur, sont de plus en plus présents en Seine-Saint-Denis et à Paris. Ils évitent ainsi aux clients de se rendre dans des cités et des déplacements importants, diminuant ainsi les risques qui y sont liés. Les revendeurs utilisent des techniques de marketing par SMS ou via des applications de messagerie.

LE DÉVELOPPEMENT DES LIVRAISONS À DOMICILE ET DE L'OFFRE « MULTIPRODUITS »

Si la livraison à domicile semblait réservée à des clients appartenant à des catégories sociales aisées (du fait des coûts plus élevés du produit pour rentabiliser le déplacement du revendeur), elle concerne aujourd'hui davantage de personnes de catégories socio-économiques plus diverses et de produits (cannabis, cocaïne, MDMA/ecstasy, crack, héroïne, kétamine...). Même si les livraisons à domicile de produits sont des pratiques anciennes¹⁰³, elles ne concernaient que quelques produits au début des années 2000 (cocaïne, héroïne puis cannabis) et concernant un nombre d'usagers confidentiel. La diversification et le développement de ce mode d'accès aux produits est concomitant du développement de réseaux « multi produits » donnant aussi accès à la MDMA – ou plus récemment et dans une moindre mesure à la kétamine voire à des NPS (renvoie partie chemsex ?).

Le développement de l'offre « multi produits » se vérifie également à travers la hausse du nombre de saisies par la Police de différentes substances simultanément. Le groupe focal « application de la Loi » évoque en 2019 l'apparition de « logisticiens », personnes qui apportent le produit en grande quantité pour le redistribuer auprès des revendeurs, avec une proposition très variée, diversifiée et facilitée de substances. L'offre multi produits de ces logisticiens auprès des vendeurs semble favoriser le développement de la revente multi produits auprès des consommateurs.

¹⁰³ Le rapport TREND Paris 2002 évoque des livraisons d'héroïne à Paris, puis de cocaïne en 2003 et de cannabis à partir de 2009.

LES TRANSACTIONS VIA LES OUTILS NUMÉRIQUES

On assiste ces dernières années à l'essor des transactions en ligne effectuées via le net et le darknet, ou par l'intermédiaire d'applications de rencontre chez les chemsexuels.

L'achat de produits sur internet

De nombreux nouveaux produits de synthèse (NPS) sont disponibles via des sites internet. Une simple recherche sur un moteur de recherche permet d'avoir accès à des sites proposant l'envoi postal de ces substances comme sur un site d'e-commerce classique. Ces sites proposent des paiements via des cryptomonnaies¹⁰⁴ (Bitcoin, Ether, Litecoin...) ou des transferts d'argent (du type Western Union ou virement bancaire).

L'achat de cryptomonnaie ne nécessite pas de compétences poussées en informatique. Il peut s'effectuer via PayPal ou grâce à une carte bancaire sur des sites tels que coinhouse.com ou btcdirect.eu. Pour recevoir les devises, il est nécessaire de posséder un portefeuille numérique adapté à ces monnaies. De nombreuses applications pour smartphones en proposent, telles que Coinomi wallet, pour citer la plus connue. Pour recevoir les devises, il suffit alors de transmettre l'adresse de son portefeuille au site de vente de cryptomonnaie. Une fois celui-ci crédité, l'acheteur transfère la somme à régler à l'adresse fournie par le site de revente, la transaction est confirmée par un accusé de réception et le produit est expédié, comme pour un achat classique sur un site d'e-commerce.

Toutefois, cette procédure peut paraître complexe aux yeux de nombreux utilisateurs habitués à régler leurs achats en ligne avec leur carte bancaire. D'autre part, l'e-commerce reposant principalement sur la confiance accordée par les internautes au vendeur, de nombreux consommateurs peuvent hésiter à utiliser ce type de sites dont ils ne connaissent pas la fiabilité et dont les délais de livraison sont variables. De plus, les produits disponibles sur ces sites sont pour la plupart des NPS, il n'est pas possible de s'y procurer des drogues « classiques » comme la cocaïne, le cannabis ou l'héroïne. Enfin, recevoir des produits illicites via le réseau postal peut être jugé plus risqué qu'un achat auprès d'un revendeur physique où la transaction et la réception du produit sont instantanées.

L'achat sur les « darknet »

Le terme « darknet » désigne des réseaux anonymisés basés sur des architectures décentralisées de

¹⁰⁴ Une cryptomonnaie, dite aussi cryptoactif, cryptodevise, monnaie cryptographique ou encore cybermonnaie, est une monnaie émise de pair à pair, sans nécessité de banque centrale, utilisable au moyen d'un réseau informatique décentralisé. Elle utilise les principes de la cryptographie et associe l'utilisateur aux processus d'émission et de règlement des transactions.

type pair à pair¹⁰⁵. Ces réseaux cachés disposent de fonctionnalités d'anonymisation et de confidentialité qui permettent de dissimuler l'adresse IP des utilisateurs et de chiffrer leurs échanges, et se nomment Tor, Freenet ou encore i2p. Privilégié pour la vente et l'achat de produits psychoactifs, Tor est un réseau superposé au réseau internet, c'est-à-dire qu'il utilise les mêmes infrastructures réseaux qu'internet tout en proposant une connexion cryptée. Tor est accessible via son navigateur dédié Tor browser.

Le réseau internet classique fonctionne largement grâce aux noms de domaines et aux moteurs de recherche. Ainsi, lorsqu'un utilisateur tape « www.lemonde.fr » sur sa barre de navigateur, il est en réalité renvoyé vers l'adresse IP du serveur hébergeant le site internet grâce aux DNS¹⁰⁶.

Sur le réseau Tor, le système de noms de domaines est anonymisé : il n'est pas possible pour l'utilisateur de connaître l'adresse IP du site qu'il visite, ce qui permet aux créateurs de sites de ne pas être pistés par les gouvernements. Les utilisateurs de Tor disposent de plusieurs moyens pour trouver les sites qu'ils recherchent. Une des manières les plus simples est de consulter The Hidden Wiki, une page web actualisée régulièrement renvoyant vers les sites les plus visités du réseau, dont les « marketplaces »¹⁰⁷ de vente de drogues où vendeurs et acheteurs peuvent se rencontrer (comme sur leboncoin.fr par exemple). Lorsque l'acheteur a fait son choix, il doit créer une clé PGP¹⁰⁸ qui permet le cryptage des conversations entre lui et le vendeur.

Pour s'assurer que le vendeur expédie bien le produit à l'acheteur, ces marketplaces ont mis en place un système de vérification dite « escrow ». Concrètement, les fonds de l'acheteur sont d'abord transmis à la marketplace qui ne les débloque que lorsque l'acheteur confirme sa bonne réception. Les sites accessibles sur le réseau Tor étant généralement des marketplaces, l'offre de produits y est beaucoup plus vaste que sur un site internet. On peut ainsi s'y procurer aussi bien des NPS que des drogues « classiques » telles que l'héroïne, la cocaïne ou le cannabis.

Du fait de sa technicité, l'achat de produits via le darknet n'est pas accessible à la majorité des usagers. Selon la brigade des stupéfiants, il est néanmoins de plus en plus utilisé par les revendeurs pour des achats de gros. Ce mode d'approvisionnement explique aussi comment certains revendeurs ont accès à un panel important de produits, malgré leur peu de connaissance du milieu lié au trafic de stupéfiants.

¹⁰⁵ Le pair-à-pair ou système pair à pair est un modèle d'échange en réseau où chaque entité est à la fois client et serveur, contrairement au modèle client-serveur. Les personnes utilisent un logiciel commun et s'échangent en direct leurs données. Le flux d'informations repose sur plusieurs serveurs et non un seul. Cf. Martinez M., « Internet et le commerce de substances psychoactives », in *Drogues et addictions*, données essentielles, OFDT, 2019.

¹⁰⁶ Le Domain Name System, généralement abrégé DNS, qu'on peut traduire par « système de noms de domaine », est le service informatique distribué utilisé pour traduire les noms de domaines internet en adresse IP ou autres enregistrements

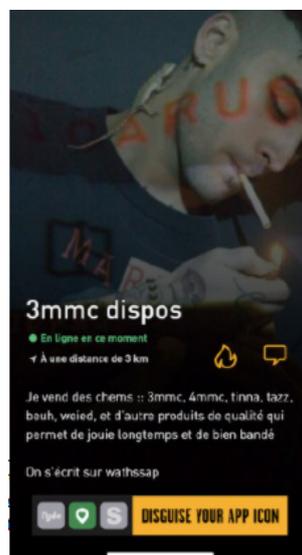
¹⁰⁷ Sites qui jouent le rôle d'intermédiaires entre vendeurs et acheteurs en leur permettant d'échanger sur une même plateforme.

¹⁰⁸ Pretty Good Privacy (qu'on pourrait traduire en français assez bon niveau de confidentialité), plus connu sous le sigle PGP, est un logiciel de chiffrement cryptographique, développé et diffusé aux États-Unis par Philip Zimmermann en 1991.

LES OUTILS NUMÉRIQUES AU CŒUR DE L'ACCESSIBILITÉ AUX PRODUITS DANS L'ESPACE FESTIF GAY

L'accessibilité aux produits psychoactifs ainsi que leurs modes d'usages diffèrent selon les environnements sociaux. Dans cette optique, TREND s'applique à décrire les faits relatifs aux usages, en prenant soin de les contextualiser et en décrivant ces environnements. Sans prétendre à l'exhaustivité, les lignes qui suivent visent à décrire l'influence des outils numériques sur l'accessibilité et les usages de produits psychoactifs de la communauté LGBTQ parisienne. La multiplicité des offres de ventes de produits psychoactifs utilisant les outils numériques semble s'accélérer au sein de l'espace festif gay. La diversité des modalités d'accès ainsi que le nombre de produits proposés à la vente illustrent l'adaptation de ce type de trafic aux exigences et aux besoins des consommateurs.

Qu'ils soient généralistes comme Twitter®, Facebook®, Telegram®, WhatsApp®, Instagram® ou communautaires comme Grindr® ou Scruff®, l'utilisation des outils numériques n'est pas un fait nouveau au sein de la communauté HSH parisienne. Au-delà des aspects pratiques liés aux usages de ces différents outils, ils participent d'une culture commune et de l'utilisation d'un langage commun.



La capture d'écran ci-contre est issue de l'application Scruff®, une application communautaire plus « hard » que Grindr®. Les discussions sont axées sur des contacts sexuels fétichisés, les membres sont également plus âgés.

Le développement des applications de rencontres, des réseaux sociaux et des applications de messagerie a profondément modifié les modes de socialisation au sein de la communauté LGBTQ. Les applications géolocalisées ont ainsi largement contribué au développement des rencontres sexuelles, festives et des usages de produits. Jusqu'aux années 2011–2012 et l'avènement des applications de rencontre¹⁰⁹, la présence de produits était décrite par le site TREND IDF lors des rencontres et/ou des soirées elles-mêmes, mais peu visible en amont sur les outils numériques, communautaires ou non. Seuls quelques sites comme bbackzone.fr ou encore chemspig.fr affichaient explicitement les usages ou trafics. Depuis, la situation a évolué, les frontières entre les sites de rencontres sexuelles, les sites de convivialité et les réseaux sociaux est de moins en moins étanche. On « drague » aussi bien sur Grindr® que sur des groupes privés Facebook® ou sur des listes Twitter®. En ce qui concerne les produits, les outils numériques communautaires ou généralistes sont aujourd'hui utilisés par les dealers avec des profils très visibles, parfois temporairement.

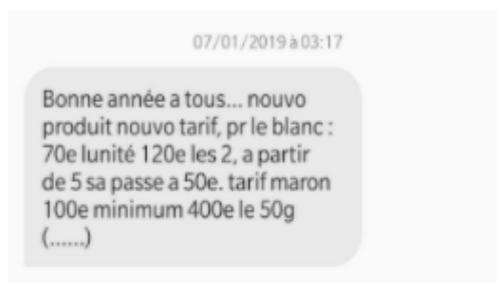
On observe que la photo de profil a été récupérée sur internet – il s'agit d'un chanteur et mannequin célèbre – et que le vendeur n'utilise ce profil que comme une plateforme marketing, les conditions relatives à la livraison et à la transaction s'effectuant via la messagerie WhatsApp®. L'intitulé du profil, « 3MMC dispos » est particulièrement explicite. L'orthographe est sans doute volontairement médiocre pour déjouer la censure automatique de l'application 7: « Tinna » avec deux N, « Tazz » avec deux Z ou encore « Weied » pour weed. On remarque que la 3-MMC est mise en avant, sans doute car le vendeur sait qu'il s'agit du produit phare chez les chemsexuels. L'offre est néanmoins très diverse : 4-MMC, méthamphétamine, MDMA et cannabis sont ainsi proposés par ce vendeur qui s'adresse ici clairement à la communauté chemsex en vantant les propriétés érectiles des produits qu'il propose, ces derniers permettraient ainsi « de jouir longtemps et de bien bander ».

Au-delà de ces formes de vente multiproduits en livraison avec publicité, observées également hors milieu HSH, d'autres formes d'utilisation des outils numériques émergent. Des groupes Telegram® sont par exemple utilisés comme des systèmes de cooptation, par lesquels des clients introduisent d'autres clients. Seul le revendeur peut communiquer sur cette liste pour informer les clients de ses prestations. Particulièrement innovante dans les modalités du trafic, une liste Telegram® propose ainsi des « ventes flash » où le revendeur loue un Airbnb, situé idéalement au centre de Paris. Les participants de la liste ont la possibilité de s'y rendre pendant un temps limité pour se procurer de la 3MMC, de la méthamphétamine ou du GBL. La liste propose aussi régulièrement des livraisons sur un temps très court (de 21h à minuit par exemple, sur une journée définie à l'avance). Enfin, cette liste propose un système de paiement très particulier qui ne s'effectue qu'en amont de la cessation du produit via PayPal®, il est donc basé sur une relation de confiance entre les clients et le revendeur.

¹⁰⁹ Cf. « L'ère des applis », in PFAU G., PEQUART C., *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2013 – Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2015.

PACKAGING, PHÉNOMÈNE DE MARQUES, UTILISATION DES RÉSEAUX SOCIAUX : UN MARKETING TOUJOURS PLUS POUSSÉ

L'utilisation de techniques de marketing par les revendeurs de drogues n'est pas un phénomène nouveau. En effet, TREND IDF documente depuis 2016 l'utilisation de nombreuses techniques commerciales afin d'inciter les acheteurs à s'approvisionner sur leurs réseaux. Cependant, ces phénomènes prennent chaque année de plus en plus d'ampleur et touchent aujourd'hui les ventes en livraisons comme les points de reventes fixes. En 2019, l'usage de messages promotionnels via des SMS ou des applications de messagerie semble se généraliser. La dégressivité des prix, « trois grammes achetés, le quatrième offert », « dégustation offerte », « satisfait ou remboursé », l'offre de divers cadeaux (feuilles à rouler, échantillons gratuits) sont des exemples de pratiques issues des techniques de marketing visibles sur le marché légal. L'offre des livreurs semble se diversifier, incluant des produits « packagés » achetés sur des sites internet de vendeurs situés dans des régions du monde où le marché du cannabis est légal et régulé (Canada, certains états étasuniens).



SMS de relance d'un revendeur de cocaïne et de résine de cannabis

L'utilisation de techniques de marketing par les points de revente fixes (cités, halls d'immeubles) est un phénomène relativement nouveau. Si l'offre de « goodies » a déjà été observée en 2018, cette année les revendeurs développent de nouvelles techniques promotionnelles innovantes et/ou à visée marketing afin d'attirer les consommateurs. Ces phénomènes sont visibles à Aulnay-sous-Bois, Sevran, Pierrefitte et Epinay-Sur-Seine.

Parmi ces techniques commerciales, on peut citer l'utilisation d'un packaging innovant et « fun » (sachets colorés, boîtes de conserve pour conditionner l'herbe ou la résine), l'utilisation de marques liées au nom du point de vente et figurant sur le packaging des produits (nom de la cité, nom de l'immeuble où le trafic se déroule), la création de marques non liées au nom de point de vente (Kaliweed, French Coffee), la publicité des points de deal sur les réseaux sociaux tels que Snapchat, ou encore l'apposition à l'entrée du point de vente d'affiches commerciales indiquant les produits disponibles et leur prix.

L'ensemble de ces pratiques commerciales, très semblables à celles mises en place dans le commerce légal, peuvent laisser à penser que les points de vente fixes subissent la concurrence des livraisons à domicile, par analogie avec le marché légal de proximité subissant la concurrence de la vente en ligne.



Cannabis revendu à par un livreur à domicile

Approche transversale



Publicité sur Snapchat®

OVERDOSES MORTELLES EN 2019

SEXE/ AGE	ACTIVITÉ PRINCIPALE	PRODUIT(S) IMPLIQUÉS	ADMINISTRATION
DÉPARTEMENT DE PARIS			
F - 25 ans	Etudiant	Prégabaline (27ug) - Cocaïne (1800ng) - MDMA (187ng)	SNIFFÉE
M - 24 ans	Etudiant	Prégabaline (23ug) - Cocaïne (1160ng) - MDMA (150ng)	SNIFFÉE
M - 66 ans	Retraité	Morphine (16ng) - Méthadone	INJECTÉE
M - 51 ans	Sans profession	Skenan®	INJECTÉE
M - 56 ans	Ingénieur BTP	MDMA (1738ng) - GBL (36ug) - Cocaïne	GOBÉE - SNIFFÉE
F - 31 ans	Directrice de vente	Cocaïne	SNIFFÉE
M - 50 ans	Sans profession	Héroïne (592ng) - Buprénorphine - THC	INJECTÉE
M - 34 ans	Monteur Télévision	Cocaïne (941ng)	SNIFFÉE
F - 41 ans	Sans profession	Cocaïne (393ng)	SNIFFÉE
F - 23 ans	Etudiante	GHB	BUE
M - 55 ans	Sans profession	3MMC (605ng) - 4MEC	SNIFÉE
F - 59 ans	Ignorée	Héroïne (500ng) - Cocaïne	SNIFÉE
M - 56 ans	Militaire	Méthamphétamine (64ng)	INHALÉE

Approche transversale

M - 59 ans	Electricien	Héroïne (2300ng) - Codéine	INJECTÉE
F - 46 ans	Informaticien	Héroïne (679ng) - Cocaïne - THC	INJECTÉE
F - 57 ans	Sans profession	Cocaïne (16931ng)	INJECTÉE
F - 28 ans	Sans profession	Amphétamine (88640ng) - Cocaïne - THC	INGERÉE
M - 21 ans	Etudiant	MDMA (4000ng) - THC	INGERÉE
F - 44 ans	Coiffeuse domicile	Fentanyl (22ng) - THC - Prégabaline	PATCHE
M - 17 ans	Lycéen	MDMA (17450ng) - THC	INGERÉE
M - 52 ans	Ignorée	MDMA (2300ng) - Cocaïne	IGNORÉE
M - 42 ans	Sans profession	Méthadone (2,54ug)	INJECTÉE
M - 53 ans	Maitre-nageur	Héroïne (168ng)	SNIFÉE
DÉPARTEMENT DE SEINE-SAINT-DENIS			
M - 54 ans	Sans profession	Héroïne	NJECTEE
M - 40 ans	Sans profession	Héroïne	INJECTEE
M - 37 ans	Barman	Héroïne	INJECTEE
M - 35 ans	Sans profession	Héroïne - Cocaïne	INJECTEE
M - 44 ans	Sans profession	Héroïne (Taux de pureté de l'héroïne de 34,8 % selon le laboratoire de police scientifique) - Morphine	INJECTEE
F - 38 ans	Caissière	Cocaïne (686 ng)	SNIFFEE

Figure 1 : Tableau des overdoses (données collectées auprès de la brigade des stupéfiants)

Les décès par surdose liés à l'usage de drogues peuvent être définis comme les décès directement provoqués par la consommation d'une ou plusieurs substances illicites, de médicaments de substitution aux opiacés (MSO) – la méthadone et la buprénorphine haut dosage (BHD) – ou de médicaments opiacés (morphiniques) lorsqu'ils ne sont pas prescrits pour le traitement de la douleur. Deux sources d'information sur les décès par surdose sont disponibles en France : le registre général de mortalité sous la responsabilité du Centre d'épidémiologie sur les causes médicales de décès (CépiDc, INSERM¹¹⁰) et le registre spécifique des Décès en relation avec l'abus de médicaments et de substances (DRAMES, ANSM¹¹¹).

Une sous-estimation du nombre de décès en France est à déplorer en raison d'une part de sous-déclarations des surdoses mortelles par usage de stupéfiants ayant fait l'objet d'investigations médico-légales (CépiDc) et d'autre part du fait de la participation sur base du volontariat des toxicologues médico-légaux à DRAMES. L'Ile-de-France est une des, si ce n'est la région la plus touchée par cette sous-déclaration¹¹².

L'unité surdose de la Brigade des Stupéfiants de Paris (BSP) est amenée à enquêter sur des cas d'overdoses mortelles. Grâce à leur participation au Groupe Focal Application de la Loi chaque année et à leur implication dans le dispositif TREND Ile-de-France, nous avons l'opportunité de publier un récapitulatif des accidents mortels depuis plusieurs années. Ces éléments permettent notamment de compléter nos informations sur le profil des personnes usagères de substances psychoactives victimes de décès par surdose à Paris (âge, sexe, profession), le mode d'administration, et la nature du ou des produits retrouvés dans le sang.

Le nombre décès semble stable à Paris avec 23 décès en 2019 et 24 en 2018. La moyenne d'âge est similaire à celle de 2018, 41 ans¹¹³.

On constate un net recul des décès lié aux consommations de NPS avec 5 décès en 2018 et un seul décès en 2019. Contrairement aux années précédentes où plusieurs spécialités de NPS étaient visibles, seule la 3MMC semble devoir être à l'origine d'un décès en 2019. Cette baisse des décès visible dû aux différents NPS semble aller dans le sens d'une diminution des usages de cathinones hors 3MMC. A contrario, les décès liés aux consommations de MDMA sont en augmentation avec 6 décès en 2019 à comparer avec un seul décès en 2018. Les décès liés aux consommations de MDMA semblent aussi toucher des consommateurs plus jeunes avec une moyenne d'âge de 31 ans et le décès significatif d'une personne de 17 ans.

On note l'apparition pour la première fois en 2019¹¹⁴ d'overdoses liées aux consommations de pré-gabaline. Avec 3 cas en 2019, ce phénomène illustre l'augmentation de l'accessibilité et des usages

¹¹⁰ Centre d'épidémiologie sur les causes médicales de décès, INSERM

¹¹¹ Décès en Relation Avec l'abus de Médicaments Et de Substances : Enquête annuelle porté par le CEIP- A

¹¹³ Ce décès a été classé comme une probable tentative de suicide par la police

¹¹⁴ Le tableau des overdoses est accessible pour TREND depuis 2016

Approche transversale

de Prégabaline ainsi que l'augmentation des risques liés à cette consommation en association avec d'autres substances.

Sur Paris, la cocaïne est impliquée dans presque la moitié des overdoses ayant entraîné un décès (10/24), chiffre en augmentation par rapport à 2018 où 7 décès liés à des consommations de cocaïne avaient été enregistré.

Sur le département de la Seine-Saint-Denis, c'est la première année où le dispositif TREND a accès aux données fournies par la brigade des stupéfiants. 6 cas d'overdoses sont répertoriés et cela malgré une population estimée à 1,65 millions d'habitants (2,1 millions pour Paris).

APPROCHE PAR PRODUIT

LES PRIX OBSERVÉS DES PRINCIPALES SUBSTANCES À PARIS ET EN SEINE-SAINT-DENIS EN 2019

PRODUIT		PRIX EN EUROS	TENDANCE DEPUIS 2017
Cocaïne (gramme)		65 €	↘
Crack (galette)		12 €*, 15 €**	↘*, →**
Cannabis	Herbe (gramme)	10 €	→
	Résine (gramme)	5 €	→
Héroïne (gramme)		40 €	→
Subutex® (comprimé de 8 mg)		3 à 7 €	→
Méthadone® (fiole 60 mg)		5 €	→
Skenan® (gélule de 100 mg)		5 €	→
MDMA	Cristal/poudre (gramme)	50 €	↘
	Comprimé d'ecstasy (unité)	10 €	→
	Parachute (unité)	10 €	→

Figure 2 : Tableau des prix constatés à Paris intramuros en 2019

* Prix constaté dans le métro ** Prix constaté sur les lieux de revente en surface (Stalingrad, Porte de la Chapelle)

Approche par produit

PRODUIT		PRIX EN EUROS	TENDANCE DEPUIS 2017
Cocaïne (gramme)		50 €	↘
Crack (galette)		20 €***	→
Cannabis	Herbe (gramme)	10 €	→
	Résine (gramme)	5 €	→
Héroïne (gramme)		40 à 50 €	→

Figure 3 : Tableau des prix constatés en Seine-Saint-Denis

*** Prix constaté sur les lieux de vente de type « fours »

OPIOÏDES

HÉROÏNE

Données de cadrage

L'héroïne ou diacétylmorphine (DIAM) est un opiacé semi-synthétique, obtenu à partir de la morphine extraite du pavot somnifère (*papaver somniferum*). Vendue le plus souvent dans des petits paquets fabriqués à l'aide de bouts de plastique appelés « pochons », on distingue principalement deux formes différentes d'héroïne : la « blanche » et la « brune ».

La variété traditionnellement appelée « blanche » est la forme chlorhydrate, soluble dans l'eau et réputée plus forte. La forme base, nécessitant l'adjonction d'un acide pour se solubiliser et réputée moins forte est appelée « brune ». Cela étant, des héroïnes chlorhydrates peuvent être de teinte brunâtre (voire rosées, grises...). Certains usagers nomment ainsi « brune » ou « blanche » en fonction de la couleur, d'autres en fonction de leur solubilité dans l'eau, semant la confusion sur les variétés d'héroïne disponibles en Ile-de-France.

« Héro », « H » et « came » (et le verlan « meuka ») sont les mots les plus utilisés aujourd'hui pour désigner l'héroïne. On peut également citer des mots d'argot comme « bourrin », « cheval », « dreu », « pedo », « dope », « poudre », « dreupou », « meumeu », « chnouff », « la Pimbo », « cheuha », « Hélène », etc. L'héroïne brune est nommée « brune », « rabla », « brown », « marron », « neubru », « rheub' », « brown sugar », « moka » ou encore « paki », une héroïne brune de qualité jugée moyenne à très bonne. L'héroïne blanche est appelée « blanche », « cheblan », « thaï », ou encore « T4 » (désignant une héroïne blanche de très bonne qualité).

L'héroïne est un produit dont la composition est très variable dans le temps et dans l'espace. En 2019, Les analyses SINTES portant sur des échantillons présentés comme de l'héroïne affichent des taux de pureté très fluctuants, comme c'était déjà le cas en 2014 en Ile-de-France¹¹⁵. Celui-ci variait en effet de 0 à 45 % (voire plus) en équivalent héroïne, induisant des risques majeurs de surdoses et d'accidents aigus. Cette variabilité importante de la teneur en héroïne semble toujours d'actualité en 2019 (voir infra « Composition de l'héroïne consommée et/ou circulant en Ile-de-France en 2019 »).

Par ailleurs, des fentanylloïdes¹¹⁶ peuvent être aussi revendus à la place de l'héroïne ou sont utilisés comme adultérants. Depuis le milieu des années 2000, des signaux en Ile-de-France^{117,118}, montrent que

¹¹⁵ Lahaie E, Cadet A., *Héroïne : composition, prix, connaissances des usagers*, OFDT, 2014.

des usagers de la région achètent voire consomment ces substances. Pour le moment, seul le marché du darknet semble concerné par ce phénomène. En 2019, un échantillon acheté comme héroïne sur le darknet a été analysé via le site SINTES IDF et contenait de l'ocfentanyl, un dérivé opioïde cent fois plus puissant que la morphine, montrant ainsi la poursuite de ce phénomène.

Disponibilité/accessibilité

L'héroïne est très disponible en Ile-de-France. L'accès au produit est très différent entre la Seine-Saint-Denis et Paris. En effet, la Seine-Saint-Denis est le département privilégié pour se procurer de l'héroïne. La vente s'effectue dans des halls d'immeubles de cités (appelés « fours ») historiquement connues des usagers comme des services de police. L'héroïne semble de plus en plus accessible par le biais de livraisons à domicile ou via des rendez-vous téléphoniques. On observe une accentuation de cette transition de type de réseaux de revente de type « four » vers des réseaux de revente par téléphone, soit en donnant rendez-vous au client à proximité immédiate des lieux de revente, soit directement au domicile du client¹¹⁹.

A Paris, il n'existerait pas de revente en cité et l'héroïne est faiblement accessible selon les observations TREND IdF. La majorité des usagers s'approvisionnent en Seine-Saint-Denis ou dans d'autres départements d'Ile-de-France. Lorsqu'ils ont lieu à Paris, les achats se font via des livraisons, le plus souvent en appartement chez des particuliers, ce qui présuppose pour le client d'avoir dans son répertoire le contact d'un revendeur.

Les prix sont compris entre 40 et 50 € euros le gramme. Des quantités de 0,2 à 0,4 gramme sont revendues dans certaines cités dès 20 euros. Plus à la marge, des consommateurs semi-insérés ou insérés ont recours au darknet pour faire l'acquisition d'échantillons présentés comme héroïne. Le prix du gramme est de 50 à 60 € et souvent dégressif en fonction des quantités achetées.

L'héroïne se consomme majoritairement en sniff. D'autres usagers l'injectent, et de plus rares la fument lorsqu'il s'agit d'héroïne brune.

Comme pour la cocaïne ou d'autres produits sous forme de poudre, l'héroïne peut être sniffée à l'aide d'une paille. Les usagers utilisent alors des outils mis à disposition des structures de RdRD (« roule ta paille », carnet de feuilles à usage unique) ou se fabriquent des pailles eux-mêmes (billet de banque, feuille de papier, tickets de métro, etc.). Selon les observations ethnographiques, ce mode de consommation l'un des plus couramment utilisé par les usagers d'héroïne, considéré comme moins à risque et moins stigmatisé que l'injection, une pratique associée à une forme de perte de contrôle et à la figure du junky.

¹¹⁶ Le fentanyl et ses dérivés (fentanylloïdes) sont des substances de synthèse agissant sur les récepteurs opiacés. Les fentanylloïdes peuvent être de 100 à 10000 fois plus puissants que la morphine.

¹¹⁷ Pfau G., Francia M., Pequart C., *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2017 - Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2018.

¹¹⁸ CEIP-A, L'ocfentanyl en produit de coupe de l'héroïne : information et conséquences, disponible ici : <http://addictovigilance.aphp.fr/2015/10/29/locfentanyl-en-produit-de-coupe-de-lheroine-information-consequences/>

¹¹⁹ A ce sujet, Cf. « Les modalités du trafic dans l'espace urbain », page 24

Approche par produit

Pour être injectée, l'héroïne est mélangée avec de l'eau PPI (pour préparation injectable) – et s'il s'agit d'héroïne brune avec de l'acide citrique, ascorbique ou du citron afin de la dissoudre – dans une cupule (le Stericup® est une cupule stérile à usage unique distribuée dans les structures de RdRD), ce mélange est ensuite chauffé puis filtré à l'aide du filtre mis à disposition avec le Stericup® ou d'autres outils tels que le Sterifilt® et les filtres « toupies », mais les usagers utilisent parfois des filtres de cigarettes. Le choix du type de seringue dépend largement des habitudes de chaque usager, mais la plus fréquemment utilisée pour l'héroïne est la seringue 1 ml à insuline, parfois la seringue de 2 ml et plus rarement de 5 ml. L'injection est un mode de consommation largement utilisé par les usagers originaires des pays de l'Est ou du Caucase. Les files actives de certaines structures de RdRD sont presque exclusivement composées de consommateurs d'héroïne par voie intraveineuse, c'est notamment le cas du CAARUD Aurore 93 à Aulnay-sous-Bois.

L'héroïne brune peut être fumer selon la méthode dite de « chasser le dragon », consistant à utiliser une feuille d'aluminium sur laquelle est déposée le produit pour le chauffer afin qu'il se transforme en liquide. La goutte de produit ainsi créée suit le parcours initialement formé grâce aux plis de la feuille d'aluminium et s'évapore petit à petit. L'usager utilise une paille afin de fumer les vapeurs émanant du liquide. Ce mode de consommation est très marginal parmi les usagers observés par le site TREND IDF.



Héroïne brune consommée en « chassant le dragon »

L'héroïne brune peut également être fumée selon la même méthode qu'un joint de cannabis : le produit est disposé sur une feuille à rouler et fumé à l'aide d'un filtre en carton. Cette méthode est visible par TREND chez certains consommateurs originaires d'Afrique centrale (communauté congolaise notamment) et chez certains consommateurs d'origine asiatique (principalement du Sri Lanka et du Pakistan). Cette méthode est considérée par certains usagers comme du « gâchis », du fait de la perte de produit due à la combustion. Elle serait utilisée par certains usagers lorsqu'ils ont le nez bouché, les empêchant de sniffer l'héroïne.

Les consommations d'héroïne s'accompagnent régulièrement de polyconsommations diverses, que ce soient des déprimeurs (alcool, benzodiazépines, MSO), des stimulants (cocaïne, crack) ou d'autres

drogues (cannabis principalement).

Les effets recherchés par les consommateurs d'héroïne sont l'apaisement, l'euphorie, la sensation de plénitude ainsi qu'une sensation de corps cotonneux. Les usagers disent aussi rechercher une sensation de somnolence, le fait de « piquer du nez »¹²⁰. Chez les usagers dépendants, la consommation d'héroïne a pour fonction évidente de combler le syndrome de manque.

Les usagers d'héroïne peuvent avoir divers profils socio-économiques (de la grande précarité à l'ultra insertion) et sont des hommes en grande majorité. Les plus précaires n'ayant pas ou peu accès à l'héroïne à Paris, ils sont peu nombreux à fréquenter les CAARUD parisiens. Les consommateurs sont nettement plus visibles en Seine Saint Denis. Ils sont d'origines diverses (nés en France, dans les pays d'Europe de l'Est et du Caucase, au Portugal, au Penjab, ou en Afrique centrale et de l'Ouest) et leurs lieux d'habitation sont tout aussi variés. Les « anciens du coin » sont plutôt discrets, ayant traversé la vague d'héroïne des années 80-90 ils se sont ensuite mis sous traitement de substitution aux opiacés (TSO) tout en consommant de la cocaïne, pour ensuite consommer à nouveau de l'héroïne en arrêtant leur TSO. Agées de plus de 40 ans, les personnes issues de pays du Maghreb sont surreprésentées¹²¹. Certains habitent en cité, mais ils n'achèteraient pas dans leur propre cité par crainte de la stigmatisation par les plus jeunes. Les jeunes habitant la Seine-Saint Denis sont les moins visibles. Tous les témoignages issus de l'ethnographie de terrain convergent vers le fait que dans la quasi-intégralité des jeunes du département ne consomment pas d'héroïne. Les deux seules exceptions semblent être quelques jeunes teufeurs ou des habitants des quartiers en partie gentrifiés (notamment celui de Croix de Chavaux à Montreuil), ainsi que quelques vendeurs qui « goûtent » le produit dans une démarche d'expérimentation ou s'accrochent à un MSO en détention, tout en continuant de stigmatiser les « tox » (« je ne suis pas comme eux »)¹²². Le faible nombre d'usagers d'héroïne parmi les jeunes serait lié à la stigmatisation de ce produit suite à la catastrophe sanitaire des années 90, ayant engendré une forme d'autocontrôle collectif. Enfin, les « clients de passages » sont souvent socialement insérés (se déplacent en voiture, disposent d'un important capital économique) et habitent parfois loin de la Seine-Saint-Denis. Contrairement à ce qui est rapporté par les « anciens », ils ne souffrent pas de la stigmatisation liée à l'achat d'héroïne. L'apparence liée à la condition sociale semble un plus grand critère de discrimination.

Au sein de la population générale l'héroïne reste toujours très stigmatisée, renvoyant à la figure du « toxicomane injecteur » et fortement associée à la pratique d'injection. L'usage d'héroïne est plus facilement accepté lorsqu'il est sniffé par exemple. C'est le cas notamment en free parties où le sniff de « rabla » (désormais de plus en plus souvent dénommée « héroïne » par les teufeurs) peut être toléré, en redescende de stimulants. Pour les usagers d'autres produits, l'héroïne semble conserver l'image de

¹²⁰ Terme régulièrement utilisé par les consommateurs d'héroïne pour décrire les effets de somnolence qui suivent la sensation d'euphorie lors d'une consommation.

¹²¹ Concernant ce profil d'usagers, Cf. « Les usagers habitant en Seine-Saint-Denis », page 22.

¹²² Ces différents profils d'usagers peu accessibles par TREND seront particulièrement investigués dans le cadre de l'enquête spécifique « Consommations des habitants des quartiers populaires de Seine-Saint-Denis » dont le rapport sera publié sur le site de l'OFDT fin 2020.

Approche par produit

« drogue dure » qu'elle a acquis lors de l'épidémie de VIH qui a été, avec les overdoses, à l'origine de nombreux décès. Le consommateur d'héroïne est souvent perçu comme quelqu'un de malade, dépendant et en danger de mort du fait de sa consommation. En revanche, chez les consommateurs d'héroïne et d'opiacés en général (Skénan®, Méthadone®, Subutex®), celle-ci est considérée comme un produit de choix, voire de luxe.

L'héroïne brune est plus souvent perçue comme un produit de moins bonne qualité que l'héroïne blanche. Certains usagers considèrent que la couleur marron est un signe indiquant que le produit est coupé, contrairement à l'héroïne blanche qui serait d'une pureté plus importante. Cette couleur marron est même parfois considérée comme la preuve évidente de la présence de caféine, renvoyant à la couleur des grains de café. Or, la caféine utilisée pour couper l'héroïne est une poudre de couleur blanche, couramment retrouvée dans les deux sortes d'héroïnes (voir infra « Composition de l'héroïne consommée et/ou circulant en Ile-de-France en 2019 »)

Evolutions observées en 2019

Une accessibilité en hausse en Seine-Saint-Denis comme à Paris...

En Seine-Saint-Denis, l'accès est facilité via la diversification des modalités d'achat (en lieu fixe de type « fours », en livraisons à domicile, sur rendez-vous) mais aussi via un prix d'achat faible (accessible dès 20 euros).

Les services d'applications de la loi de Seine-Saint-Denis ont également signalé des offres d'héroïne dans des cités qui, jusqu'à l'année dernière, ne proposaient que de la cocaïne ou du cannabis. Les communes de Drancy et Montreuil comptent de nouveaux lieux de revente en cité en 2019. En plus de ces deux villes, les villes de Saint-Denis, Sevran, Aulnay, Villetaneuse, Epinay, Villepinte et dans une moindre mesure Aubervilliers sont citées par les usagers comme des villes où l'héroïne est accessible facilement. Cet élargissement de l'offre illustre le dynamisme du marché de l'héroïne. Ce phénomène est aussi à mettre en corrélation avec les retours de certains usagers affirmant que la Seine-Saint-Denis est bien identifiée comme un département ressource par l'ensemble des consommateurs qui viennent parfois de départements éloignés pour s'approvisionner (Picardie, Yvelines, Essonne).

L'accessibilité croissante de l'héroïne se confirme également avec l'augmentation du nombre des points de vente fixes proposant des conditionnements de l'héroïne à partir de 20 € (Saint-Denis, Sevran/Aulnay Sous-Bois). Ce type de conditionnement qui pèserait entre 0,2 et 0,4 g semble s'adapter à la clientèle précaire pour qui il est difficile de réunir les 40 € nécessaires à l'achat d'un gramme. Pour la première fois à Sevran un usager décrit même un « un plan par téléphone sur une de ces cités » à 10 € l'unité (sans préciser le poids de l'échantillon).

Plusieurs « fours » semblent connaître une transition de vente dans les halls d'immeubles vers des prises de rendez-vous par téléphone, à proximité pour plus de discrétion. Un usager décrit ainsi les change-

ments de modalité d'accès au produit :

« Il y a encore deux ans, il y avait la queue tous les jours dans la cité pour se procurer de l'héroïne. Aujourd'hui, il faut appeler le dealer et tu prends rendez-vous pas très loin de la cité. »

(Groupe focal usagers)

Les livraisons à domicile sont également en développement, assorties de conditions spécifiques telles qu'un minimum d'achats (deux ou trois grammes) ou l'augmentation du prix (50 € au lieu de 40 €). Les entretiens ethnographiques décrivent des livraisons par des « vendeurs autoentrepreneurs » non issus d'un réseau de revente. Visibles uniquement en Seine-Saint-Denis en 2019, ces revendeurs utilisent les mêmes techniques de vente que l'ensemble des vendeurs par téléphone (marketing, SMS de relance, promotions), et certains d'entre eux proposeraient régulièrement de la cocaïne à leurs clients.

À Paris, plusieurs usagers ainsi que les services d'application de la loi signalent une offre d'héroïne brune dans le 18ème arrondissement. Cette offre, bien que limitée à certains connaisseurs et/ou à une communauté originaire d'Afrique centrale ou d'Afrique de l'Ouest est un autre indice concernant l'augmentation de la pression de l'offre. En effet, le trafic d'héroïne à Paris n'était plus visible par les services d'applications de la loi depuis 2017. Certains usagers font également état d'autres lieux de vente en cité dans le nord-est parisien, sans qu'il soit possible de trianguler ces affirmations.

...favorisant la diffusion des usages

Cette augmentation de l'accès à l'héroïne est co-occurrence de l'augmentation des consommations observées à la SCMR en 2019 (1,5 % des passages contre 0,6 % en 2018) laissant supposer une diffusion des usages. A Aulnay-sous-Bois, des consommations d'héroïne injectée associée à de la prégabaline par voie orale inquiètent. Majoritairement consommée par des usagers originaires des pays de l'Est et du Caucase (Géorgiens, Moldaves), cette association de produits est à l'origine de plusieurs surdoses en 2019 au CAARUD Aurore 93. Ces accidents ont conduit les intervenants à initier un travail spécifique de promotion de la santé et de réduction des risques autour de ces interactions (informations ciblées et sensibilisation par les équipes CAARUD vers les usagers de ces substances).

Les professionnels de réduction des risques décrivent également une pratique plus régulière d'injection de speedball (héroïne et cocaïne) en Seine Saint Denis, tandis qu'à Paris la consommation du « speedball du pauvre » (association de crack et de méthadone ou Skenan®) se poursuit. Ces pratiques d'usages différenciées observées entre les deux départements illustrent les différences d'accès aux produits concernés.

Enfin, dans l'espace festif, les entretiens ethnographiques indiquent également une poursuite des consommations d'héroïne par des usagers fréquentant les free parties. Certains d'entre eux affirment que l'usage d'héroïne en sniff serait aujourd'hui moins stigmatisé qu'il y a quelques années, utilisé

Approche par produit

majoritairement pour accompagner la descente de stimulants. Les intervenants en milieu festif n'observent quant à eux pas de diffusion particulière de cette pratique, qui semble se limiter à quelques groupes d'usagers et/ou aux free parties.

Composition de l'héroïne consommée et/ou circulant en Ile-de-France en 2019

Le laboratoire de police scientifique a effectué 45 analyses d'héroïne en 2019 (24 concernaient l'héroïne brune, 21 l'héroïne blanche), c'est le cinquième produit le plus analysé par ce service. Atteignant une moyenne de pureté de 16,04 %, la teneur moyenne continue lentement son augmentation, atteignant le plus fort taux moyen depuis neuf ans selon les laboratoires de la Police scientifique de Paris (LPS 75). Le produit avec la teneur maximale en 2019 affichait un taux de pureté de 59 %.



Figure 4 : Evolution de la teneur moyenne de l'héroïne en IDF (source : INPS-LPS 75)

La caféine et le paracétamol sont les principaux produits de coupe. La caféine est présente dans 96 % des échantillons analysés par le laboratoire, le paracétamol dans 62 % d'entre eux.

BUPRÉNORPHINE HAUT DOSAGE (SUBUTEX®)

Données de cadrage

La buprénorphine haut dosage (BHD) est un médicament de substitution aux opiacés (MSO), agoniste partiel (ou agoniste-antagoniste) morphinique. Autorisé en France en 1995, il y est commercialisé depuis 1996 sous la marque Subutex® – d’où son appellation par les usagers de « sub », « subu » ou « bubu » (mais aussi « lubia » qui signifie haricot en arabe) – et depuis 2006 sous sa forme générique. La BHD n’est pas inscrite sur la liste des stupéfiants, mais sa délivrance est assimilée à celle des médicaments stupéfiants¹²³. A la différence de la méthadone, un traitement par BHD peut-être initié en médecine de ville, sans primo-prescription dans un centre spécialisé, pour une durée maximale de 28 jours renouvelables. Ces dernières années, de nouvelles formes de BHD ont été commercialisées, sous la marque Suboxone® (association de BHD et de naloxone) et plus récemment Orobupré® (forme orodispersible de la BHD) en 2018.

Le mésusage de la BHD est observé par TREND depuis la création du dispositif, et l’usage non conforme au cadre thérapeutique et médical de ce médicament semble aussi ancien que sa commercialisation. A Paris, le Subutex® est toujours très disponible sur le marché de rue, au prix stable de trois à cinq euros le comprimé de 8 mg (20 à 25 euros la plaquette de sept comprimés), contrairement à la Seine-Saint-Denis où il ne semble pas faire l’objet d’un trafic structuré.

Lorsqu’il est détourné, qu’il soit obtenu sur le marché noir ou légalement sur prescription, le Subutex® s’injecte, se sniffe ou se fume, les usagers pouvant alterner ces modes d’administration avec la voie sublinguale. Lorsqu’il est fumé, le comprimé est effrité, mélangé à du tabac (parfois du cannabis) et roulé dans une feuille de papier à cigarette. Pour être injecté, il est simplement mélangé avec de l’eau puis filtré pour en éliminer les excipients, à l’origine de complications (notamment d’œdèmes lymphatiques ou « mains de Popeye »). L’utilisation de filtres plus performants que le filtre coton (Sterifilt®, filtres « toupies ») permet de réduire ces risques spécifiques.

Les usagers de BHD répondent à de nombreux profils, du plus inséré socialement au plus touché par la précarité en passant par l’usager sortant de prison, initié à ce produit pendant l’incarcération. L’injection concerne principalement des usagers du Caucase, d’Europe de l’Est ou du Nord (Géorgiens, Tchétchènes, Finlandais) déjà dépendants aux opiacés en arrivant en France, ainsi que des personnes originaires du Maghreb touchées par la précarité. La proximité de ces derniers avec des revendeurs de Subutex® dans la rue a pu faciliter l’entrée dans l’usage. Les séjours en prisons sont parfois aussi concomitants aux initiations de consommation de BHD par voie détournées.

¹²³ Sa prescription doit par exemple être établie sur ordonnance sécurisée, mentionnant systématiquement le nom du pharmacien ou de la pharmacie d’officine

Approche par produit

Des usagers de crack le fument pour en réguler la descente, tandis que des personnes socialement insérées ayant développé une dépendance (parfois directement avec la BHD sans jamais avoir consommé d'autres opiacés) en font usage par voie nasale, parfois intraveineuse.

Selon les contextes de consommation la fonction du produit est simplement de calmer le syndrome de manque, ou de mieux supporter des conditions de vie difficile par ses effets apaisant et sédatif. Aussi, pour en potentialiser les effets, des usagers le mélangent avec des benzodiazépines (Valium® notamment) et/ou le consomment conjointement avec de l'alcool.

Selon les groupes d'usagers et les contextes d'usage, les représentations liées aux Subutex® sont variables. Le produit jouit d'une image négative auprès des usagers d'autres opiacés, de drogue « bas de gamme ». Chez les non usagers, il est perçu tantôt comme un médicament de substitution, tantôt comme une drogue de « schlague » ou consommée par défaut. Quant aux personnes qui détournent la BHD (par injection, sniff ou inhalation), ils préfèrent nettement la forme princeps à la forme générique, même si la composition en excipients est désormais identique. La friabilité du princeps est nettement plus grande et permet de fractionner le comprimé en plusieurs prises. C'est probablement un élément pratique expliquant cette préférence.

Auprès des usagers comme des non-usagers, la BHD jouit généralement d'une réputation de substance dont il est difficile de se sevrer, comparativement à l'héroïne.

Tendances observées en 2019

La disponibilité, l'accessibilité et le prix du Subutex® sont stables à Paris en 2019. Quelques signaux évoquent la consommation du produit par un nouveau public de jeunes usagers (18 à 25 ans) originaires du Maghreb, anciens MNA fréquentant le quartier de la Goutte d'Or et décrits par le dispositif depuis 2017, aujourd'hui majeurs. La proximité de ces jeunes avec le marché de rue du Subutex® aurait favorisé l'expérimentation de ce produit par une partie d'entre eux, qui fréquentent désormais un CAARUD du quartier.

L'Orobupré® est un comprimé orodispersible en quelques secondes à peine. Au contact de l'eau, il se dissout donc très rapidement et le liquide obtenu est translucide à l'œil nu. Le détournement de cette spécialité par voie intraveineuse a très rapidement été observée après obtention de son AMM. L'injection de l'Orobupré® a été observée notamment par la salle de consommation à moindre risque, et concernerait majoritairement le public d'Europe de l'Est et du Caucase. Les usagers évoquent une sensation mentholée dans les veines qui ne serait pas très agréable, raison pour laquelle une partie d'entre eux seraient retournée vers le Subutex®.

MÉTHADONE®

Données de cadrage

Le chlorhydrate de méthadone (Méthadone®, distribuée par le laboratoire Bouchara Recordati) est un opioïde analgésique synthétisé en 1937, utilisé comme médicament de substitution aux opiacés (MSO) depuis les années 1960 aux Etats-Unis, et en France depuis 1995. Il se présente sous la forme de sirop, ainsi que sous forme de gélules depuis 2008. Inscrite sur la liste des médicaments stupéfiants, la délivrance de méthadone est soumise à une primo-prescription par un médecin exerçant dans un CSAPA ou un service hospitalier spécialisé (unité d'addictologie, ELSA...). La prescription peut ensuite être effectuée par un médecin de ville, pour une durée maximale de 14 jours pour la forme sirop, et de 28 jours pour la forme gélule. La prescription de la forme gélule n'est officiellement possible qu'à l'issue d'un an de stabilisation du traitement sous forme sirop.

Tendances observées en 2019

Stabilité du marché de rue

La méthadone reste très disponible et facilement accessible en 2019 à Paris intramuros, sur les mêmes sites de revente de rue que les autres médicaments situés dans le nord-est de la capitale, contrairement à la Seine-Saint-Denis où il fait l'objet tout au plus de dépannages entre pairs. La forme la plus courante est le flacon de sirop dosé à 60 mg, vendu couramment au prix de cinq euros, mais la disponibilité de la forme gélule est en hausse depuis le milieu des années 2010¹²⁴. Les plus courantes en marché de rue sont les gélules de 40 mg, et dans une moindre mesure de 20 mg. Les prix sont corrélés à ceux de la forme sirop : trois gélules de 20 mg se vendent par exemple ordinairement au prix de cinq euros, la plaquette de sept gélules de 40 mg au prix de 15 à 20 euros. Contrairement au Skenan®, les prix de la méthadone varient peu sur le marché de rue.

Perception du produit et représentations

Dans le discours et les représentations de la majorité des usagers, la fonction principale de la méthadone est de soigner le syndrome de manque, et le produit véhicule l'image d'un médicament plutôt que d'une drogue destinée à un effet de « défonce ». Lorsqu'il est détourné, le produit est alors majoritairement consommé par voie orale. L'objectif de « défonce » est cependant cité parfois par les usagers qui l'injectent (indiquant le préférer à celui du Skénan, par exemple), particulièrement lorsqu'il s'agit de méthadone gélule qui, lorsqu'elle est préparée à l'aide d'alcool, procurerait des effets proches de ceux de l'héroïne.

¹²⁴ Sa prescription doit par exemple être établie sur ordonnance sécurisée, mentionnant systématiquement le nom du pharmacien ou de la pharmacie d'officine

Usages et usagers

La méthadone est parfois consommée dans une logique auto-substitutive, par exemple lors de pénurie de Skenan®. Des usagers privilégiant le Skenan® se reportent alors vers la Méthadone. Dans ce cas, c'est la forme sirop qui est privilégiée, ainsi que la voie per os. Les usagers de Skenan® ou d'héroïne par voie intraveineuse n'injectent en effet pas habituellement la méthadone sirop. Lorsque la personne souhaite injecter ce produit, elle lui préférera la forme gélule, dont les effets seraient plus proche d'opiacés comme la morphine ou l'héroïne lorsqu'on l'injecte, particulièrement lorsqu'elle est préparée avec de l'alcool.

D'autres usagers consomment la méthadone par voie intraveineuse comme produit de première intention, le plus souvent quotidiennement. Il s'agit pour la plupart d'usagers originaires des pays de l'est et du Caucase, majoritairement masculins, âgés de 30 à 50 ans. D'autres usagers de profil différent consomment la méthadone gélule comme premier produit de choix. Il s'agit de jeunes non-russophones, en errance ou sans domicile, très précarisés et souvent éloignés du système de soin/RdRD. Les usagers qui pratiquent l'injection de méthadone sirop l'obtiennent sur prescription par un CSAPA ou un médecin de ville, ou s'approvisionnent directement sur le marché de rue.

La méthadone est parfois associée au crack afin de constituer un « speedball du pauvre ». Il s'agit dans ce cas presque exclusivement de méthadone sous forme sirop. A la salle de consommation à moindre risque, l'injection du mélange « méthadone + crack » y est ainsi beaucoup plus fréquente que le mélange « Skenan® + crack ». Là encore, cette méthode de préparation est pratiquée le plus souvent par des usagers originaires d'Europe de l'Est ou du Caucase.

Préparations de méthadone injectée

Pour être injectée, la forme sirop est majoritairement préparée grâce à d'adjonction d'eau PPI¹²⁵ directement dans des seringues de grandes capacités (10, 20 ou 60 ml). Les aiguilles utilisées sont également de gros calibre (jusqu'à 0.8 x 50 mm), d'une part parce que la viscosité du produit nécessite un diamètre important, d'autre part parce que la pression exercée par de telles seringues nécessiterait un temps d'injection trop long avec des seringues de petit diamètre. Certains usagers injectent le sirop tel quel, sans l'adjonction d'eau stérile. La préparation de la forme sirop est injectée telle quelle sans filtration préalable.

Les méthodes de préparation de la forme gélule se répartissent en deux familles : la préparation directement avec de l'eau ppi, et la préparation avec de l'alcool. Le mélange avec de l'eau stérile se réalise, comme pour la méthadone sirop, directement dans une seringue de grande capacité : la poudre contenue dans la gélule est versée par l'arrière de la seringue sur laquelle est montée une aiguille, une importante quantité d'eau ppi (10 à 20 ml pour une gélule de 40 mg) est ajoutée et le tout est mélangé en secouant vivement afin de ne pas figer le mélange.

¹²⁵ L'eau pour préparation injectable, ou « eau ppi », est une eau distillée, stérile, et à pH neutre.

La méthadone gélule peut être également préparée à l'aide d'alcool à 70°. La poudre est versée dans une cup à laquelle on adjoint l'alcool en essorant les tampons. Après un temps de macération, le tout est filtré avec une seringue et un filtre coton puis déposé dans une deuxième cup. Cette dernière est chauffée jusqu'à évaporation, à laquelle on ajoute alors de l'eau froide. Le mélange est filtré à nouveau et est prêt à être injecté. Un usager de la salle de consommation à moindre risque a confectionné en 2019 un guide (retranscrit plus bas) à l'attention de ses pairs détaillant toutes les étapes de ce mode de préparation. Cette initiative montre que celui-ci fait l'objet d'un intérêt grandissant de la part des usagers, et nécessite une importante transmission de savoirs et savoir-faire entre pairs.

La bonne préparation de métha gélule à injecter

Par Picasso, usager de la SCMR

« Attention : bien suivre à la lettre pour que votre préparation soit bien réussie comme il faut !

Matériel à prévoir :

- 2 seringues 2 ml + deux aiguilles de votre choix
- 5 tampons d'alcool de grandes tailles
- 2 gélules de méthadone de 40 mg minimum
- 2 grandes cups
- 1 garrot
- 2 lingettes nettoyantes + tampon sec

Etape n°1 : se laver les mains et préparer le matériel pour que tout soit prêt à l'emploi.

Etape n°2 : ouvrir les 2 gélules de méthadone 40 mg et les vider dans la première cup.

Etape n°3 : presser correctement les 5 tampons d'alcool dans la cup où se trouve la méthadone en poudre et laisser macérer au moins 15 min après avoir bien mélangé cette solution.

Etape n°4 : préparer les 2 seringues avec les aiguilles montées dessus et préparer également la deuxième cup et la fiole d'eau pendant que la solution macère.

Important : macération de 15 minutes minimum impérativement !

Etape n°5 : après macération, remuer correctement une dernière fois la solution et

aspirer tout le contenu de la première cup à l'aide de la première seringue et du filtre coton (il doit rester un résidu blanchâtre poudreux au fond de la cup qu'il faut jeter car c'est toutes les mauvaises substances).

Etape n°6 : jeter la première cup et vider le contenu de la seringue n°1 dans la deuxième cup neuve, et jeter la première seringue une fois vidée.

Etape n°7 : préparer la deuxième seringue neuve montée avec l'aiguille neuve ainsi qu'un filtre coton propre et une fiole d'eau prête à l'emploi (c'est-à-dire ouverte).

Attention : l'étape n°8 est la plus importante de toutes !

Etape n°8 : chauffer la deuxième cup petit à petit par le dessous jusqu'à évaporation quasi-totale de l'alcool. Attention, l'alcool ne doit pas se mettre à bouillir, et si ça prend feu souffler pour éteindre directement puis continuer le processus jusqu'à la fin de la quasi-évaporation de l'alcool. Une fois l'alcool quasi évaporé, mettre l'eau en quantité suffisante instantanément dans la solution restante et mélanger correctement.

Important : la solution obtenue à la fin ne doit pas être marron sinon c'est foutu. Elle doit être blanchâtre comme un Skèn bien préparé.

Etape n°9 : aspirer le contenu de la deuxième cup avec la seringue n°2 neuve et le filtre coton neuf également, après avoir légèrement chauffé la solution.

Etape n°10 : choisis ta veine et fais-toi plaisir, ça ne doit pas te brûler quand tu injectes sinon c'est que tu as laissé trop d'alcool. N'oublie pas d'appuyer le point une fois la seringue retirée avec le tampon sec pendant 30 secondes pour préserver l'état de tes veines.

Conclusion : l'effet souhaité si tu as bien suivi mes consignes doit être :

- une bonne montée progressive ressemblant énormément à celle de l'héroïne une minute après l'injection, durant entre 5 et 10 minutes
- l'effet du produit dure environ 2 à 3 heures avec 2 gélules de 40 mg
- inutile d'abuser sur les dosages, applique-toi plutôt sur ta préparation qui est très importante, ça marche très bien comme ça, preuve de témoins à l'appui ! »

Figure 5 : « La bonne préparation de métha gélule à injecter » selon un usager de la SCMR

SULFATES DE MORPHINE (SKENAN® , MOSCONTIN®)

Données de cadrage

Le Skenan® est le nom commercial d'un médicament antalgique contenant du sulfate de morphine. Sa prescription est indiquée pour soulager les douleurs persistantes ou rebelles, notamment les douleurs cancéreuses. Il se présente sous forme de gélules contenant des microbilles de morphine, à libération immédiate (ActiSkenan®) ou prolongée (Skenan® LP). Le Skenan® LP est disponible en gélules de 10, 30, 60, 100 et 200 mg, l'ActiSkenan® en gélules de 5, 10, 20 et 30 mg. Préparation de morphine sous forme de sels, le Skenan® est classé sur la liste des stupéfiants par l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé (ANSM), ce qui implique des mesures de contrôle (telles que la prescription par ordonnance sécurisée) et des dispositions pénales spécifiques. La présence de Moscontin® n'a pas été observée en 2019.

Le « skèn' », le « neuneu » ou le « neuské » est toujours très disponible et accessible dans le quartier de la Gare du Nord et ses alentours. Il s'agit, à côté du crack, du produit le plus consommé (47 % des passages) à la salle de consommation à moindre risque (SCMR) depuis son ouverture en octobre 2016. Cette disponibilité est quasi continue en journée et ne connaît que de courtes périodes de pénuries (quelques heures tout au plus), et l'affluence à la SCMR y est largement corrélée.

En dehors du secteur de Gare du Nord, il est parfois possible de se procurer du Skenan® sur les scènes de revente de crack (Stalingrad et Porte de la Chapelle principalement), le soir et la nuit, auprès d'usagers-revendeurs, la revente de quelques gélules servant à financer l'achat d'une galette. Dans tous les lieux de revente, la forme la plus répandue est la gélule de 100 mg vendue au prix moyen de cinq euros (la plaquette de sept gélules est vendue entre 20 et 30 euros). Les prix varient selon les moments de la journée et les jours de la semaine, pouvant atteindre 20 euros et plus le week-end. Les gélules de 200 mg sont également disponibles, dans une moindre mesure, et plus rarement les autres présentations de plus faibles dosages (par exemple lorsque les dosages habituels ne sont peu ou pas disponibles, les usagers compilent plusieurs gélules de dosages différents). En Seine-Saint-Denis, l'offre de Skenan® serait inexistante en marché de rue, même si des usagers de ce produit fréquentent les structures de RdRD. Une part importante des usagers de Skenan® observés par trend sont polyconsommateurs, certains d'entre eux bénéficiant de prescriptions auprès de médecins. Le Skenan® ne dispose pas d'autorisation de mise sur le marché (AMM) en dehors du traitement de la douleur, mais ils parviennent à s'en procurer auprès de médecins en dehors du cadre légal de prescription, ou dans le cadre de la « circulaire Girard » du 27 juin 1996 (ou encore dans le cadre de « protocoles Skenan® », voir encadré infra) et se le font alors délivrer en pharmacie. Parmi eux, des usagers-revendeurs disposent ainsi d'une source de revenu d'appoint en écoulant au marché noir une partie de leur traitement, leur permettant de s'approvisionner

Approche par produit

ponctuellement en crack ou autres produits. Cette pratique de l'usage-revente aurait une incidence sur le marché, notamment sur les prix constatés, lorsque le besoin de l'écouler se fait moindre, par exemple lors de la période de perception des minima sociaux par les usagers-revendeurs. Ce micro-traffic de rue structuré par l'usage-revente est ainsi décrit par un usager :

« Quand les gens ont leurs traitements de Skenan®, ils le revendent pour pouvoir prendre du crack et se faire plaisir. Mais ce qui est rigolo, moi je ne fume pas de crack donc je le vois bien, c'est que une semaine après, ces mêmes personnes qui ont vendu le Skenan® pour avoir du crack, vont chercher à racheter du Skenan® car ils se retrouvent à court. En général, les minima sociaux et la prescription de Skenan® ne sont pas aux mêmes moments. Donc les gens s'échangent, rachètent leurs propres Skenan® une fois que les minima sociaux arrivent... Quand quelqu'un a eu sa prescription du mois, ou de la semaine, c'est le bon moment pour lui acheter, car il va bien vouloir le vendre pour pas cher, et quand cette même personne est en manque et veut racheter du crack, bizarrement, les prix s'envolent un peu... » (Groupe focal usagers, 2019)

Les usagers de Skenan® observés dans l'espace urbain associent plusieurs facteurs de vulnérabilité (état de santé dégradé, absence de logement, comorbidités psychiatriques) et présentent majoritairement un profil socio-économique précaire. Le prix du produit le rend en effet attractif en comparaison de celui d'autres opiacés tels que l'héroïne. Les usagers de Skenan® sont souvent jeunes (20 à 35 ans), polyconsommateurs (crack, bières fortes), certains fréquentant le milieu festif techno occasionnellement ou l'ayant fréquenté auparavant avant de se « sédentariser ». D'autres au contraire sont d'anciens usagers d'héroïne plus âgés (40 à 50, voire 60 ans), une partie d'entre eux alternant entre la prise de méthadone per os et l'injection plus occasionnelle de Skenan®. Enfin, on identifie également des usagers originaires de l'ancien bloc soviétique ayant des pratiques d'injection d'opiacés anciennes et s'adaptant au marché local.

Lorsqu'il est détourné, le Skenan® est très majoritairement injecté et parfois consommé par voie orale. La voie nasale reste très marginale et certains alternent ces modes de consommation. Les techniques de préparations lorsqu'elles sont destinées à être injectées sont très variables, et ont été décrites dans une note ethnographique en 2018. Un extrait en est reproduit ci-dessous :

Les préparations destinées à être injectées diffèrent beaucoup d'un usager à l'autre. D'après les témoignages et les observations menées à la SCMR, on peut distinguer trois familles de préparation : la préparation « à froid », la préparation « à chaud » et enfin la préparation « à la russe » ou « caramélisation ».

La préparation à froid s'effectue généralement en écrasant le produit préalablement le plus finement possible, en mélangeant la poudre obtenue avec de l'eau PPI dans un stericup, puis le tout est mélangé puis filtré, avec un coton ou un sterifilt, parfois les deux. Cette technique de double filtration (coton + sterifilt) a été observée à plusieurs reprises à la SCMR.

Le mode de préparation « à chaud » est le plus fréquent et consiste à verser le contenu de la gélule dans le stericup, y ajouter l'eau stérile, puis à chauffer l'ensemble jusqu'à obtenir un frémissement. L'utilisateur écrase alors les microbilles à l'aide du piston de la seringue, donnant une coloration marron clair à la solution, puis le tout est filtré avec le coton du stericup ou un filtre à cigarette. Les outils de type sterifilt ou toupies sont rarement plébiscités par les usagers utilisant ce mode de préparation car ils se boucheraient trop rapidement.

Enfin, le troisième mode de préparation est surnommé par les usagers eux-mêmes « à la russe ». Celle-ci est en effet pratiquée le plus souvent par des usagers issus des anciens pays du bloc soviétique, mais également par d'autres personnes qui l'estiment plus efficace. Elle consiste à chauffer les microbilles directement dans le stericup afin d'obtenir une matière collante de couleur marron foncé, dégageant une forte odeur de caramel proche de celle dégagée lors de la préparation d'héroïne brune. L'eau est ensuite ajoutée, mélangée puis la solution est filtrée avec un coton ou un filtre de cigarette. Les seringues utilisées pour l'injection de Skenan sont les seringues de 1 et 2 ml, plus rarement de 5 ml lorsque les personnes s'injectent trois gélules ou plus. Les usagers utilisent des stericup classiques ou des maxicup selon la quantité d'eau envisagée.

Il est difficile de saisir dans les différents témoignages recueillis ce qui fait la particularité de tel ou tel mode de préparation en termes de différences d'effets, certains usagers estimant que la méthode « à la russe » permet d'extraire plus de morphine, d'autre au contraire qu'elle « détruit » la morphine, enfin certains attribuent les picotements et grattements typiques du Skenan aux excipients présents suite à une mauvaise filtration et privilégient alors la méthode à froid. Chacun use ainsi de ses arguments et ressentis subjectifs afin d'adopter une méthode de préparation ou une autre, même s'il est fréquent que les personnes adoptent de nouveaux comportements suite aux interactions et transmissions de savoir-faire avec leurs pairs, ou échanges avec les intervenants des structures de RdRD.

(Note ethnographique n°1, 2018)

Approche par produit

Le Skenan® peut être consommé dans un cadre de polyconsommation, notamment avec le crack inhalé. L'association Skenan®-crack (ou « speed ball du pauvre ») par voie injectable est plus rare mais non-négligeable, représentant 0,4 % des consommations à la SCMR depuis son ouverture (soit une moyenne de 300 passages chaque année). L'association du Skenan® et des benzodiazépines est également observée à la SCMR (en injection), la plus fréquemment associée étant le zolpidem (Stillnox®).

Les effets recherchés par les usagers de Skenan® sont les effets typiques d'un opioïdes (sédation, relaxation, sensation de chaleur, démangeaisons) avec la particularité singulière d'effets de picotements et d'importantes démangeaisons lors de la montée, qui dure quelques minutes mais qui n'est pas recherché par tous les usagers. Aussi, l'origine de cet effet spécifique fait débat entre les usagers entre eux (voir note ethnographie supra) et chez les intervenants, qui souhaitent délivrer des messages de réduction des risques et des dommages adaptés.

Auprès des usagers d'opioïde ?, le Skenan® jouit d'une image positive, qu'il s'intègre selon une fonction auto-substitutive ou comme « drogue », bien que la frontière entre les deux soit mince et hautement subjective. Son statut de médicament, produit par un laboratoire, renforce l'image d'une substance fiable, « propre », par opposition aux drogues de rues coupées avec des produits imprévisibles ou de pureté aléatoire. La faible disponibilité de l'héroïne à Paris intramuros, sa qualité aléatoire et son prix élevé ont pu favoriser la tendance d'une image positive et bon marché du Skenan®. Auprès des non-usagers, la consommation du Skenan® est largement associée à la pratique d'injection et reste stigmatisée. On observe cette même stigmatisation de l'injection chez les groupes de consommateurs de crack par voie fumable, bien que la porosité croissante entre ces différentes populations amène à tempérer cette affirmation. Les pratiques d'injection sur les sites historiques de revente de crack (principalement à la Colline) illustrent également cette coexistence croissante des modes de consommation observée par le dispositif depuis 2018.

Evolutions observées en 2019

Aucune évolution marquée n'est observée en 2019 concernant les usages, populations et trafics.

Évolutions récentes d'accompagnement des usagers de Skenan®

Depuis de nombreuses années, des médecins prescrivent le Skenan® selon les directives de la circulaire Girard. Des protocoles de soins spécifiques pour les consommateurs de Skenan® émergent en France ces dernières années dans divers CSAPA (à St-Etienne ou St-Nazaire notamment). En IDF, le CSAPA de l'association Charonne Oppelia tente d'institutionnaliser la démarche d'accompagnement de ces usagers incluant potentiellement des prescriptions-délivrances de Skenan® depuis 2015¹²⁶. Les usagers sondés par cette association ont de nombreuses attentes. Parmi celles-ci, on peut citer l'accès à une prescription légale de Skenan® sans encourir de risques judiciaires, la sécurité d'avoir accès à son traitement tous les jours, les bénéfices d'un suivi de santé et d'un accompagnement global, l'accès à des séances d'accompagnement et d'éducation aux risques liés à l'injection (AERLI), l'accompagnement par des professionnels formés sur les spécificités du Skenan®, l'entretien du lien social hors du milieu de la consommation de la rue, l'accueil et l'écoute dans le non jugement, l'absence de discours infantilisants et moralisateurs, ou encore l'accès à la formation professionnelle et la réinsertion sociale.

Les professionnels du CSAPA ont eux aussi des attentes à l'égard de cette institutionnalisation. Il s'agit ainsi d' « être au plus près des pratiques de consommations », de connaître et identifier les pratiques des usagers, d'assumer la prescription d'un produit que l'on sait être détourné (comme ils souhaiteraient le faire pour certaines prescriptions de buprénorphine, de méthadone ou de benzodiazépines), de favoriser l'accès aux séances d'AERLI, de faciliter l'accès aux soins médico-psychologiques et de promouvoir et accompagner le changement.

Cet accompagnement spécifique vise à répondre aux attentes des usagers en considérant également celles des professionnels qui les accompagnent. Il s'adresse aux usagers de Skenan® injecteurs qui ne trouvent pas satisfaction via des prescriptions de méthadone et/ou de buprénorphine. Suite à une évaluation pluridisciplinaire pré-inclusion (médico-psycho-sociale), un « contrat de soin » est établi, corédigé par l'équipe et le patient. Il inclut des objectifs, réévalués de manière régulière. Les

¹²⁶ Pour plus d'information, consulter : <https://www.federationaddiction.fr/34981-2/>

rendez-vous de délivrance sont initialement quotidiens puis plus espacés afin de sécuriser les prescriptions pour les patients¹²⁷ tout en favorisant le lien et le changement souhaité par le patient. Une évaluation des pratiques à risques est systématique et des séances d'AERLI sont proposées.

En 2018, un séminaire organisé par la Fédération Addictions a été organisé, visant à réunir un maximum d'acteurs concernés par la situation (CSAPA, CAARUD, ARS, OFDT, médecins généralistes) dans l'objectif de diffuser cette pratique. Depuis, aucune structure ne semble avoir intégré de telles pratiques transdisciplinaires malgré le constat du CSAPA Charonne Oppelia qui décrit la nécessité de « diffuser ou périr ». L'implication de plusieurs structures parisiennes semblent en effet nécessaire pour répondre à la demande de ces usagers compte tenu de leur nombre et de l'ampleur des moyens à mettre en œuvre pour ce type d'accompagnement. Sans cette implication collective, ce CSAPA émet la crainte d'être un jour dans l'incapacité de répondre de manière qualitative à l'ensemble de ces demandes et pourrait être contraint à suspendre cette démarche.

¹²⁷ Certains patients expriment la nécessité d'une délivrance restreinte de skenan®, par crainte de sur-consommer et d'être ainsi exposés à des risques d'overdoses et/ou d'augmentation rapide des doses par effet de tolérance. Il est plus compliqué pour d'autres d'identifier ces risques et les équipes éducatives et médicales sont là pour repérer ces risques. Un accompagnement est alors nécessaire pour guider les patients et veiller à éviter les surdoses et/ou les augmentations rapides de posologie. Enfin, certains sont en capacité d'auto-évaluation adaptée et de contrôle de leurs consommations de skenan®. Des délivrances moins rapprochées sont alors mises en place.

AUTRES MÉDICAMENTS OPIOÏDES

Données de cadrage

Les opiacés désignent des substances dérivées de l’opium. Les opioïdes incluent également des molécules qui ont un effet de type morphinique, mais ne dérivent pas de la morphine et sont produites par synthèse¹²⁸. Mis à part le Skenan® et les MSO, traités dans des chapitres précédents, d’autres médicaments contiennent des opioïdes. Parmi eux, on peut citer les codéinés, le tramadol, l’oxycodone et le fentanyl. Ils peuvent être naturels, semi-synthétiques (synthétisé à partir d’une molécule naturelle) ou de synthèse. Selon les molécules, leur pouvoir analgésique varie et est classé selon les analgésiques faibles ou forts. Le plus fort des opioïdes accessibles sur prescription est le fentanyl, au potentiel analgésique moins 160 fois plus puissant que la morphine. Le tableau qui suit récapitule les différents opioïdes selon la classification licite/illicite, opioïdes faible, forts, MSO. Il indique également leur potentiel analgésique en comparaison de la morphine.

Opioïdes pharmaceutiques		Substances illicites
Analgésiques opioïdes faibles ¹	Codéine ² (1/6) ³ Poudre d’opium Tramadol (1/5) ³	Opium* et rachacha*
Analgésiques opioïdes forts ¹	Morphine et sulfate de morphine* Oxycodone* (x 2) ³ Fentanyl* (x 160 minimum) ³	Héroïne* (x 2 à 3) ³ NPS opioïdes* dont dérivés du fentanyl (jusqu’à x 1000) ³
Médicaments de substitution aux opioïdes	Méthadone* (x 10) ³ Buprénorphine haut dosage (BHD) (x 30) ³	

Opioïdes naturels, opioïdes semi-synthétiques, opioïdes synthétiques

* Opioïdes classés comme stupéfiants

1. Selon la classification OMS

2. La codéine est également utilisée comme antitussif.

3. Les mentions (1/a) et (x b) concernent la puissance antalgique par rapport à la morphine. Elles signifient que la substance est environ a fois moins puissante que la morphine ou b fois plus puissante.

Sources : OFDT, EMCDDA et Fédération nationale de lutte contre le cancer

Figure 6 : Les opioïdes (source : Drogues et addiction, données essentielles, OFDT, 2019)

Les médicaments opioïdes dits « forts » (oxycodone, fentanyl, fentanylloïdes) sont classés sur la liste des stupéfiants. Les médicaments opioïdes dits « faibles » (tramadol, codéine) ne sont pas classés comme stupéfiants, mais leur délivrance nécessite une prescription médicale.

¹²⁸ Drogues et addictions. Données essentielles 2019, OFDT, 2019.

Approche par produit

Globalement peu observés par TREND IDF, la codéine faisait exception parmi les médicaments opioïdes jusqu'en 2017¹²⁹. Des usages détournés divers étaient décrits¹³⁰ (du « purple drank¹³¹ » chez les jeunes expérimentateurs en contexte plus ou moins festif jusqu'aux usagers les plus précaires détournant le Néocodion®). Chaque année, des populations ne fréquentant pas les structures médico-sociales sont identifiées par le groupe focal sanitaire. Ces personnes aux degrés d'insertion divers rencontrent les professionnels du soin via une demande de sevrage suite à des dépendances iatrogènes ou à la suite d'un accident aigu lié à des consommations problématiques.

Ces médicaments sont souvent associés à d'autres substances (alcool, cannabis, autres opioïdes, médicaments psychotropes). Aucun marché installé de rue n'est identifié même si certaines spécialités commencent à être revendues de manière apparemment opportuniste. Comme pour l'ensemble des substances psychoactives, des usagers peuvent à la marge se procurer ces substances via le darknet. Elles sont alors présentées ou non sous forme de médicament. On peut ainsi se procurer une spécialité pharmaceutique contenant du fentanyl, ou une poudre présentée par exemple comme « fentanyl ».

Evolutions observées en 2019

Peu d'évolutions concernant les médicaments opioïdes sont observées en 2019. Les quelques signaux concernant les usages, les populations et les trafics concernant ces médicaments sont décrits dans la partie transversale¹³².

¹²⁹ Depuis 2017, la codéine est soumise à prescription médicale.

¹³⁰ Cf. *Rapport TREND IDF 2017* et précédents pour plus d'informations.

¹³¹ Boisson réalisée à partir d'un mélange de soda et sirop codéiné et contenant parfois des antihistaminiques et des bonbons.

¹³² Cf. « Les médicaments opioïdes (hors médicaments de substitution et sulfate de morphine) », page 41.

OPIUM/RACHACHA

Données de cadrage

L'opium est un suc épais obtenu par incision, avant la maturité du fruit, des capsules de pavot somnifère (*papaver somniferum*). Le rachacha est un résidu d'opium de fabrication artisanale, présenté sous forme de pâte molle de couleur marron rouge. L'opium et le rachacha peuvent être fumés, ingéré ou consommés après décoction. Recherché pour ses effets euphorisants, relaxants, « planants », la consommation d'opium induit une forte dépendance physique et psychique. Ces produits sont classés comme stupéfiants. La disponibilité de l'opium subit une certaine chute depuis plus de dix ans en région parisienne. Seuls certains membres de la communauté indo-pakistanaise auraient un accès très relatif à ce produit dont le trafic est très discret. La brigade des stupéfiants effectue des saisies de manière très irrégulière, illustrant la très faible ampleur du trafic.

Dans l'espace festif alternatif techno, l'usage d'opium est rare et sa disponibilité plutôt faible, même si elle peut fluctuer selon les années. Le rachacha est relativement plus disponible, fabriqué artisanalement par quelques usagers, et fait l'objet de trocs ou de dons plutôt que de revente.

Les représentations liées à l'usage de ces deux produits semblent nettement plus positives que pour les autres opioïdes, renvoyant à des notions de produits naturels, sains, « pouvant soulager de nombreux maux » selon certains usagers.

Evolutions observées en 2019

Un seul signal concernant l'opium est émis par le réseau TREND IDF en 2019. Il concerne la poursuite des consommations occasionnelles chez des personnes de la communauté indo-pakistanaise sur les terrains d'intervention du CAARUD de Bondy.

D'autres populations cachées pourraient consommer de manière occasionnelle cette substance. Ainsi, en 2019, une intervenante travaillant dans une structure d'hébergement d'urgence de Seine-Saint-Denis a rapporté avoir assisté en 2017 à des sessions de consommation d'opium par des réfugiés Afghans qui en feraient usage occasionnellement.

PSYCHOSTIMULANTS

COCAÏNE

Données de cadrage

La cocaïne est un alcaloïde extrait de la feuille de coca. Puissant stimulant du système nerveux central, cette molécule agit sur les systèmes dopaminergiques, serotoninergiques et adrenergiques. C'est aussi un vasoconstricteur périphérique. La cocaïne se présente sous forme de poudre blanche et est souvent appelée « coke », « CC », « C », ainsi que tous les prénoms commençant par C (principalement Caroline), « frappe » (qui signifie qu'elle est de bonne qualité selon les usagers et les revendeurs qui s'en servent comme argument commercial).

Principalement sniffée, mais aussi injectée, la cocaïne est souvent associée à l'usage d'alcool et/ou d'opiacés et benzodiazépines. Les modes de consommations varient selon les espaces observés et les groupes d'usagers. Les usagers insérés et fréquentant les espaces festifs privilégient la consommation par sniff soit avec des pailles à usages uniques (distribuées par les intervenants en réduction des risques ou fabriquées par les usagers eux-mêmes) ou en utilisant la main ou le coin d'une carte de crédit lorsque l'utilisation d'une paille est impossible. Les injecteurs sont le plus souvent les plus touchés par la précarité. Ils utilisent des seringues 1 ml, sans chauffer préalablement le mélange cocaïne/eau. Lorsqu'ils filtrent ce mélange, divers outils sont utilisés (filtre cigarette, coton prévu à cet effet et distribué dans les kits de RdRD, sterifilt voire filtre toupie). Lorsqu'elle est injectée, la cocaïne peut être associée à l'héroïne, ce mélange est nommé « speedball » et est utilisé afin de ressentir les effets de l'héroïne en diminuant les effets déprimeurs du fait de la stimulation de la cocaïne.

En termes d'effets, la cocaïne est souvent décrite comme un désinhibiteur qui induit des sensations de toute-puissance, d'hyperactivité. Les effets décrits sont aussi une augmentation des émotions ainsi qu'une excitation et un sentiment d'euphorie. Le dépassement de soi, l'aide à la socialisation, le sentiment de jouissance et de lâcher-prise font également partie des effets recherchés par les consommateurs. La cocaïne est souvent citée comme un moyen de dépasser la fatigue et l'ébriété dues à l'alcool pour pouvoir continuer à faire la fête.

La cocaïne peut engendrer une anesthésie buccale lorsqu'elle est sniffée, des crises de paranoïa, d'anxiété, d'agressivité et de violence. La prise de cocaïne entraîne souvent une envie irrépressible de continuer à consommer (craving) du fait d'une descente rapide (envie de reconsumer toutes les demi-

heures). Certaines personnes parlent de sentiment d'extrême fatigue, de culpabilité et de honte à la fin de la période de consommation.

Toutes les catégories sociales sont représentées parmi les consommateurs de cocaïne, de la personne sans activité vivant à la rue au cadre hyper-inséré alors que ces groupes sont très éloignés socialement et culturellement. Elle est également consommée dans tous les espaces observés par TREND. Les plus insérés, qui privilégient les livraisons, consommeront pendant le temps de la fête (soirées privées, bars, festivals, soirées warehouse, free parties), lors de relations sexuelles (incluant le chemsex) et/ou seul à domicile ou au travail. Les plus précaires achètent sur le marché de rue ou en cités et consomment où ils peuvent (dans la rue, en squat, hébergements temporaires). A cause de son prix et de sa moindre accessibilité à Paris, les personnes les plus touchées par la précarité semblent moins consommatrices de cocaïne et se tournent vers le crack. En Seine-Saint-Denis au contraire, la cocaïne est accessible aux personnes les plus précaires grâce à sa forte disponibilité et la vente d'unités en dessous du gramme dans certaines villes.

Le phénomène d'amplification de l'accessibilité et de la disponibilité de la cocaïne se poursuit depuis 2013 sur les espaces observés par le site TREND IDF. À Paris, la cocaïne est peu disponible en rue. Il est nécessaire de se rendre en banlieue pour pouvoir s'en procurer en cité ou en lieux fixes.

A Paris, la cocaïne est accessible majoritairement en livraison avec une offre concurrentielle très importante pour les consommateurs. Il n'est pas rare que les consommateurs aient à leurs dispositions plusieurs « plans » de livraison de cocaïne (plusieurs numéros à appeler en cas de besoin). L'augmentation des offres de livraisons « multi produits » (cocaïne, MDMA, cannabis, kétamine) se développe à Paris depuis 2016. On observe depuis 2018 une diversification du profil des livreurs avec des livreurs plus jeunes ou plus âgés, certains usagers ont aussi constaté des livreuses. Cette diversification est utilisée par les trafiquants afin d'apporter plus de discrétion vis-à-vis des forces de l'ordre.

En Seine-Saint-Denis, la cocaïne est très accessible et disponible. Sevran est un des points majeurs de revente de cocaïne en cité, mais de nombreuses cités de Seine-Saint-Denis où le trafic de cannabis est historiquement visible proposent aujourd'hui de la cocaïne à leurs clients.

Le prix du gramme de cocaïne varie selon les lieux, les modalités d'achats et la qualité annoncée. En cité, il est d'environ 50 €. Par livraison, le prix peut monter à 80 €. Des reventes de rue et cité peuvent se faire en dessous du gramme, rendant le produit encore plus accessible (demi-gramme à 30 € et tiers de gramme à 20 € à Aulnay-sous-Bois).

Evolutions par rapport aux observations 2018

La filière guyanaise entraine une pression de l'offre

Les services d'application de la loi de Paris puis de Seine-Saint-Denis décrivent au site TREND IdF les

Approche par produit

filères guyanaises de revente de cocaïne depuis 2016. Les « mules » incorporent ainsi les boulettes de cocaïne généralement par voix haute (en les avalant). Les hommes et les femmes passeurs sont principalement Guyanais ou Surinamiens et les services d'application de la loi savent que la grande majorité des passeurs effectuent leurs voyages en avion sans encombre du fait du manque de moyen de la douane dans les aéroports français.

La prépondérance des filères guyanaises dans l'approvisionnement en cocaïne est toujours largement décrite par les services d'application de la loi. Les services décrivent ces filères comme un « phénomène de masse » :

« Par comparaison, en Amérique du Sud, lorsqu'on veut faire traverser une rivière emplie de piranhas par un troupeau de bœufs, on sacrifie un bœuf pour faire passer tous les autres. En l'occurrence, il y a un effet de saturation des services de police. Vingt ou trente mules arrivent d'un coup, deux ou trois seront interceptées, sachant qu'une personne qui se fait intercepter avec des produits stupéfiants sur elle à Orly immobilise six douaniers pendant vingt-quatre heures. Vous imaginez bien l'effet de saturation. » (Groupe focal application de la loi)

Par ailleurs, cet effet de saturation est parfois dû aux limites techniques de prise en charge des mules. Les personnes en état d'arrestation étant sous la responsabilité des services de police, il est parfois risqué d'interpeller une personne en cas de saturation des services médicaux. A Cayenne, les services hospitaliers ne disposent que de deux salles pour prendre en charge ces personnes afin d'extraire sans risque la cocaïne ingérée, donnant lieu à une saturation très rapide du système mis en place.

Les mules ne s'exposent pas uniquement aux risques médicaux et judiciaires et peuvent faire l'objet de violences diverses. Un phénomène de « vols de mule » est décrit en 2019 par les services de douanes. Rémunérées par les trafiquants pour le transport de la cocaïne, les mules en savent peu sur l'organisation du trafic et ne connaissent souvent pas physiquement la personne censée récupérer le produit lors de leur arrivée en métropole. Certains trafiquants bien informés extérieurs au réseau interceptent ces mules à leur arrivée sur le terrain afin de s'emparer de la cocaïne. Ce phénomène fait craindre aux forces de l'ordre des possibles règlements de compte au sein des aéroports français.

En Seine-Saint-Denis, plusieurs usagers interrogés ainsi que les observations ethnographiques réalisées témoignent de la poursuite d'une tendance à la diversification de l'offre de cocaïne. Un nombre croissant de cités « spécialisées » dans l'héroïne proposent de la cocaïne en 2019. Les usagers constatent aussi une baisse sensible du prix de la cocaïne achetée en cité, notamment lorsque est achetée plus d'un gramme.

Par ailleurs que plusieurs usagers affirment qu'il est possible d'acheter de la cocaïne dans les rues de Paris. Des lieux de revente de rue et de cité dans le nord-est parisien sont décrites en 2019 par des usagers interrogés informellement à l'occasion des observations de terrain. Cette offre de cocaïne dans les rues ou en cité à Paris est un élément nouveau pour TREND IDF qui observait ces dernières années

un trafic de cocaïne essentiellement en livraison. Cette accessibilité croissante à Paris ne se ressent pas encore au sein des CAARUD où elle reste encore peu consommée sous forme chlorhydrate chez les plus précaires. A titre d'exemple, la cocaïne représente 0,7 % des consommations à la SCMR en 2019.

Un produit fortement concentré

Parallèlement à ce phénomène de très grande disponibilité et accessibilité, la qualité de la cocaïne est jugée relativement bonne par les usagers en 2019, même si celle-ci est considérée comme inégale en fonction des revendeurs.

Le laboratoire de police scientifique de Paris a analysé 798 échantillons de cocaïne en 2019. La pureté moyenne de la cocaïne est de 68,11%, en très légère baisse par rapport à 2018. La teneur maximale mise en évidence en 2019 était de 100%.

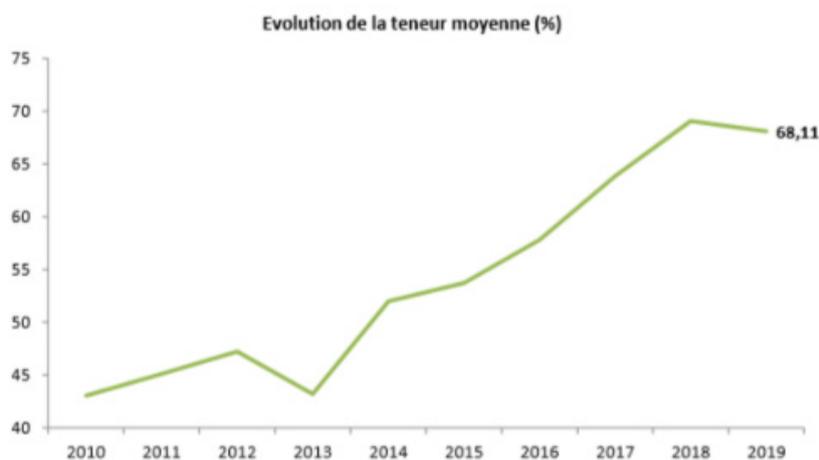


Figure 7 : Evolution de la teneur moyenne des échantillons de cocaïne en IDF (Source : INPS-LPS 75)

Une plus grande visibilité chez les plus jeunes

Plusieurs professionnels de santé (lesquels) notent globalement un rajeunissement des consommateurs de cocaïne, ainsi qu'un élargissement des profils et des produits consommés par le public rencontré en consultation en lien avec la cocaïne :

« Ils sont âgés de 15 à 19 ans, polyconsommateurs de cocaïne et de kétamine subissant souvent des périodes de déscolarisation et des pics de dépressions. » ; « Ce n'est plus le cocktail habituel : alcool, tabac, cannabis et MDMA, c'est de la cocaïne et de la kétamine qui semblent être très facilement accessibles pour ces jeunes » (Groupe focal sanitaire Paris)

Approche par produit

« A Marmottan, on voit beaucoup de consommations de cocaïne, notamment chez des jeunes très éduqués, très insérés » (Groupe focal sanitaire CJC)

Contrairement à ce public de jeunes très insérés, plusieurs professionnels de santé travaillant dans le cadre des obligations de soins¹³³ décrivent à contrario des mineurs impliqués dans le trafic de cocaïne, issus de milieux précaires ou semi-insérés et ayant un discours très distant vis-à-vis de ce produit :

« On peut tomber pour trafic de cocaïne, mais pas pour consommation, la cocaïne c'est pour les iencli³⁴ » (Usager, cité par un professionnel intervenant en CJC)

Les professionnels travaillant en CJC expliquent ce type de discours par un désir pour ces jeunes de ne pas être identifiés comme des « drogués ». La consommation de cocaïne serait perçue par certains de ces jeunes comme très négative. Les professionnels intervenant dans le cadre de ces obligations de soin expliquent également ce type de discours par les stratégies déployées par certains jeunes face aux juges : de nombreux jeunes interpellés avec des stupéfiants préfèrent ainsi se dire consommateurs plutôt que revendeurs au vu des différences de réponses pénales entre les deux types de délits. Ils se retrouvent ainsi en injonction de soin puis réfutent leur consommation de cocaïne face aux professionnels de santé.

Par ailleurs, plusieurs participants du groupe focal sanitaire ainsi que des associations en lien avec les mineurs non accompagnés (MNA) en errance décrivent une augmentation de la consommation de la cocaïne par certains de ces MNA. Ces MNA, principalement issus des pays du Maghreb sont identifiés par les associations comme participants à des trafics de stupéfiants en cité. Certains MNA seraient ainsi embauchés par les trafiquants pour certaines tâches dans le trafic de cité – guetteurs principalement. Leurs consommations sont interprétées par les professionnels comme pouvant être liées à la proximité avec le produit. Un médecin de l'hôpital Robert Debré prenant en charge de nombreux MNA donne plus de précisions et affirme que ces jeunes sont utilisés dans le trafic principalement en Seine-Saint-Denis (Aubervilliers et La Courneuve) et qu'ils consomment le soir dans des squats. Contrairement aux années précédentes où des adultes se présentaient à l'hôpital Robert Debré pour venir chercher certains MNA sans avoir de liens familiaux avec eux, les professionnels y travaillant déclarent que ces jeunes ne sont plus visités lors des hospitalisations, ce qui permet une prise en charge sanitaire plus sereine.

Un rapport prix/effet jugé insuffisant

Dans certains espaces festifs alternatifs, notamment au sein des soirées warehouse, les observations ethnographiques décrivent une consommation de cocaïne sensiblement en baisse, remplacée majoritairement par la kétamine. Lorsque la cocaïne est consommée, elle est par ailleurs souvent associée

¹³³ Articles 138 du code de procédure pénale pour le contrôle judiciaire, 132-45 du code pénal pour la mise à l'épreuve, 731 du code de procédure pénale pour la libération conditionnelle. L'obligation de soin peut être décidée à l'occasion de la commission de tout type de délit ou de crime, dès lors que le juge estime que la personne a besoin de soins. Le cadre juridique s'applique aux majeurs, mais aussi aux mineurs à partir de l'âge de treize ans, avec toutefois une limitation plus importante de l'emprisonnement.

¹³⁴Verlan de « client »

à la kétamine (l'association est dénommée Calvin Klein par les consommateurs). L'hôpital Marmottan confirme cette hausse de l'association entre les deux produits : plusieurs usagers consultant pour des consommations problématiques de cocaïne ont abordé cette association en 2019 contrairement aux années précédentes. Un membre d'un collectif d'organisateur de soirées warehouse aborde le sujet de la diminution de la consommation de la cocaïne au profit de la kétamine :

« Je trouve qu'au niveau des consommations chez le public très jeune, il y a un gros recul de la cocaïne pour la kétamine. Parce que ça fait plus peur. Je trouve qu'il y a un imaginaire de la cocaïne, alors qu'il y a beaucoup moins d'imaginaire autour de la kétamine. Il y a le prix aussi. »

(Groupe focal intervenants espace festif)

Ce relatif recul de la cocaïne au sein des soirées alternatives est expliqué par certains intervenants en milieu festif par le prix élevé de la cocaïne et par un rapport prix/effets considéré comme très élevé par certains fêtards qui comparent les effets de la cocaïne à celui du café, contrairement à la kétamine ou la MDMA dont les effets sont très marqués pour un prix plus bas.

Ce phénomène très lié aux soirées warehouse est toutefois à relativiser. La cocaïne reste décrite par les intervenants de réduction des risques et par les observations ethnographiques comme l'un des produits les plus consommés dans l'ensemble des espaces festifs. De nombreux usagers décrivent également la visibilité de plus en plus importante de la consommation de cocaïne dans les bars ou dans l'ensemble des espaces festifs (concerts, festivals) et qui touche une part importante de la population.

CRACK/COCAÏNE BASE/FREE BASE

Depuis environ dix ans, l'accroissement de la consommation de crack en France et plus particulièrement à Paris et en Ile-de-France est attesté par des données d'enquête en population générale ainsi que celles concernant les usagers de drogues illicites et qui fréquentent les structures d'accueil spécifiques à ces publics¹³⁵. La disponibilité et l'accessibilité croissantes du produit, ainsi que la visibilité accrue des usagers déjà décrites par le dispositif TREND, est une tendance qui se poursuit en 2019. De même que l'année précédente, le crack a fait l'objet d'une importante couverture médiatique, notamment autour de la « colline du crack », et d'actions de la part des pouvoirs publics qui ont abouti à l'évacuation définitive de ce site en novembre 2019¹³⁶. Par ailleurs la présence d'un marché ouvert de crack, de scènes ouvertes de consommation, et d'une population d'usagers en grande précarité distingue l'IDF du reste du territoire hexagonal.

Le crack occupe ainsi une place tout-à-fait singulière dans le paysage des drogues à Paris et en Ile-de-France¹³⁷. Il nous a donc semblé opportun cette année de fournir au lecteur des éléments de compréhension du phénomène, en le resituant dans une perspective socio-historique¹³⁸. Après avoir rappelé les caractéristiques du produit, nous reviendrons donc, dans les données de cadrage qui suivent, sur la genèse de l'arrivée du crack à Paris et sa diffusion depuis une trentaine d'année. Ces éléments permettent d'éclairer la situation actuelle et de mieux saisir l'actualité d'un phénomène moins nouveau qu'il n'y paraît.

Données de cadrage

Le crack, forme fumable de la cocaïne

Le crack est une des appellations de la forme fumable (base) de la cocaïne. En effet, la cocaïne sous sa forme de sel (chlorhydrate) nécessite une transformation préalable afin d'être vaporisée. En effet, la température de vaporisation de la cocaïne sous forme chlorhydrate étant élevée et proche de son point de combustion, celle-ci sera totalement ou partiellement dégradée avant d'être vaporisée, d'où la nécessité d'une transformation préalable de la cocaïne destinée à être fumée.

Alors que la forme sel est une poudre soluble dans l'eau, la forme base (crack) est solide et insoluble dans l'eau. Elle est obtenue à partir de la forme sel, par l'adjonction d'une solution aqueuse basique,

¹³⁵ Pfau G., Cadet-Taïrou A., *Usages et vente de crack à Paris. Etat des lieux 2012-2017*, Observatoire français des drogues et des toxicomanies, 2018.

¹³⁶ Voir « La colline du crack, entre stabilité et bouleversements », page 28.

¹³⁷ Voir notamment « La colline du crack, entre stabilité et bouleversements », page 28

¹³⁸ Ce chapitre a été rédigé notamment à partir de Mathieu Lovera, *Les « univers multiples » du crack. Ethnographie des usages sociaux de cocaïne base dans le nord-est parisien*, mémoire de recherche de master de sciences sociales (sous la direction de Marie Jauffret-Roustide), Ecole des hautes études en sciences sociales, 2019.

généralement de l'ammoniaque ou du bicarbonate de soude. Ce mélange est ensuite chauffé jusqu'à ce que la cocaïne précipite. Des gouttes visqueuses apparaissent alors à la surface de la solution. En séchant, celles-ci se solidifient pour donner un produit qui a l'aspect d'un caillou blanchâtre. Cette opération se fait en quelques minutes et ne nécessite qu'un peu d'eau, la base choisie (ammoniaque ou bicarbonate), un récipient, un ustensile pour mélanger, et une source de chaleur.

Comme l'a déjà observé le dispositif TREND¹³⁹ en Ile-de-France, le crack disponible à Paris serait majoritairement « cuisiné » avec du bicarbonate de soude, tandis que l'ammoniaque serait préférée lorsque l'utilisateur base lui-même la cocaïne. Le « basage » à l'ammoniaque serait plus facile à réaliser pour des petites quantités de cocaïne. La couleur du caillou obtenu va du blanc au jaune-brun. On nomme « crack » le produit basé vendu tel quel sur le marché, tandis que l'appellation « base » ou « free base » est généralement employée lorsque les personnes qui basent elles-mêmes la cocaïne.

Lorsque le produit est fumé, il gagne très rapidement le cerveau, induisant des effets puissants et courts. A ce « flash » décrit comme euphorique et stimulant succède après quelques minutes une « descente », un état très désagréable et violent mêlant sentiment d'angoisse, d'irritabilité ou d'anxiété. Ces effets entraînent chez le sujet une envie irrésistible de renouveler la prise, ce qui fait du crack une drogue particulièrement addictive. Le crack, tout comme la cocaïne, n'induit pourtant pas de syndrome de sevrage physique à proprement parler comme c'est le cas avec les opiacés. En effet, comme le rappelle Tim Boekhout van Solinge, « *les effets visibles d'une drogue sont souvent attribués à ses propriétés pharmacologiques, en négligeant le contexte social dans lequel la drogue est utilisée. Avec le crack, il n'est d'ailleurs pas question de dépendance physique ; pourtant, la "descente" peut être si violente pour certains usagers que la peur de la subir peut engendrer une dépendance psychique.* »¹⁴⁰

Du fait du caractère compulsif de la consommation de crack, il n'est pas rare que des usagers les plus problématiques consomment pendant plusieurs jours, sans dormir et jusqu'à épuisement. Aussi, contrairement à une idée répandue et liée à son image de drogue du pauvre, le crack coûte très cher aux personnes qui en consomment de façon régulière, parfois jusqu'à plusieurs centaines d'euros par jour, d'où la nécessité pour les usagers d'accéder à des ressources économiques comme ils le peuvent, impliquant, bien souvent, leur inscription dans l'économie informelle. La nature compulsive de la consommation de crack entraîne également une proximité entre les lieux de vente, de consommation, et de recours à des activités telle que la prostitution. Cette proximité structure profondément la scène de crack parisienne.

L'arrivée du crack en France

Le crack trouve son origine dans les Antilles, plus précisément en Jamaïque au sein du mouvement

¹³⁸ Pfau G., Cadet-Tairou A., op. cit.

¹³⁹ Boekhout van Solinge T., *L'héroïne, la cocaïne et le crack en France. Trafic, usage et politique*, Centrum voor Drugsonderzoek, Universiteit van Amsterdam, 1996, page 201.

¹⁴⁰ Voir notamment « La colline du crack, entre stabilité et bouleversements », page 28

¹⁴¹ Marchant A., « L'arrivée du crack en France, entre fantasmes et réalités », *SWAPS*, n°70, 2013.

rastafari au tout début des années 1980¹⁴¹. Les cartels colombiens producteurs de cocaïne sont alors à la recherche de nouveaux intermédiaires pour approvisionner le marché nord-américain et vont se tourner vers les milieux déjà marqués par le trafic de marijuana. Des membres des « posses », gangs nés dans les ghettos de Kingston dans les années 1970, s'adonnent petit à petit au basage de la cocaïne, lui appliquant une technique importée d'Amérique du sud et qui consiste à purifier la « pasta » ou pâte de cocaïne avec de l'éther pour obtenir de la cocaïne base. Cette technique était déjà connue de quelques amateurs de cocaïne au début des années 1970 aux Etats-Unis¹⁴². De la Jamaïque, le crack se diffuse vers les autres îles caribéennes, dont les Antilles françaises à partir de 1983-1984. Il fait son apparition à Paris vers 1986-1987 au sein de la communauté antillaise, qui importe son savoir-faire pour transformer la cocaïne en crack.

A Paris, le trafic et la consommation de crack concerne jusqu'en 1990 des petits groupes d'antillais marginalisés, originaires de la Guadeloupe et de la Martinique. Le crack est fabriqué, vendu et consommé dans des squats du 18ème et du 19ème arrondissement. On le nomme « caillou » ou « crack antillais », pour le différencier du crack dit « américain », dont l'épidémie sévit aux Etats-Unis à partir de 1985¹⁴³. Cette fausse distinction semble avoir perduré jusqu'en 1993-1994, et aurait contribué à favoriser l'implantation du produit, ouvrant un nouveau marché pour la cocaïne. Echo intéressant, en 2019 des usagers évoquent marginalement la présence sur le marché d'un « crack antillais » qu'ils distinguent du « crack sénégalais ».

Dissémination de l'offre

Une phase d'augmentation importante de la vente et de la consommation est observée entre 1990 et 1993¹⁴⁴. Les lieux de vente attirent des consommateurs et consommatrices d'héroïne et des prostituées, et le trafic passe progressivement aux mains de revendeurs originaires d'Afrique de l'ouest, ceux qui quelques années plus tard seront désignés comme les modous. La place Stalingrad devient la plus importante « scène ouverte » de crack¹⁴⁵, et chaque nuit plusieurs centaines de personnes viennent s'y approvisionner et consommer sur place, si bien qu'en 1993 des riverains se mobilisent pour dénoncer le phénomène et réclament une présence des forces de l'ordre renforcée. Dans les rues adjacentes de Tanger, d'Aubervilliers, Riquet ou l'avenue de Flandres circulent chaque jour des centaines d'usagers. En octobre 1994, 2000 personnes manifestent devant la Rotonde de Stalingrad sous une banderole « non à la drogue », devant les caméras de télévision. La répression s'accroît sur les usagers, la mairie décide l'installation de forains près du site, le tout contribuant à l'éparpillement progressif de la « scène » et créant de fait de nouveaux points de fixation : on observe à partir de cette année-là une dispersion des scènes de rue vers les quartiers voisins de la Goutte d'Or, de la Chapelle, les gares du Nord et de l'Est, Strasbourg-Saint-Denis, ainsi que les lignes 12 et 4 du métro.

¹³⁸ Kempfer J., « Petite histoire du crack », *SWAPS*, n° 39, 2005.

¹³⁹ Bourgois P., *En quête de respect. Le crack à New York*, Seuil, 2001 (1995).

¹⁴⁰ Ingold F-R., Toussirt M., *La consommation de crack à Paris : état des lieux, tendances en cours*, Institut de recherche en épidémiologie de la pharmacodépendance, 1997.

¹⁴¹ Doubre O., « La scène du crack. Lieu de vente, de consommation, d'affrontement », *Vacarme*, n° 23, pp. 115-119, 2003

Les scènes de crack se dispersent, se forment et se déforment au gré des interventions des forces de l'ordre. En 2001–2002 les usagers de crack se retrouvent de nouveau en nombre important dans le quartier de Stalingrad, provoquant une nouvelle mobilisation des riverains, organisés en Collectif anti-crack (CAC). Fortement médiatisé, le mouvement organise la « tournée des pères de famille de Stalingrad », en pleine période d'élections municipales, qui lui donne une importante couverture médiatique¹⁴⁶. Les tensions sont de plus en plus vives, et le collectif obtient l'intervention des forces de l'ordre, qui provoque une nouvelle fois la dispersion des usagers.

La revente et la consommation de crack se sont également déplacées vers la banlieue, principalement autour de la gare RER de Saint-Denis. Plus récemment, le démantèlement en 2014 par les forces de l'ordre d'un important point de vente à la cité Reverdy dans le 19^{ème} arrondissement a provoqué une reconfiguration du paysage du trafic et des scènes de consommation de crack : une reprise du trafic par des vendeurs de type modou, un report par effet de vases communicants vers des sites déjà installés comme à la Porte de la Chapelle, et un investissement plus marqué du métro parisien¹⁴⁷.

Le repli des vendeurs de crack et des usagers dans le métro n'est pas un phénomène nouveau : dès le début des années 2000 des transactions et scènes de consommation pouvaient y être observées par le dispositif TREND. Ingold et Toussirt¹⁴⁹ évoquent quant à eux des regroupements dès 1988–1989 sur une partie importante de la ligne 9 entre les stations République et Nation, puis sur les lignes 5, 7, 7 bis dans les stations Jaurès, Stalingrad, Riquet, Laumière et Botzaris, sur les lignes 11 et 2 entre Belleville et Place de Clichy, et enfin en 1994 dans le nord des lignes 12 et 4 suite au démantèlement de la scène de Stalingrad. Ceci montre bien l'ancienneté du phénomène, bien que celui-ci fasse l'objet d'une attention particulière de la part des pouvoirs publics à partir du tournant 2017–2018.

On observe ainsi depuis le début des années 2000 une forme de chronicité du phénomène, ponctuée de « crises » récurrentes ou moments de « paniques morales »¹⁵⁰ lors desquelles les usagers sont expulsés des squats, les médias redécouvrent le sujet, dont les personnalités politiques s'emparent pour des raisons diverses et avec des objectifs parfois contradictoires, et qui donnent parfois lieu à des réponses publiques situées entre répression et actions médico-sociales. Le nouveau « plan de lutte contre le crack » (voir encadré page 34) adopté en mai 2019 intervient précisément dans ce contexte.

Diffusion de l'usage et nouveaux profils d'usagers

Outre l'extension et la dissémination de la vente de crack, on assiste depuis quelques années à une

¹⁴⁶ Doubre, O., *ibid.*

¹⁴⁷ Pfau G., Cadet-Tairou A., *Usages et vente de crack à Paris. Etat des lieux 2012–2017*, Observatoire français des drogues et des toxicomanies, 2018

¹⁴⁸ Halfen, S., Grémy, I., « *Les consommations de cocaïne et crack/free base, exploration spécifique* », *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2004. Tendances récentes sur le site de Paris*, Observatoire français des drogues et des toxicomanies, ORS Ile-de-France, 2005.

¹⁴⁹ Ingold F-R., Toussirt M., *op. cit.*

¹⁵⁰ Cohen S., *Folk devils and moral panics*, Mac Gibbon and Kee, 1972.

Approche par produit

extension de l'usage et de sa visibilité¹⁵¹. L'estimation la plus récente de l'OFDT fait état d'une hausse du nombre de personnes usagères de crack et de free base en France métropolitaine, de 12 800 individus en 2010 à un peu plus de 27 000 en 2017¹⁵². Cet accroissement est d'autant plus notable que Paris et l'Île-de-France concentrent la majorité de ces personnes. L'extension des usages et leur visibilité croissante est confirmée par toutes les sources du réseau TREND ces dernières années, à Paris ainsi qu'en banlieue et parfois au-delà comme à Compiègne¹⁵³.

Cette hausse de la disponibilité se traduit également par une diversification des profils depuis le début de la décennie, notamment avec une part croissante de personnes socialement insérées voire hyper-insérées et qui ne fréquentent pas ou peu les structures de première ligne. Aussi, « la porosité entre les trafics de différentes substances, la disponibilité croissante et l'hyper accessibilité du crack constituent des facteurs qui ont favorisé, depuis le début de la décennie, l'extension des consommations à des populations plus diverses que celles habituellement observées »¹⁵⁴. Ainsi, on observe des profils très variés : les fumeurs africains ou caribéens très précarisés et désocialisés, des jeunes en errance, des personnes semi-insérées qui consomment le produit occasionnellement, parfois issus du milieu techno alternatif, des personnes précaires européennes de 40 à 60 ans qui ont un long parcours de consommation d'opiacés derrière elles, et des personnes insérées de catégories socio-professionnelles supérieures. Cette diversification s'est accélérée récemment, et on compte depuis quelques années des personnes originaire d'Europe de l'Est, notamment de Géorgie.

Modes de consommation, produits associés

Le crack est majoritairement fumé, le plus souvent à l'aide du Kit-base® mis à disposition par les associations de réduction des risques. Celui-ci comprend un tube en pyrex, deux embouts en silicone, un filtre en inox alimentaire et une dosette de crème cicatrisante. Deux autres outils sont également distribués en complément du kit : une petite lame et une baguette en bois permettant de positionner le filtre.



Le « Kit Base », outil de consommation à moindre risque distribué par les associations de RdRD.

¹⁵¹ Pfau G., Cadet-Taïrou A., op. cit.

¹⁵² OFDT, *Drogues et addictions, données essentielles 2019, Observatoire français des drogues et des toxicomanies*, 2019.

¹⁵³ Cadet-Taïrou A., Gandilhon M., Martinez M., Néfau T., Milhet, M., « Substances psychoactives, usagers et marchés : les tendances récentes (2015–2016) », *Tendances*, n°115, Observatoire français des drogues et des toxicomanies, 2016.

¹⁵⁴ Pfau G., Cadet-Taïrou A., op. cit., page 22.

Les usagers déposent la quantité de crack qu'ils souhaitent consommer sur le filtre placé à l'extrémité du tube maintenu à la verticale, puis le font fondre à l'aide d'un briquet afin de le « coller ». Le produit peut alors être vaporisé et inhalé comme avec une pipe ordinaire. Le filtre est parfois brûlé préalablement afin d'éliminer les résidus de fabrication et d'éviter un goût indésirable. Quelques usagers utilisent un tube coudé, distribué marginalement par quelques associations en Ile-de-France. L'usage de pipes artisanales, « bangs » ou canettes métalliques est également marginal, et concerne principalement les usagers qui basent eux-mêmes la cocaïne. Le basage du chlorhydrate de cocaïne semble rare parmi les usagers précaires, en effet elle nécessite des manipulations supplémentaires et suppose d'avoir accès (financièrement et géographiquement) à la cocaïne. Cette pratique semble ainsi réservée aux usagers semi-insérés ou insérés, à Paris comme en Seine-Saint-Denis, mais serait de plus en plus délaissée. La forte disponibilité et accessibilité du crack à Paris pourrait expliquer ce phénomène. Enfin, la récupération de l'huile, résidu qui se dépose sur la paroi interne du tube lors des vaporisations successives du produit, s'effectue à l'aide de tampons alcool essorés ou simplement en chauffant le tube. Celui-ci est ensuite fumé de la même manière que le crack, et plus rarement injecté.

Si le crack est très majoritairement inhalé, la pratique d'injection n'est pas marginale chez les plus précaires. Celle-ci a été rendue visible notamment par l'ouverture de la salle de consommation à moindre risque, dans laquelle un tiers des consommations de crack étaient réalisées par voie intraveineuse en 2017¹⁵⁵. Les personnes pratiquant l'injection de crack sont majoritairement originaires d'Europe de l'Est, mais il peut également s'agir de jeunes en errance ou d'individus plus âgés qui consommaient auparavant de la cocaïne par voie injectable.

Le crack n'est pas soluble dans l'eau, il est donc nécessaire d'y adjoindre un acide. L'utilisation des sachets unidoses d'acide citrique ou ascorbique distribués par les associations est désormais largement acceptée par les usagers, plutôt que le citron qui présente des risques bactériens. Lorsqu'il est injecté, le crack est parfois associé à un opiacé : méthadone, Skenan®, et plus rarement le Subutex®. Selon les usagers, l'opiacé a pour fonction dans ce cas d'atténuer les effets secondaires désagréables du crack. D'autres recherchent spécifiquement les effets simultanés des deux produits mélangés, qu'ils nomment avec humour « speedball du pauvre » ou « speedball Gare du Nord ». De manière générale, les produits de régulation utilisés après la consommation de crack pour mieux supporter les désagréments de la descente et les effets secondaires (anxiété, paranoïa, hallucinations...) sont les benzodiazépines, les médicaments opiacés, l'alcool et le cannabis. Certains consomment également du Subutex®.

Tendances et phénomènes marquants 2019

Poursuite de l'éclatement des points de vente et de la dissémination de l'offre

L'activité policière et le démantèlement des lieux de vente se sont poursuivis en 2019, provoquant des reports momentanés du trafic et de la consommation vers d'autres sites préexistants¹⁵⁶. Les deux

¹⁵⁵ Avril E., « Espace Gaia, first DCR in Paris since October 2016. First results and perspectives », *Drug infectious related meeting*, Lisbon, 27 juin 2017, EMMCDDA, 2017.

¹⁵⁶ A ce sujet, lire également « La colline du crack, entre stabilité et bouleversements », page 28

lieux parisiens les plus concernés par la vente et la consommation de crack sont toujours la Porte de la Chapelle, plus précisément le squat de la « Colline », jusqu'à son évacuation en novembre, et la place Stalingrad et ses alentours. Décrite plus haut, la Colline est un espace polymorphe soumis en permanence aux évacuations des forces de l'ordre et aux « nettoyages » opérés par les services de la voirie de la Mairie de Paris. Les dizaines d'usagers chassés un jour s'installent le long du boulevard Ney à quelques mètres de là, pour regagner la petite ou grande Colline dès le lendemain, parfois le soir même. En quelques jours des abris de fortune sont reconstruits, de part ou d'autre de la bretelle qui mène au boulevard périphérique extérieur, et l'écosystème de la Colline continue de fonctionner autour de la vente et la consommation du « caillou » et de toute l'économie informelle qui l'entoure. Déjà en 2018, la place de Stalingrad avait vu une recrudescence de la revente de crack et de sa consommation, consécutives à la première évacuation de grande ampleur de la Colline au mois de juin. De nombreux revendeurs et consommateurs s'étaient alors reportés sur ce site, se partageant l'espace avec les passants, les migrants qui campent en aval du canal, les touristes et les clients des terrasses bondées en cette période estivale, générant tensions et inquiétudes des riverains. En 2019, la situation n'a guère changé : la présence de revendeurs et d'usagers sur un site ou un autre ne varie qu'en fonction de la présence policière, mais de manière générale la vente de crack est toujours très présente sur les sites « historiques » mais de plus en plus mobile, usagers et revendeurs passant d'un lieu à l'autre selon les heures de la journée et en fonction de la pression des forces de l'ordre.

En dehors de la Porte de la Chapelle et de la Rotonde de Stalingrad, les lieux de revente les plus cités en 2019 sont le Jardin d'Eole (lui-même situé à proximité de la Rotonde), les stations de métro du nord de la ligne 12, la Gare du Nord, ainsi que le point de vente de la Porte de la Villette déjà évoqué dans les rapports précédents. Dans ce dernier cas il s'agit d'une organisation de type « four », tenue par des personnes issue des départements de la banlieue nord, dont le profil diffère de celui des modous en charge de la revente à Paris intramuros.

La prise de rendez-vous par téléphone est un mode d'approvisionnement qui se confirme en 2019, la livraison s'effectuant soit dans l'espace public, notamment le métro (stations ou rames), soit directement à domicile :

« Les modous dans le métro, ils ont des portables Lycamobile. Ils changent de portable toutes les trois semaines. (...) J'ai un ami qui a 65 ans, il n'aime pas acheter dans le métro et il a toujours des numéros de portables de modous qui lui envoient régulièrement leurs nouveaux numéros. Bah lui, il commande directement chez lui, il ne se déplace plus pour acheter. »
(Groupe focal usagers, 2019)

L'évacuation en novembre 2019 du squat de la Colline a également provoqué un report de l'offre vers un camp de migrants de la Porte d'Aubervilliers, et par ricochet de la présence d'usagers. Cette situation a compliqué le travail des équipes de RdRD intervenant auprès des usagers de crack dans le secteur, ainsi que l'ouverture de l'espace de repos cogéré par les associations Aurore et Gaïa¹⁵⁷.

¹⁵⁷ Voir « La colline du crack, entre stabilité et bouleversements », page 28.

En Seine-Saint-Denis, en dehors de la Porte de la Villette évoquée plus haut, le principal lieu de revente de crack « cuisiné » reste les alentours de la gare RER de Saint-Denis. Sous la pression de l'activité policière, l'offre se serait dispersée en 2019, notamment en direction de Porte de la Chapelle et de la Porte de la Villette. Des usagers évoquent des points de vente plus marginaux comme à Bondy, ainsi qu'à Montreuil où ils seraient issus du squat qui abritait le trafic jusqu'à son démantèlement en 2018. Les transactions auraient lieu dans des halls d'immeubles ou en rue, principalement après une prise de rendez-vous par téléphone.

Un prix toujours en baisse dans le métro, stable sur les autres lieux de revente

Les prix sont variables selon les lieux de revente, la moyenne se situant autour de 12-13 euros l'unité (une « galette » standard) dans le métro parisien, 15 ou 20 euros selon la taille de la galette à Stalingrad et Porte de la Chapelle, et 20 euros en Seine-Saint-Denis. Des unités plus grosses peuvent également être revendues au détail, à 30 ou 50 euros, parfois plus pour les plus lourdes d'entre-elles qui portent le nom de « lunes » (5 g) ou « demi-lunes » (2,5 g) en raison de leur forme. Dans certains lieux de vente comme le métro, les revendeurs acceptent des rétributions autres que monétaires, notamment les tickets restaurants et les chèques service.

Comme observé les années précédentes, le Kit-base® fait toujours l'objet, en 2019, d'un important trafic. Son prix peut atteindre 20 euros à certaines heures de la nuit, le kit peut également s'échanger contre du produit, un « kif » voire une « galette ».

Mode de consommation, association de produits

Concernant le mode de préparation, de consommation et de régulation, aucun phénomène nouveau n'a été observé en 2019. La présence de consommateurs par voie intraveineuse à la Colline, déjà observée en 2018¹⁵⁸, s'est confirmée. Cette pratique demeure stigmatisée par une majorité de fumeurs de crack, c'est pourquoi ceux-ci se tiennent légèrement à l'écart, à l'abri du regard des autres usagers mais sans toutefois se cacher.

Représentations et image du produit

Après des non-consommateurs, le crack est lié à des images négatives, le produit incarnant toutes les représentations attachées à l'image du « toxicomane désocialisé », à l'origine de comportements agressifs et violents. La plupart des consommateurs d'autres produits que le crack en ont l'image d'une drogue difficilement contrôlable, qui inspire la méfiance. La perception du produit par les usagers de crack est ambivalente, ceux-ci le jugeant à la fois « bon et puissant » lorsqu'il est de « bonne qualité », mais également très addictif et dangereux, générant des consommations compulsives et des idées obsédantes centrées sur le produit. Parallèlement à l'extension des usages et la diversification des profils

¹⁵⁸ Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues – Tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019.

Approche par produit

d'usagers, il semble néanmoins que les représentations négatives liées au crack soient moins unanimes qu'auparavant. Sans aller jusqu'à évoquer une forme de banalisation, le crack commence à faire partie des drogues de plus en plus acceptées auprès des usagers occasionnels de profils inséré et hyper inséré.

ECSTASY – MDMA

Données de cadrage

La MDMA (3,4 méthylène-dioxy-méthamphétamine) est un dérivé amphétaminique dont la consommation est principalement décrite en milieu festif (alternatif et commercial). Produit historiquement associé au développement de la scène techno et à l'imagerie du smiley, la MDMA a longtemps été appelée la love pill. Le produit se présente sous différentes formes : comprimés, cristaux et poudre.

Les comprimés aux couleurs et logos divers sont appelés communément « esctas » ou « taz ». Cette forme est redevenue très disponible depuis 2014 et les arguments marketing déployés par les fabricants fonctionnent : les couleurs vives et les formes 3D (Superman, noms de marques, etc.) attirent les usagers qui considèrent que les comprimés sont fortement dosés, justifiant souvent la présence d'un trait de « sécabilité » au dos de certaines séries. Consommé par voie orale, les comprimés présentent des teneurs moyennes en MDMA à la hausse depuis 2015.

Les cristaux translucides ou de couleur grise ou brune sont dénommés « MDMA », « MD », « D ». Consommée en « parachute » ou diluée dans une boisson (alcoolisée ou non), cette forme de MDMA est moins répandue que la forme comprimé.

La poudre de couleurs variées peut être issue du concassage de cachets ou de cristaux. Consommée « en parachute », en sniff, diluée dans une boisson ou plus rarement en injection, la MDMA est rarement vendue sous forme de poudre aux usagers.

La MDMA est consommée afin d'éprouver des sensations d'euphorie et de bien-être, des effets empathogènes et entactogènes et de résistance à la fatigue. La consommation de cette substance entraîne régulièrement des accidents aigus psychiatriques (« bad trip », décompensations), physiques (hyperthermie, déshydratation, divers troubles organiques potentiellement graves pouvant entraîner la mort) ou des troubles liés à la chronicité des usages (tolérance, dépendance).

Le comprimé d'ecstasy est vendu au prix de 5 à 15 euros tandis que les formes cristal ou poudre sont vendues entre 40 et 60 euros le gramme. Disponible et accessible au sein des espaces festifs alternatifs et commerciaux, la MDMA peut également être achetée par le biais de livraisons par des revendeurs proposant souvent d'autres produits à leurs clients ou par le biais du darknet.

Dans les espaces festifs techno (alternatifs et commerciaux), la consommation d'ecstasy est très bana-

¹⁵⁹ Néfau T., Martinez M., Cadet Taïrou A., Gandilhon M., What is new on ecstasy in France? Shapes, rates, and user perceptions, OFDT, 2015.

¹⁶⁰ On parle de « para » ou de « parachute » lorsque le produit (sous forme de poudre ou de cristaux) est enroulé dans une feuille à rouler pour pouvoir être ingéré par voie orale.

Approche par produit

lisée et la MDMA est devenue LE produit de la fête. Les consommateurs d'ecstasy ont des profils très hétérogènes, mais on retrouve principalement un public jeune (18-25 ans), plutôt inséré.

Évolutions par rapport aux observations 2018

Les évolutions observées en 2019 concernant les usages de MDMA sont développés dans la partie transversale (Cf. « Usages et trafics de MDMA en dehors de l'espace festif », page 38 et « Un cas de décès marquant dans un club parisien » page 56).

AMPHÉTAMINE – SPEED*

Données de cadrage

L'amphétamine est une molécule qui possède principalement des propriétés stimulantes et anorexigènes. Nommée « Speed » « deuspi » « amphet' » « amphé » « spi » ou encore « temphé », l'amphétamine est vendue sous forme de poudre, de pâte ou de comprimé. D'aspect plus ou moins gras, l'amphétamine a une odeur caractéristique proche du gasoil. Elle peut aussi exister sous forme de liquide, mais cette forme n'est pas observée en Île-de-France. Historiquement liée au milieu punk et à celui des free parties, les usages d'amphétamine sont aujourd'hui observés dans d'autres espaces alternatifs.

La consommation d'amphétamine entraîne une sensation de puissance et de désinhibition, d'euphorie, de diminution de la sensation de fatigue et une exacerbation des sens. Les amphétamines ont aussi un effet coupe-faim, peuvent provoquer de la déshydratation, des hallucinations visuelles ou auditives. Les amphétamines peuvent également provoquer des troubles digestifs, des troubles neurologiques, de l'anxiété et des troubles cardio-vasculaires pouvant entraîner la mort.

Les amphétamines sont majoritairement accessibles via les espaces festifs alternatif, plus rarement dans des clubs ou boîtes de nuit et au sein sur les marchés de rue. Ces dernières années, un seul point de revente est identifié dans l'espace urbain via des usagers-revendeurs, dans un parc du sud de la capitale.

La disponibilité et le prix des amphétamines semblent évoluer selon les années et selon les espaces avec une variation entre 10 et 15 euros le gramme pour la forme poudre ou pâte.

L'amphétamine peut être consommée en sniff, par voie orale et plus rarement en injection ou inhalée. La consommation en sniff ou par voie orale semble être privilégiée par les consommateurs fréquentant les espaces festifs. La consommation par sniff est souvent décrite comme désagréable du fait du goût particulier des amphétamines. L'injection d'amphétamine est rare dans les espaces observés par TREND et on note l'absence de consommateurs à la salle de consommation à moindre risque depuis son ouverture.

Les consommateurs d'amphétamines sont jeunes (15 à 25 ans), plutôt insérés ou semi-insérés et fréquentent les espaces festifs alternatifs ou les free-party.

Souvent considéré comme un produit de second choix, le « speed » est décrit depuis des années par les consommateurs rencontrés par TREND comme un produit de remplacement en cas de difficulté à se procurer de la MDMA ou de la cocaïne. Ne bénéficiant pas d'une image de « produit de qualité », de nombreux usagers classent le speed comme un produit de coupe indésirable, notamment pour les produits stimulants. Ainsi, il n'est pas rare pour les intervenants en réduction des risques d'observer des consommateurs persuadés d'avoir consommé « de la cocaïne (ou du crack) coupé aux amphet' »

lors d'une mauvaise expérience de consommation.

Évolutions par rapport aux observations 2018

Marché : une diffusion vers les soirées warehouse ?

Toujours très visible en free-party, les observations ethnographiques mettent en exergues une diffusion sensible du « speed » dans les soirées warehouse à Paris et en Seine-Saint-Denis. Même si la vente d'amphétamines directement en soirées warehouse est jugée encore rare par certains intervenants en réductions des risques, plusieurs éléments signalent une hausse de consommation de ce produit.

Certains usagers mettent en corrélation cette augmentation de la consommation avec le relatif déclin de la cocaïne dans ce type de soirée. Ainsi le speed serait jugé moins coûteux que la cocaïne et certains consommateurs mettent en avant des effets secondaires moins négatifs :

« Moi je n'aime plus la coke. Ça me tend. Le speed c'est mieux. »
(Usager, note ethnographique n°2 espace festif IDF)

La fréquentation des mêmes espaces et les contacts entre « teuffeurs » affilié au mouvement alternatif (free party) les fêtards fréquentant les warehouse est aussi un élément d'explication avancé par certains intervenants en RdRD pour expliquer l'apparente augmentation de visibilité des consommations de speed dans ces espaces. Ces fêtards, décrits comme jeunes, avec un faible pouvoir d'achat et fréquentant les deux espaces seraient ainsi les plus enclins à utiliser des amphétamines dans les soirées warehouse du fait de son coût relativement bas.

Cette consommation en soirées warehouse est confirmée par les dispositifs d'analyse de drogues intervenant en milieu festif. Ainsi, même si les amphétamines ne représentent pas un pourcentage important des analyses dans ce type de soirées, on constate presque systématiquement la présence de ce produit.

Ces constats sont cependant à relativiser et l'ensemble des fêtards fréquentant les soirées warehouse et interviewés par les ethnographes parlent d'un marché encore peu développé, où le produit reste peu accessible en dehors des free parties. On observe par ailleurs des difficultés pour les nouveaux consommateurs de doser correctement leurs consommations d'amphétamines pour en apprécier les effets (surdoses entraînant malaises ou comportements agressifs, effets jugés trop longs...), des caractéristiques du produit repoussantes (odeur chimique forte et désagréable) et des représentations ne liant pas l'amphétamine et « l'esprit de la fête » dans les warehouse, contrairement à la cocaïne ou la MDMA.

En free parties, les consommations d'amphétamines sont stables et le produit semble toujours aussi accessible et disponible. La demande semble plus importante que l'offre, il n'existe plus de réelle pénurie d'amphétamines comme cela avait pu être constaté en 2015 ou en 2016. Évoquée par trois consommateurs interviewés, l'acquisition d'amphétamine par le biais du darknet semble être une explication de la

fin de ces périodes de pénuries précédemment constatées. Ce mode d'achat semble pousser les clients à acheter en plus grosse quantité. Le speed est si peu cher qu'il n'est souvent pas vendu au gramme, mais à partir de 3 ou 5 grammes pour que les frais de port ne soient pas supérieurs au prix d'achat du produit. Les prix pratiqués sur le darknet sont par ailleurs directement liés à la quantité commandée. Ainsi le gramme est vendu 5 € pour 3 à 5 grammes d'achats et peut baisser à 2€ en cas d'achat de plus de 10 grammes.

Concernant les prix sur le marché physique, ils semblent rester stables : entre 10 et 15 euros le gramme en free parties et entre 10 et 20 euros le gramme en soirée warehouse où les prix plus élevés semblent susciter moins de désapprobation qu'en free-party.

MÉTHAMPHÉTAMINE

Données de cadrage

La méthamphétamine, dérivé puissant de l'amphétamine, est nommée « ice », « cristal », « cristal meth », « tina » ou « yaba » et se présente sous forme de cristaux ou poudre cristalline, plus ou moins fine ou transparente. Elle est principalement consommée aux États-Unis et dans certains pays d'Asie et du Pacifique. L'Europe de l'Est et centrale est aussi touchée par un commerce apparemment grandissant de cette substance. Comme chaque année, la métamphétamine fait l'objet de mythes et rumeurs parmi les usagers de drogues franciliens, en particulier dans l'espace festif alternatif techno et gay où ce produit est toujours très recherché.

L'amphétamine ou d'autres stimulants peuvent donc parfois être revendus sous le nom de métamphétamine dans une optique commerciale. Des critères de prix et de caractéristiques physicochimiques nous permettent d'écarter une partie des produits présentés comme méthamphétamine qui n'en contiennent pas en réalité¹⁶¹.

A part quelques micro-réseaux communautaires (souvent d'origine asiatique) démantelés régulièrement par la police, aucun trafic structuré de ce produit n'est observé à Paris, où les pratiques d'usage-revente sont les plus courantes. Depuis le début des années 2010, ce produit tend à être de plus en plus accessible pour les populations pratiquant le chemsex. Le développement des applications de rencontre comme supports de revente de produits la baisse des prix facilitent en effet l'accès à ce produit chez ces personnes. Le prix de la méthamphétamine connaît une baisse sensible et constante depuis fin 2016, passant de 300 € le gramme à 80 € le gramme pour le prix le plus bas en 2018.

Le groupe focal application de la loi évoque chaque année des affaires en lien avec la méthamphétamine impliquant une population consommatrice d'origine asiatique. En 2018, elle identifie des clients philippins s'approvisionnant via une filière nigériane. Sans connaître les détails exacts des modes d'approvisionnement et d'achat, ce groupe de consommateurs est uniquement identifié par les services de police sans que le site TREND IDF ne puisse documenter ces pratiques de consommation.

En contexte sexuel, la méthamphétamine est consommée par inhalation (via une pipe spécifique), par voie intraveineuse ou par voie anale (injectée après dilution à l'aide d'une seringue sans aiguille). Ce produit est fréquemment associé aux anxiolytiques et/ou au GHB-GBL qui ont pour fonction de gérer la descente. L'usage de « cristal » peut être associé aux cathinones pour en augmenter et modifier les effets.

¹⁶¹ Pour plus de détails, Cf. Pfau G., Francia M., Pequart C., *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2017 - Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2018.

Les effets recherchés par les consommateurs sont l'endurance, l'augmentation de la libido, la désinhibition, l'augmentation de la créativité et la diminution de la sensation de fatigue. Plusieurs usagers apprécient également la longue durée d'action du produit (plusieurs heures) par rapport à d'autres stimulants où les prises doivent être répétées sur de courtes périodes pour en conserver les effets. Un usager moyen de méthamphétamine utilisera environ un quart de gramme en inhalation pour obtenir un week-end entier d'effets ressentis.

Évolutions par rapport aux observations 2018

Marché : poursuite de la hausse de l'accessibilité, notamment dans l'espace festif gay

Toujours visible au sein d'une partie de la population HSH fréquentant les espaces festifs gay et notamment en contexte sexuel, l'augmentation d'accessibilité de la méthamphétamine semble se poursuivre en 2019, dépassant les simples pratiques d'usage-revente.

La brigade des stupéfiants évoque une deuxième année record en termes de saisies avec 4,3 kilos de méthamphétamines saisis en 2019 contre 2,6 kilos l'année précédente. L'arrivée d'une nouvelle filière d'approvisionnement nigériane déjà identifiée en 2018 est décrite par les services d'application de la loi comme une des causes principales de la baisse des prix constatés depuis deux ans par TREND.

« Les Nigériens venus vendre en France dans le milieu philippin ont cassé les prix. La méthamphétamine y est maintenant vendue 50 euros le gramme contre 250 euros dans le milieu homosexuel. » (Groupe focal application de la loi Paris)

Les services d'application de la loi de Seine-Saint-Denis confirment cette tendance et évoquent eux aussi la filière nigériane et une autre affaire impliquant une jeune femme chinoise qui empruntaient un réseau de bus à travers toute l'Europe pour livrer le produit à Paris, ce qui semble confirmer l'existence d'au moins deux types de réseaux d'approvisionnement.

Les observations ethnographiques laissent également apparaître deux types d'approvisionnement avec des prix très différents. D'anciens usagers qui en consomment depuis une dizaine d'années continuent de s'approvisionner chez des revendeurs peu importants ou par le biais d'escortes, au prix de 200 à 250 € euros le gramme, sans tarif dégressif. Avec un minimum d'achat au demi-gramme, ces revendeurs ne proposeraient que de la méthamphétamine à leurs clients. D'autres usagers s'approvisionnent par le biais de revendeurs multiproduits (utilisant notamment les outils numériques comme vitrine marketing) et où la méthamphétamine est vendue à un prix beaucoup moins élevé – entre 80 et 160 euros le gramme – et avec des tarifs dégressifs.

De manière concomitante, plusieurs services d'hospitalisations et de consultations en addictologie font état d'une plus grande visibilité de la consommation de méthamphétamine chez les chemsexuels en 2019.

Approche par produit

« À Fernand Vidal, nous avons relevé une légère augmentation de la consommation de méthamphétamine. De zéro patient, nous sommes passés à trois ou quatre personnes en 2019 » ; « L'an dernier, nous avons dû en dénombrer cinq ou six [hospitalisation due à des consommations de méthamphétamines], cette année, c'est plus fréquent chez les chemsexuels, qui sont tous en contact avec de la méthamphétamine, ce qui n'était pas le cas l'année dernière » (Groupe focal sanitaire Paris)

Comme décrit dans la partie transversale¹⁶², la méthamphétamine est aujourd'hui rendue encore plus accessible par le biais des applications de rencontre dédiées à la communauté gay. La méthamphétamine y est citée sous le nom de « tina » et semble être aussi accessible et presque aussi disponible que les autres produits proposés. Les modalités de transactions divergent selon les revendeurs et sont décrites dans le chapitre cité. Cette présence de la « tina » au même titre que les autres produits dans les annonces en ligne semblent répondre à l'intérêt marqué de ce produit chez de nombreux chemsexuels.

¹⁶² Cf. « Les outils numériques au cœur de l'accessibilité aux produits de l'espace festif gay », page 86.

HALLUCINOGENÈS

CANNABIS

Données de cadrage

Le cannabis est un produit naturel, dont le principal composant psychoactif est le tétrahydrocannabinol¹⁶³ (Δ^9 -THC). Avec le tabac, l'alcool et la caféine, il s'agit de l'une des drogues les plus consommées au monde, utilisée à la fois comme drogue et comme source de fibres depuis la nuit des temps¹⁶⁴.

Le cannabis se présente principalement sous deux formes : la résine (haschich) et les sommités fleuries (herbe). L'huile (extrait très concentré) reste très rare en France. La cigarette confectionnée et contenant du cannabis (herbe ou résine) sera nommée « joint », « ouinj », « pétard », « pèt' », « tarpé », « spliff », « beuz », « cône » ou « pilon ».

La résine peut être nommée « shit », « teushi », « teush' » « boulette », « bédo », « chocolat », « marron », « zetla », « haschish », « hasch » ou « taga ». Elle se décline en trois variétés : l'afghan (sombre et mou, aux effets plus somnifères) et, selon les usagers, le « bon » (« seum », « haya », « pollen », « popo », « marron mousse », « frappe », « olive ») et le « mauvais » (généralement des variétés considérées par les usagers comme très « coupées »). Le « pneu » ou le « tcherno » par exemple désignent des résines de très mauvaise qualité, dégageant des odeurs nauséabondes.

Jusqu'au début des années 2010, on distinguait deux types d'herbe. L'herbe dite « naturelle » (thaï, africaine, « locale »), s'est progressivement raréfiée et semble être très peu disponible. L'herbe « chimique » (hollandaise, « Skunk » ou un quelconque des innombrables noms de variétés récentes tels que « bubble gum », « AK47 », « Haze » ou « White Widow) n'ont pas de graines et ne produisent quasiment pas de « déchets » (tiges ou parties de la plante non consommées par les usagers). Elles sont beaucoup plus fortes que les naturelles. Ce dernier type d'herbe est le plus disponible depuis de nombreuses années à Paris si bien que le terme « chimique » n'est plus cité par les usagers.

Le cannabis, que ce soit sous forme de résine ou d'herbe, est majoritairement fumé dans un joint

¹⁶³ Le THC se concentre essentiellement dans les sommités fleuries de la plante femelle. Cependant, ces parties de la plante comporte de nombreux principes actifs présents dans des quantités variables, ce qui rend l'étude de cette drogue particulièrement difficile comparée à des drogues de synthèse ou d'hémisynthèse ne possédant bien souvent qu'une molécule active présumée (amphétamine, MdMA, héroïne, cocaïne...).

¹⁶⁴ EMCDDA, drug profile, le cannabis. <http://www.emcdda.europa.eu/publications/drug-profiles/cannabis/fr>

Approche par produit

mélangé à du tabac. Plus à la marge, d'autres modes de consommation peuvent être observés. Il peut être fumé, mais autrement que dans un joint : quelques usagers fument le cannabis dans une chicha et autres pipes à eau plus ou moins artisanales (appelés « bangs » ou « bonghs »). Il peut également être vaporisé à très haute température (avec des outils de type Volcano®) pour éviter les effets nocifs de la combustion. Les usagers fréquentant les CAARUD fument parfois le cannabis dans une pipe à crack. Le cannabis peut également être cuisiné et mangé dans un « space cake » ou un « maajoune ». Le « maajoune » se mange notamment pendant le ramadan et se partage lors de soirées conviviales. Il ne se vend pas.

A Paris ou en Seine-Saint-Denis, le cannabis est toujours très disponible et très accessible dans des « fours¹⁶⁵ », dans la rue ou via des livraisons à domicile. Ce dernier mode d'obtention est de plus en plus favorisé par les revendeurs et usagers. Que ce soit dans les fours, dans la rue ou en livraison, l'offre « multiproduits » se développe, incluant le cannabis. Les consommateurs de cannabis ont ainsi de plus en plus facilement accès à d'autres produits (cocaïne en premier lieu mais aussi MDMA, voire héroïne dans certaines cités).

Le gramme d'herbe se revend autour de 10 euros, la résine de cannabis au prix moyen de 5 € euros le gramme. Les taux de pureté en THC sont à la hausse depuis le début des années 2010.

Le cannabis est un produit consommé par tout profils de consommateurs, de tout âge, fréquentant divers espaces : des usagers en situation de précarité socio-économiques fréquentant des CAARUD, d'autres très insérés, en passant par des clubbers, des teuffeurs et des chemsexeurs. Si à Paris l'usage de cannabis reste plus ou moins discret dans l'espace public, la visibilité des usages semble encore supérieure en Seine-Saint-Denis, où les consommations ont lieu à la vue de tous, dans la rue ou en terrasse de café, et dans les transports en commun.

Les effets secondaires liés (ou concomitants) à l'usage de cannabis sont majoritairement d'ordre psychiatrique, qu'ils soient aigus (accidents psychiatriques ou bad trips, pharmacopsychoses, décompensations psychiatriques) ou chroniques (trouble de l'usage/dépendance, anxiété, etc.).

Par ailleurs, des syndromes d'hyperémèse cannabique (associant vomissements cycliques et soulagement des symptômes uniquement par des douches chaudes chez des consommateurs chroniques de cannabis) sont rapportés depuis le milieu des années 2010, principalement par le groupe focal sanitaire.

Evolutions des observations en 2019

Marché : qualité en hausse, marketing et élargissement de l'offre multiproduits

Les prix du cannabis sont stables en 2019. La tendance à l'augmentation de la teneur se poursuit, particulièrement pour la résine (voir figure 8). Selon l'Institut national de la police scientifique qui a

¹⁶⁵ Un « four » désigne un point de vente fixe dans une cité, fonctionnant avec une équipe organisée, incluant des revendeurs, gretteurs et/ou rabatteurs. Cf. « Les modalités du trafic dans l'espace urbain », page 79

analysé 197 échantillons cette année, la teneur moyenne en THC dans la résine était de 28 %, avec une teneur maximale analysée de 41 %. Concernant l'herbe, la teneur moyenne est de 10 %, avec une teneur maximale de 32 %.

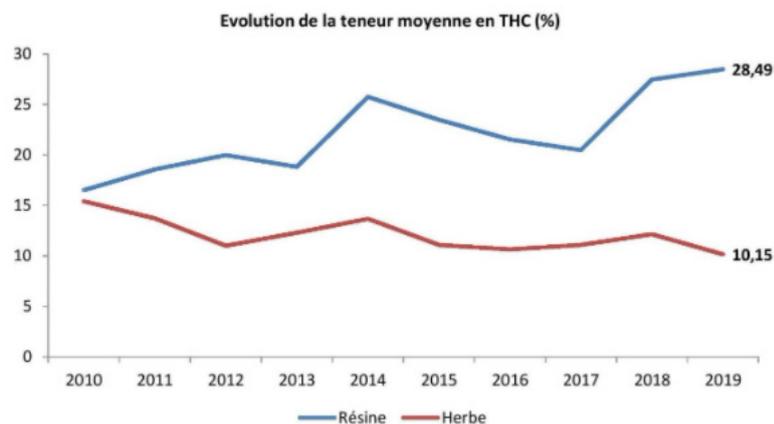


Figure 8 : Evolution de la teneur moyenne en THC des échantillons de cannabis en IDF (source : INPS)

Le phénomène émergent majeur en 2019 concernant le cannabis est sans aucun doute l'évolution du packaging. Des « fours » et des livreurs à domicile ont vendu des produits dont l'emballage est comparable à ceux du marché de consommation légal (boîtes de conserves, sachets scellés, colorées, portant des noms de marques). Ce phénomène est traité dans la partie transversale¹⁶⁶.

Par ailleurs, l'offre multiproduit incluant le cannabis se poursuit et implique particulièrement deux populations distinctes en 2019. D'une part, les usagers de cannabis impliqués dans le trafic de cannabis semblent de plus en plus impliqués dans les trafics multiproduits (guetteurs, rabatteurs, vendeurs). C'est le cas de consommateurs mineurs qui semblent plus à risque d'expérimenter d'autres produits (cocaïne en premier lieu) :

« Les clients vont avoir d'autres demandes que le cannabis et les mineurs seront plus susceptibles de trafiquer de la cocaïne et d'en consommer. » (Groupe focal CJC)

A l'inverse, les vendeurs qui s'adressent habituellement aux chemsexuels (via les applis de rencontre notamment), propose du cannabis sous forme de résine et d'herbe. Ces réseaux n'étaient pas observés les années précédentes et les chemsexuels consommateurs de cannabis s'en procuraient via d'autres moyens (rue, cité, livraisons via SMS).

¹⁶⁶ Cf. « Packaging, phénomène de marques, utilisation des réseaux sociaux : un marketing toujours plus poussé », page 88

Le point sur le CBD

Le cannabidiol ou CBD est le deuxième composant principal psychoactif du cannabis après le THC et module les effets de ce dernier. En France, deux médicaments contiennent du CBD, le Sativex® (en association avec le THC), et l'Epidiolex®.

Il est possible de s'en procurer sur internet et dans des boutiques de vapotage, voire dans des « concept stores » ou « coffee shops » dédiés au CBD. Le CBD est consommé sous forme d'huile, de sirop à ingérer, de e-liquide à vapoter ou de plantes vendues pour être infusées. Ces plantes contiennent des taux variables de CBD (de 5 à 30 % voire plus de CBD annoncé) et un taux minime de THC (annoncé comme inférieur à 0,2%). Suite à l'ouverture de « coffee shops » à Paris et banlieue en juin 2018¹⁶⁷, la MILDECA a réalisé une note de mise au point sur la législation entourant le cannabis et les cannabinoïdes¹⁶⁸.

L'usage de CBD tend à se démocratiser chez des usagers de cannabis plutôt insérés fréquentant tous types d'espaces. Le CBD jouit d'une très bonne image auprès des usagers de cannabis qui lui attribuent des vertus thérapeutiques (anti-inflammatoire, stimulant de l'immunité) voire l'utilisent comme substitut au cannabis pour ceux qui souhaitent différer ou diminuer/arrêter leurs consommations de cannabis pour des raisons diverses (mettre fin à une dépendance, à des effets secondaires désagréables comme les impressions paranoïdes ou l'anxiété).

Quand le CBD est utilisé comme « substitut » au cannabis, la forme la plus prisée serait la forme végétale (herbe, fumée), les comprimés, huiles, crèmes etc. étant souvent considérées comme moins adaptées à leur demande et/ou leurs besoins. La présence d'une quantité (même minime) de THC ainsi que d'autres cannabinoïdes produits naturellement par la plante pourrait contribuer à expliquer cette préférence. Le mode de consommation commun avec le joint classique (voie fumée) ainsi que le mélange au tabac peuvent être d'autres hypothèses à avancer.

¹⁶⁵ <http://www.leparisien.fr/paris-75/le-commerce-de-haschich-fait-fureur-a-paris-09-06-2018-7762596.php>

¹⁶⁸ <http://www.drogues.gouv.fr/actualites/cannabidiol-cbd-point-legislation>

HALLUCINOGENÈS NATURELS

Données de cadrage

On entend par hallucinogènes naturels les substances présentes dans certains végétaux – à la différence des hallucinogènes de synthèse, produits chimiquement – qui provoquent des distorsions des perceptions visuelles, spatiales, temporelles, et pour certaines d’entre elles de la perception de soi-même. Il ne sera pas question ici du cannabis que nous traitons dans un chapitre à part.

En France, les champignons hallucinogènes sont les hallucinogènes naturels les plus consommés¹⁶⁹. Ceux-ci peuvent pousser localement (principalement les psylocybes) ou être exotiques (mexicains, hawaïens, colombiens...). Les plantes hallucinogènes ou les préparations à base de plantes telles que le datura, la *Salvia divinorum*, l’iboga, le peyotl ou encore ou l’Ayahuasca – le nom d’une préparation à base de lianes de *Banisteriopsis* – sont consommées de façon plus marginale. A l’exception de la salvinorine, présente dans la *Salvia divinorum*, la plupart des principes psychoactifs de ces substances sont classés en France sur la liste des stupéfiants.

L’usage de ces substances est une constante dans l’histoire des civilisations, dans le cadre de rites traditionnels, initiatiques ou religieux. En France, la consommation de plantes et champignons hallucinogènes est majoritairement observée en contexte festif, notamment dans l’espace festif alternatif, et particulièrement dans les soirées de musique trance. En dehors de ces pratiques festives, il peut s’agir de susciter un état modifié de conscience pour favoriser une meilleure connaissance de soi, dans un but d’instrospection.

Très peu répandue en population générale, celle-ci est difficile à quantifier, excepté celle des champignons dont le niveau d’expérimentation au cours de la vie est de 5,3 % chez les 18–64 ans, et de 2,8 % chez les jeunes de 17 ans¹⁷⁰.

Les champignons hallucinogènes

Documentés par le dispositif TREND-IDF depuis 2001, les usages de champignons concernent un public hétérogène, majoritairement composé de jeunes (16 à 25 ans), lycéens, étudiants, artistes ou personnes fréquentant les milieux festifs techno. Une dimension communautaire importante est attribuée à la consommation de ce produit, effectuée souvent de manière conviviale et collective. Les champignons hallucinogènes sont presque exclusivement consommés par voie orale, frais ou séchés, avalés avec une boisson ou introduits dans une préparation culinaire (infusion, omelette, macération dans un alcool...). En free party, c’est un produit peu disponible à la vente qui fait plutôt l’objet de dons ou de dépannages

¹⁶⁹ Martinez M., Janssen E., « LSD, champignons, autres hallucinogènes et hallucinogènes de synthèse », in *Drogues et addictions*, données essentielles, OFDT, 2019, pp. 144–146.

¹⁶⁵ Martinez M., Janssen E., *ibid.*

Approche par produit

entre usagers. Ceux-ci s'approvisionnent généralement via internet ou aux Pays-Bas pour les variétés exotiques, les cultivent dans des « growbox » à partir de spores, ou cueillent directement des psilocybes dans les campagnes pendant l'automne.

Les champignons hallucinogènes possèdent une image de produit naturel auprès des usagers, aux effets moins puissants et plus facilement maîtrisables que ceux des produits de synthèse comme le LSD. Le risque de « bad trip » semble ainsi moins important comparativement, et les effets indésirables les plus courants sont les nausées, les troubles digestifs et les maux de tête.

Les plantes hallucinogènes

Le datura et les graines contenant du LSA¹⁷¹ semblent ne plus être consommées uniquement que par des petits groupes d'initiés. Il en est de même pour les usages de salvia, qui ont connu un regain d'intérêt au début des années 2000 au sein de des milieux alternatifs techno¹⁷². Les usages y sont rapportés comme « festifs », dissociés de toute perspective mystique ou introspective, mais les effets ressentis semblent plutôt vécus comme une expérience solitaire même lorsque le produit est consommé en groupe. Aussi, l'usage de salvia aujourd'hui, en dépit de son caractère ancestral, épouse les attributs de la modernité : achetée principalement par internet, les informations qui s'y trouvent ont remplacé la transmission du savoir par les pairs quant aux effets, dosages et modes d'administration : « la Toile est un moyen actuel désormais reconnu pour rassembler des informations sur les drogues et notamment sur les hallucinogènes, qu'il s'agisse d'informations scientifiques ou d'informations profanes. La salvia semble un des plus parfaits exemples de cette configuration, du fait de la primauté de ce médium dans la diffusion d'information à son sujet. »¹⁷³

A côté de des usages dans un cadre festif, un cadre d'expérience apparaît de plus en plus fréquent, associant le « néochamanisme » hérité de la vague psychédélique des années 1960 aux États-Unis, et la sacralisation de la nature, dans un contexte de regain d'intérêt pour l'anthropologie profane et les médecines traditionnelles. L'usage de l'ayahuasca tel qu'il est pratiqué dans certains cultes d'Amérique du Sud semble ainsi en expansion depuis le début des années 2000, et faire l'objet d'un véritable « tourisme chamanique »

Evolutions observées en 2019

Depuis le début des années 2010¹⁷⁴, le site TREND Ile-de-France observe une diminution des usages de plantes hallucinogènes dans les espaces festif observés. Même dans les soirées de musique trance, pourtant réputées pour recevoir un public plutôt amateur de produits hallucinogènes, peu ou pas de

¹⁷¹ LSA est l'abréviation de l'amide d'acide lysergique, appelé également ergine. Comme le LSD, il appartient à la famille de l'ergoline.

¹⁷² Reynaut-Maurupt C., *Usages contemporains de plantes et champignons hallucinogènes*, Saint-Denis, OFDT, 2006.

¹⁷³ Ibid., page 16.

¹⁷⁴ Pfau G., Pécquart C., *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2011-2012-Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2014.

consommations y sont rapportées : les nombreux effets secondaires (nausées, vomissements, etc.) font de ces produits des substances plutôt déconseillées pour passer une bonne soirée.

L'ayahuasca est en revanche consommé lors de soirées payantes par des petits groupes de personnes désireuses d'expérimenter cette substance en contexte rituel. En 2019, les douanes ont ainsi réalisé d'importantes saisies destinées à ce type d'usage :

« Nous avons saisi 24 kilos de pâte ou gel d'ayahuasca et 19 litres d'ayahuasca liquide en provenance du Brésil, stock de deux individus qui organisaient chacun de leur côté des cérémonies chamaniques célébrant le culte du Santo Daimé, à la fois catholique et amérindien. Lors de ces cérémonies, la consommation du produit sous forme liquide est accompagnée de prières et de chants. Ils avaient déjà été interpellés pour le même motif par la brigade des stupéfiants il y a quinze ou vingt ans. Ce ne sont pas des dealers à proprement parler. Ils organisent des cérémonies payantes, de 50 à 110 euros, en fonction des moyens des invités. C'est une activité spirituelle, nous n'avons pas affaire à un vrai trafic. »

(Groupe focal application de la loi Paris)

Ces soirées se déroulent dans des lieux d'habitation, les participants se connaissent tous ou sont cooptés par bouche à oreille, et peuvent faire venir un chamane du Brésil pour l'occasion. Le produit n'est pas illégal au Brésil, sa consommation étant toujours accompagnées de prières et de chants dans le cadre d'une pratique religieuse collective. Il peut ainsi être expédié sous forme de pâte (appelée aussi mélasse ou gel) par colis postal. Ces soirées ainsi que le nombre de personnes concerné restent anecdotiques. La consommation de diméthyltryptamine (DMT) est également rapportée par des personnes fréquentant l'espace festif alternatif, sans que nous disposions d'information sur son caractère synthétique ou végétal (résine). La voie d'administration est l'inhalation¹⁷⁵.

L'inhalation de changa est également rapportée. Ce mélange de plantes contient lui aussi de la DMT¹⁷⁶, et serait également consommé hors contexte festif, dans une perspective d'introspection :

« E m'explique qu'il y a de vrais passionnés de la DMT, des gens qui en consomment très régulièrement (chaque semaine, voir plus) et qui ont un rapport particulier, très spirituel avec ce produit qu'ils consomment dans une démarche de thérapie (mieux se connaître, guérir ses névroses), ou mystique/spirituelle (se connecter avec les forces de la nature, avec l'univers, avec le vivant), voir même pour développer une forme de sagesse. »

(Note ethnographique n°2 espace festif IDF)

Déjà observé par le dispositif TREND en 2013, nous ne disposons pas d'information sur la diffusion de ce produit.

¹⁷⁵ Lors de l'inhalation, le passage par voie digestive est évité, le DMT peut ainsi atteindre le sang puis le cerveau

¹⁷⁶ Comme l'ayahuasca, le mélange contient également un ou plusieurs IMAO (Inhibiteur de monoamine oxydase), ayant pour effet d'augmenter la concentration de certains neurotransmetteurs et d'inhiber l'activité d'enzymes en charge de leur dégradation. Les IMAO prolongent et renforcent l'action de la DMT..

Approche par produit

De manière générale, les substances hallucinogènes d'origine naturelles semblent susciter un intérêt moindre pour un usage en contexte festif, qui pourrait se reporter vers un usage de type « néochamanique », « new age » ou de connaissance de soi, seul ou en petit groupe. Cette baisse des usages en contexte festif pourrait s'expliquer par un report vers d'autres produits d'origine synthétique, tels que la kétamine dont la diffusion a nettement augmenté dernièrement.

Enfin, le datura, dont certains usages ont été particulièrement documentés dans l'espace urbain parisien en 2017, n'a pas fait l'objet de signaux significatifs en 2019, son usage demeurant confiné à des petits groupes d'utilisateurs initiés, qui se procurent le produit directement dans certains jardins parisiens où les plantes se cueillent aisément. Les feuilles, tiges et graines peuvent se consommer en décoction, les feuilles séchées sont parfois fumées, mais l'absorption des graines est le mode de consommation qui semble le plus répandu.

LSD

Données de cadrage

Le diéthyllysergamide (LSD, LSD-25, de l'allemand lysergsäurediethylamid) a été synthétisé en 1943 par Albert Hoffman. C'est un psychotrope hallucinogène puissant, dérivé de l'acide lysergique naturellement produit par l'ergot de seigle, un champignon qui pousse sur les céréales comme le seigle ou le blé. Drogue-symbole de la contre-culture, du psychédéisme et du mouvement hippie dans les années 1960 et 1970, le LSD a vu sa consommation ressurgir dans les années 1990 au sein du mouvement techno.

Couramment appelé « buvard », « acide », « trip », « carton », « toncar », « peutri », « peupeu », « L », « micropointe », « goutte » ou encore « gélat' », le LSD peut se présenter sous plusieurs formes : le buvard (forme la plus répandue), la « goutte » (forme liquide), la gélatine et la micropointe. Il se consomme par voie orale. Des cas exceptionnels d'usages par voie intraveineuse existent.

A Paris et en Seine-Saint-Denis, c'est un produit consommé quasi exclusivement en contexte festif, très disponible dans l'espace festif techno alternatif (free parties, teknivals, mais également les soirées type warehouse), et qui se diffuse marginalement vers l'espace festif commercial depuis 2014-2015¹⁷⁷ (clubs, festivals) ainsi que les soirées privées dans certains milieux branchés parisiens. C'est également un produit caractéristique des soirées techno trance. Il est principalement vendu par des usagers-revendeurs, au prix courant de 10 euros le buvard ou la « goutte » de LSD. Dans l'espace urbain, c'est un produit non disponible et peu accessible, même s'il peut faire l'objet de consommations opportunistes suite à des transactions par interconnaissance, principalement de la part de personnes fréquentant l'espace festif alternatif. En dehors de l'espace festif, des usagers s'approvisionnent via le darknet.

Le LSD est le plus souvent consommé seul en raison de ses effets puissants, parfois en association avec l'alcool et/ou le cannabis pour en potentialiser ou réguler les effets, plus rarement avec de la MDMA ou de la kétamine. Les opiacés et les benzodiazépines sont quant à eux consommés pour en amortir la descente. Les usagers de LSD recherchent les effets hallucinogènes et stimulants caractéristiques du produit, qui peuvent prendre la forme de modifications sensorielles intenses, de distorsions visuelles et auditives, et seraient propice à la convivialité des contextes festifs. D'autres, au contraire, en font usage dans une démarche d'introspection et de recherche de soi, avec une dimension mystique de l'expérience. Les effets du LSD surviennent environ une demi-heure après la prise, et peuvent durer jusqu'à douze heures voire plus.

Le profil des consommateurs de LSD ne diffère pas sensiblement des autres usagers de l'espace festif alternatif. Ils sont majoritairement jeunes (entre 20 et 25 ans), « teufeurs », étudiants, ouvriers ou jeunes

¹⁷⁷ Gregory Pfau, Marie Francia, Catherine Pecquart, *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2017 - Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2018.

chômeurs. Néanmoins, le LSD a la faveur d'usagers plutôt familiers et amateurs des expériences psychédéliques auprès de qui il jouit d'une image très positive. Chez les autres, le produit suscite la méfiance et garde l'image d'une drogue pour initiés qui requiert de l'expérience pour en domestiquer les effets. Les représentations liées au LSD mêlent ainsi la fascination et la séduction pour un produit mythique, l'inquiétude et la peur suscitées par une substance potentiellement dangereuse car très puissante. Le « good trip » et le « bad trip » constituent les deux facettes de l'expérience psychoactive du LSD.

Le « bad trip » ou « mauvais voyage », « mauvais délire », peut se caractériser par une forte montée d'angoisse, par des crises de panique, de phobie, ou de paranoïa. Il est nettement influencé par l'état psychologique, le contexte d'usage et la quantité consommée. L'usage de LSD peut être à l'origine de troubles psychiques survenant lors d'un « bad trip », plus rarement de décompensation psychiatrique nécessitant une prise en charge médicale. On dit alors de l'utilisateur qu'il est « resté perché » lorsque celui-ci ne revient pas à son état antérieur. La crainte du « bad trip » amène les usagers à fractionner les prises, généralement en quart ou demi-buvards.

Evolutions observées en 2019

Le site TREND IDF ne constate pas d'évolution notable concernant les usages de LSD en 2019. Le produit est toujours très disponible au sein de l'espace festif alternatif et son prix reste stable. Sa diffusion vers des espaces festifs plus commerciaux est toujours observée, notamment dans les festivals ou les clubs, mais reste très limitée. Des revendeurs ou usagers-revendeurs le proposent aux côtés de la MDMA ou la cocaïne. Ceux-ci s'approvisionnent via le darknet, où il est aisé d'accéder à une offre de produits élargie, pour ensuite l'écouler au détail :

« Nous avons découvert chez elle 243 cachets d'ecstasy, 56 grammes de MDMA, 10 grammes de kétamine, [...] 13 grammes de champignons hallucinogènes, un gramme de cocaïne, 50 buvards de LSD et 25 sachets de 2-CB, le tout acheté aux Pays-Bas sur le darknet. [...] Elle vendait depuis près d'un an, notamment dans des soirées. » (Groupe focal application de la loi Paris)

De plus en plus fréquemment, des revendeurs indiqueraient avec précision le dosage en LSD des buvards qu'ils proposent à leurs clients (à l'instar de ce qui est fréquemment fait pour les comprimés d'ecstasy). Cette pratique au croisement du marketing et de la réduction des risques est tournée en dérision par certains usagers :

« Les mecs ils arrivent : moi mes trips ils sont à 167,5 microns ! Alors qu'ils en savent rien du tout ! » (Usager, note ethnographique n°2 espace festif IDF)

En dehors des espaces festifs, les usages de LSD sont anecdotiques. La salle de consommation à moindre risque signale le cas d'un usager le consommant occasionnellement par voie intraveineuse. L'ethnographie rapporte l'expérimentation du « microdosing » ou microdosage¹⁷⁸ du LSD par des usa-

gers fréquentant par ailleurs l'espace festif. Des usagers de LSD auraient eu un pic d'intérêt pour cette pratique, mais TREND IdF ne l'observe plus.

¹⁷⁸ Le microdosage consiste à ne consommer qu'une très faible proportion de la dose récréative, dans une perspective d'amélioration des capacités cognitives, de la créativité, de l'équilibre émotionnel ou encore de l'endurance physique. Cette pratique a été médiatisée en 2017 suite à son expérimentation par des startupers de la Silicon Valley.

KÉTAMINE

Données de cadrage

Le chlorhydrate de kétamine est un anesthésique utilisé en médecine humaine et vétérinaire depuis les années 1960. Dénommée « kéta », « ké », « K », « spécial K », « kate », la kétamine se présente sous forme liquide incolore et inodore, qui une fois cuisinée pourra prendre la forme de très fins cristaux ou de poudre de couleur blanche.

Les usages de kétamine sont observés par le dispositif TREND au tournant des années 2000 dans une frange marginale de l'espace festif techno, celle des free parties et teknivals. Ceux-ci restent circonscrits du fait des représentations négatives associées au produit, liées à son image d'« anesthésiant pour cheval », et concernent un public minoritaire d'utilisateurs initiés et nomades (travelers) recherchant précisément les effets hallucinogène et dissociatif puissants du produit, pouvant conduire au « K-hole »¹⁷⁹, que celui-ci soit recherché ou non. À partir des années 2008-2009, les usages progressent au sein de l'espace festif alternatif techno au-delà des cercles initiaux¹⁸⁰, une partie des consommateurs y trouvant un intérêt pour ses effets désinhibant, de sensation d'ébriété ou d'ivresse « cotonneuse » lorsqu'ils consomment la kétamine à petite dose. Certains l'utilisent également pour gérer la descente de psychostimulants. Cette diffusion des usages est également observée plus marginalement dans l'espace festif plus commercial comme les clubs, et plus récemment au sein des espaces festifs gays¹⁸¹.

La kétamine est majoritairement sniffée, mais peut également être injectée par voie intraveineuse ou intramusculaire, consommée seule ou associée à d'autres substances, le plus souvent stimulantes (le « Calvin Klein » désignant le mélange avec la cocaïne, mais des associations avec de la MDMA et des amphétamines sont également rapportées). Certains slameurs l'injectent en association avec des cathinones. Enfin, chez les chemsexuels, la kétamine peut (rarement) être utilisée après dilution, par voie intra rectale à l'aide d'une seringue sans aiguille.

Le produit est très disponible et accessible dans l'espace techno alternatif depuis 2014-2015 – même si des périodes de pénuries cycliques peuvent apparaître – au prix habituel de 40 à 50 euros le gramme de poudre, forme la plus fréquemment proposée, ainsi que sous forme liquide (« non cuisinée »).

La forme « cristaux » serait quant-à-elle plutôt acquise par des utilisateurs ou utilisateurs-revendeurs sur le darknet. Cette disponibilité est également importante dans l'espace festif commercial, tels que les

¹⁷⁹ On dénomme « K-hole » la perte de conscience consécutive à une prise importante de kétamine, et qui provoquerait selon les utilisateurs des sensations de décorporation ou des « expériences de mort imminente ».

¹⁸⁰ Gandilhon M., Cadet-Tairou A., Martinez M., *L'usage de kétamine en France : tendances récentes (2012-2013)*, OFDT, 2014.

¹⁸¹ Pfau G., Francia M., Pequart C., *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2017 – Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2018.

clubs, festivals, soirées privées, dans lesquelles il est possible de se procurer le produit par bouche à oreille, et dans une moindre mesure par livraison, le produit étant proposé aux côtés de la cocaïne ou la MDMA. Dans l'espace urbain, l'usage de kétamine n'était jusqu'aux dernières années que peu observé, et concernait majoritairement des usagers plutôt jeunes et désocialisés, fréquentant marginalement l'espace festif techno alternatif. Cet usage s'est diffusé dernièrement, même s'il n'existe pas de marché de rue à Paris ni en Seine-Saint-Denis, les transactions s'effectuant par interconnaissance ou par livraison. Parallèlement à la diffusion des usages et la diversification des profils de consommateurs, l'image de la kétamine auprès des usagers s'est améliorée, le statut d'anesthésiant vétérinaire aux effets incontrôlables laissant peu à peu la place à celui d'une drogue festive. La faible durée de ses effets (30 minutes à une heure) a pu contribuer à démystifier le produit, exerçant un effet rassurant auprès des usagers recherchant des effets doux et désinhibants plutôt qu'hallucinogènes ou dissociatifs. Ce changement de représentations n'est toutefois pas partagé par l'ensemble des usagers de drogues, certains reprochant à la kétamine d'être inadapté à la fête car peu empathogène et renvoyant à l'allure de « zombie » liée aux pertes d'équilibre qu'elle occasionne.

Sur le plan sanitaire, les méfaits les plus observés sont des blessures consécutives à l'altération de la vision et aux pertes d'équilibre, des troubles mnésiques ou des K-holes avec risques d'hypothermie. Un usage chronique de kétamine peut entraîner une perte de la maîtrise de sa consommation, la tolérance au produit et la dépendance s'installant rapidement. Plus rarement, des troubles urinaires sont aussi notés.

Evolutions observées en 2019

Les évolutions observées en 2019 sont traitées plus haut dans la partie transversale¹⁸²

¹⁸² Cf. « Une amélioration de l'image de la kétamine favorisant sa diffusion », page 60

NOUVEAUX PRODUITS DE SYNTHÈSE NPS (HORS 3-MMC)

Données de cadrage

Apparues aux alentours de 2008¹⁸³, les appellations « nouveaux produits de synthèse » (NPS) ou « nouvelles substances psychoactives » (NSP) désignent un éventail hétérogène de substances qui imitent les effets de différents produits illicites (ecstasy, amphétamines, cocaïne, cannabis, etc.). Ils sont également dénommés « RC » (pour research chemicals). Les produits disponibles à la vente sur internet et présentés comme « nouveaux » sont de natures très variables et le nombre de sites les proposant est croissant. Il convient toutefois de préciser que dans le cadre du système rapide d'échange d'information (Early warning system), l'Union européenne intervient sur les Nouvelles substances psychoactives (New psychoactive substances en anglais soit NPS). Cette définition recouvre toutes les substances qui ne sont pas contrôlées au niveau international et dont un mésusage est nouvellement constaté¹⁸⁵.

Après une phase d'augmentation du nombre de nouvelles substances identifiées en Europe (entre 2009 et 2014), nous entrons depuis 2015 dans une phase de diminution¹⁸⁶. En 2018, « seules » 32 nouvelles substances ont été identifiées en Europe, chiffre comparable à ce que l'on avait pu observer depuis 2009 et 2010 (entre 29 et 39 nouvelles substances identifiées). En France, 16 seulement sont identifiées en 2018, chiffre qui n'avait jamais été aussi bas depuis 2010. Il faut noter qu'au moment de leur apparition sur le marché parallèle, bon nombre de NPS ne sont pas encore classés comme stupéfiants en France. Ces produits peuvent appartenir à des familles chimiques présentant des propriétés pharmacologiques parfois très éloignées, à l'instar du marché de rue. En effet, comme il est possible d'acheter sur le marché de rue des dépresseurs (héroïne, morphine...), des stimulants (cocaïne, crack, amphétamines...) et des hallucinogènes (LSD, champignons...), l'offre d'internet est tout aussi variée et un même site peut proposer des produits aux effets tout aussi éloignés. Il existe ainsi différentes familles de NPS (phényléthylamine, cathinones, pipérazines, tryptamines, cannabinoïdes, opioïdes, benzodiazépines, etc.). Une molécule peut être présentée sous plusieurs appellations différentes via des sites plus ou moins axés sur le marketing, ce qui rend l'offre plurielle s'adaptant ainsi aux demandes et profils variés des consommateurs.

Les sites peuvent globalement être divisés en deux catégories : les sites dits « sérieux » et les autres. Les

¹⁸³ A Paris, la méphédronne est le premier produit de synthèse identifié par le dispositif SINTES en 2008.

¹⁸⁴ Lahaie E., Martinez M., Cadet-Taïrou A., *Nouveaux produits de synthèse et Internet*, OFDT, 2013.

¹⁸⁵ <https://www.ofdt.fr/produits-et-addictions/de-z/nouveaux-produits-de-synthese/>

¹⁸⁶ Martinez M., Néfau T., Cadet-Taïrou A., *Nouveaux produits de synthèse, dix ans de recul sur la situation française*, OFDT, 2018.

sites considérés comme « sérieux » par les usagers vendent les produits en les nommant par l'appellation chimique des molécules (ou leur abréviation). La mise en page est succincte et les images utilisées font appel aux représentations liées aux laboratoires de chimie/biologie (peu de couleur, présentations froides, pas d'iconographie...). Les autres sites jouent au contraire sur l'aspect marketing, usant de couleurs vives et des codes de langage masquant le fait qu'il s'agit de produits psychoactifs, les présentant par exemple comme des sels de bain ou de l'engrais. L'utilisation d'offres promotionnelles fait partie des stratégies utilisées pour favoriser la vente. Globalement, le prix des NPS est très bas, bien inférieur à tous les produits du marché « de rue ».

De nombreuses molécules sont évoquées par les usagers lors des entretiens ethnographiques ou disponibles à la vente sur les sites spécialisés. Cependant, mis à part la méphédronne chez les clubbers à la fin des années 2000, la 4-MEC et la 3-MMC chez les chemsexuels depuis le début des années 2010, il semblerait que l'intérêt que suscite une molécule soit relativement bref dans le temps, les usagers expérimentant l'une puis l'autre des molécules à leur disposition. Certains évoquent des raisons d'évolution de la législation, alors que d'autres semblent en quête perpétuelle de LA drogue parfaite, capable d'induire un état de conscience modifié adapté à ce que l'utilisateur recherche et des effets indésirables moindres.

La majorité des achats de NPS ont lieu sur internet, parfois sur le darknet – directement ou via un tiers familiarisé à ce type de transactions¹⁸⁷ – et concerne une variété importante de produits.

A l'instar de nombreuses autres drogues, les NPS peuvent également être troqués, donnés entre proches ou revendus au sein de micro-réseaux d'usage-revente peu structurés comparativement au trafic d'autres drogues telles que le cannabis ou l'héroïne. Au sein de l'espace festif alternatif techno, les NPS achetés en tant que tels ne sont pas nombreux et sont pour la plupart des stimulants et/ou hallucinogènes (cathinones, DOC sous forme de buvards, 2-CB sous forme de gouttes ou de comprimés, méthoxphénidine, 25i, 25c). Chez les chemsexuels, l'accessibilité des NPS est en augmentation depuis 2017 via la diversification des modes d'obtention et l'apparition d'un marché physique en complément d'internet.

Dans l'espace festif, on distinguait en 2012¹⁸⁸ deux grands types de populations consommatrices de NPS : d'une part les « psychonautes » érudits, d'autre part les usagers opportunistes et moins éclairés. Cette typologie est toujours d'actualité en 2019. Les profils de consommateurs peuvent également être décrits selon les espaces qu'ils fréquentent et leurs logiques de consommation :

► L'expérimentateur curieux qui n'appartient pas au mouvement techno, n'a que peu de connaissances en termes de RdRD, et consomme des NPS lors de fêtes privées et par simple opportunité, peut être parfois très jeune (16 ans) et appartenir à des catégories socio-professionnelles supérieures.

¹⁸⁷ Cf. encadré « Les transactions via les outils numériques », page 84

¹⁸⁸ Pfau G., Pequart C., *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2011-2012-Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2014.

- ▶ Le psychonaute festif, non nécessairement affilié au mouvement techno, se situe dans une démarche hédoniste et consomme systématiquement à plusieurs, parfois lors de petites soirées, d'autres fois dans de plus grosses soirées voire en free party. Il possède des connaissances avancées sur les produits, les noms des molécules, les sites à recommander, les usages à moindre risques et participe à l'évolution de la RdRD spécifique à ces produits sur internet. La consommation par voie orale est quasi exclusive, mais l'utilisation de la voie rectale est parfois valorisée. Il a le plus souvent dépassé la vingtaine et appartient à des catégories socio-professionnelles supérieures.
- ▶ L'utilisateur affilié au milieu techno se définit comme appartenant à ce mouvement, possède une bonne connaissance des drogues (cocaïne, MDMA, kétamine principalement, mais pas exclusivement), de leurs usages et des messages de RdRD. Sa préférence penche nettement pour les produits "classiques" mais est curieux de découvrir d'autres produits sans forcément en faire un usage chronique. Certains (rares) peuvent utiliser la voie intraveineuse, mais pas concernant les NPS. Agé de 18 à 40 ans ou plus, il peut appartenir à tout type de catégorie socio-professionnelle.
- ▶ L'ex-teuffer n'a plus véritablement d'accès aux produits mais apprécie parfois en consommer avec des amis, en référence aux soirées vécues par le passé. Il peut alors avoir recours à internet pour consommer des drogues. Dépassant souvent la trentaine, il peut appartenir à tout type de catégorie socio-professionnelle.
- ▶ Le psychonaute non festif situe sa logique d'usage entre l'expérimentation et l'introspection. Certains de ces usagers se procurent des drogues sur internet, parfois sur le darknet, dans le but d'expérimenter de nouvelles sensations, parfois à la recherche d'une quête identitaire et/ou un désir spirituel. Les drogues utilisées sont exclusivement ingérées, souvent consommées en solitaire. 4AcoMIPT, 4AcoDMT, 2C-P, 2C-D, 6-APB sont des exemples de molécules psychédéliques particulièrement consommées dans ces contextes précis, achetées sur internet ou le darknet et analysées depuis 2011 par le site SINTES IDF. Dans les espaces festifs et sexuels gays, les personnes consommant des NPS sont en majorité socialement insérées, voire hyper insérées. Cependant, les HSH sollicitant le système de soin pour des troubles liés à l'usage de NPS sont dans des situations sociales difficiles (perte de travail, perte de logement). Ces situations sont les conséquences directes ou indirectes de l'usage de NPS. Parmi eux on distingue les jeunes (20 à 30 ans) des moins jeunes (plus de 40 ans). Ces derniers découvrent l'usage de drogues (hors tabac, alcool, cannabis et poppers) très tardivement, souvent par voie intraveineuse et par l'utilisation des NPS, multipliant ainsi les facteurs de risques. Quelle que soit la tranche d'âge, les chemsexuels ne sont pas nécessairement séropositifs lorsqu'ils initient leurs pratiques de consommation de drogues. On note également une cooccurrence entre l'entrée dans la PrEP (prophylaxie préexposition au VIH) et le premier recours aux NPS, tous modes d'administration compris.¹⁸⁹

¹⁸⁹ Cf. « Les plans chems où l'auto-support de la PrEP », page 76

Evolutions observées en 2019

Marché

L'augmentation de l'accessibilité et de la disponibilité de la 3-MMC est l'élément qui semble le plus marquant concernant les NPS pour l'année 2019. Ce phénomène est plus largement décrit dans le chapitre produit « 3-MMC »¹⁹⁰ ainsi que dans la partie transversale « espace festif gay »¹⁹¹. Les saisies de la police renforcent ce constat, avec une augmentation générale des saisies de NPS passant de 700 grammes en 2018 à 2 kg l'année suivante. Les cathinones représentent la majorité de ces saisies.

Cependant, comme les années précédentes, une variété marquée de NPS est citée par les différentes sources du site TREND francilien en 2019, illustrant la diversité des produits circulants. La MXE, la DMT, le PVP, l'alpha-PVP, le 2CB, le 5-MeO-DALT, le LSA, la 5F-MDMB-PINACA, le 2CX, le 2FMA, la 2CE, le 6APB, PCP, 2'-Oxo-PCE ou la DOC sont citées par un grand nombre de sources qualitatives TREND IDF en 2019. Les données d'analyse de drogues – saisies, collectes SINTES, analyses CCM – montrent également la diversité des NPS circulant en Ile-de-France en 2019.

SINTES IDF a analysé 17 types de NPS différents, revendus comme 2C-B, 2C-D, 2C-E, 3FMP, 2FKétamine, DOC, BK2CB, 2FMA, « synthacaine », « kétamine de rhinocéros », 25C NBOH, euthylone, alpha-PHP, MPA, étizolam, 4HOMIPT, 3-MMC et 3-MEC. A noter que la « kétamine de rhinocéros » contenait du 4F-MDMB-BINACA, un cannabinoïde de synthèse. Le 2C-E contenait en réalité du 25E-NBOH. Cette molécule est récente et rare et n'a été identifiée qu'une fois en Europe, en 2018 en Slovénie.

En 2019, les NPS représentent 13% des 177 analyses effectuées lors du B4 (lire before) de l'association Charonne Oppelia, une permanence hebdomadaire d'information, de prévention et de RdRD proposant notamment aux usagers l'analyse de produits par CCM sur place, de façon gratuite et anonyme. Les intervenants du B4 décrivent les mêmes profils d'usagers que ceux décrits les années précédentes par TREND, avec une prévalence importante de personnes HSH fréquentant les soirées chemsex et une part non négligeable de psychonautes cherchant à expérimenter différents produits et à s'assurer de leurs compositions réelles. Parallèlement, la brigade des stupéfiants a analysé 57 échantillons de NPS en 2019. La figure 9 les présente, classés par famille de molécules, et dans une moindre mesure par livraison, le produit étant proposé aux côtés de la cocaïne ou la MDMA. Dans l'espace urbain, l'usage de kétamine n'était jusqu'aux dernières années que peu observé, et concernait majoritairement des usagers plutôt jeunes et désocialisés, fréquentant marginalement l'espace festif techno alternatif. Cet usage s'est diffusé dernièrement, même s'il n'existe pas de marché de

¹⁹⁰ Cf. le chapitre « 3-MMC », page 163

¹⁹¹ Cf. « L'évolution des espaces associés au chemsex à Paris », page 72

Approche par produit

Cathinones	Tryptamines	Autres
MMC	DMT	1p-LSD
alpha-PHP	5-MeO-MIPT	ALD-52
N-éthyl-hexédrone	AL-LAD	ibogaïne
MEC		GHB
Cathinone	Arylalkylamines et arylcyclohexilamines	Mitragyne
N-éthyl-pentylone	5-APB	Salvinorine
	6-APB	Venlafaxine
	Deschlorokétamine	
	5-APDB	
	6-APDB	
	kétamine	
	3-MeO-PCE	
		Pipéridines
	Phénéthylamines	F-MPH
benzodiazépines	2C-E (échantillon SINTES)	
Etizolam	2C-H	
	2-FMA	
Opioides		
U-47700		

Figure 9 : NPS analysés en 2019 par le laboratoire de police scientifique (Source : INPS-LPS 75)

Au niveau national, le nombre de NPS identifiés en France est de nouveau en hausse (voir figure 10), contrairement à la tendance globale à la baisse observée entre 2015 et 2017, indiquant que l'expérimentations des NPS n'est pas un phénomène qui touche à sa fin.

Les prémices de structuration d'un marché physique de ces substances semblent en cours à Paris, en complément du web de surface ou du darknet. On retrouve en effet des NPS vendus sur le marché physique notamment par des « revendeurs logisticiens »¹⁹² qui proposent une gamme de produits très étendue, incluant parfois des produits atypiques pouvant être considérés comme NPS (les 2C-X par exemple). La brigade des stupéfiants évoque ainsi le cas d'une femme de 30 ans et d'un niveau social favorisé utilisant la messagerie cryptée Telegram® afin de proposer à la revente de nombreux produits. Ont été saisis à son domicile de la MDMA, de la kétamine, des champignons hallucinogènes, de la cocaïne, du LSD et du 2-CB. L'ensemble de ces produits avaient été achetés sur le darknet et étaient revendus à des personnes fréquentant des espaces festifs.

La DMT et la famille des « 2C » sont visibles à la marge au sein de l'espace festif alternatif, mais toujours décrits comme « rares » malgré une légère diffusion des « 2C » sous forme de comprimé et achetés sur le Darknet.

¹⁹² Cf. « Le développement des livraisons à domicile et de l'offre multiproduits », page 83

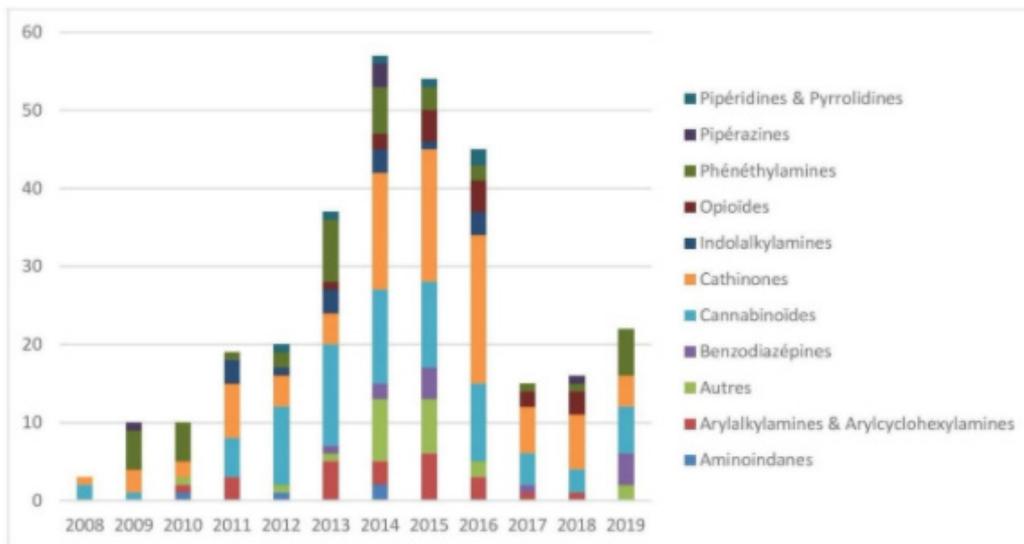


Figure 10 : Nombre de nouvelles substances identifiées en France par famille et par année depuis 2008 (Source : le Point SINTES n°6, OFDT, 2020).

Usages et usagers : deux cas marquants en 2019

En 2019, deux situations marquantes ont été signalées concernant des consommations de cathinones plus ou moins volontaires chez des mineurs ou jeunes adultes. Le groupe focal sanitaire CJC observe des pratiques à risques chez de jeunes usagers fréquentant des soirées chemsex et a évoqué particulièrement le cas d'un usager de 20 ans, acceptant de se faire injecter des produits dont il ignorait la composition dans le cadre de sessions chemsex durant plusieurs jours. Sans qualifier cette pratique de prostitutionnelle, il était tout de même renvoyé de l'appartement le lundi matin et les autres participants, bien plus âgés que lui, lui donnaient de l'argent à la fin du weekend.

« Il se retrouvait du coup complètement défoncé seul. C'est à ces moments-là qu'il appelait ses parents qui n'avaient pas eu de nouvelle de lui depuis deux ou trois jours. »

(Groupe focal sanitaire CJC)

A la suite d'événements similaires, les parents ont décidé de solliciter une CJC. Cette situation illustre la tendance d'échanges économico-sexuels observée dans le milieu des chemsexuels, se situant parfois à la frontière entre la prostitution et les abus sexuels.

Par ailleurs, le CEIP-A de Paris a signalé un cas d'identification d'une cathinone (nature non précisée) chez un MNA dans un contexte de polyconsommation de prégabaline et Rivotril®. Cette situation est très étonnante car les MNA ne font pas partie des populations identifiées comme habituellement consommatrices de cathinones.

Approche par produit

Conséquences particulières de l'usage

Un décès a été constaté à Paris en 2019 par la brigade des stupéfiants (consommation associée de 3-MMC et de 4-MEC), marquant une diminution par rapport à 2018 où 4 décès liés à des consommations de NPS avait été à déplorer.

3-MMC

Données de cadrage

La 3-méthylmethcathinone est une substance de synthèse de la famille des cathinones, alcaloïde sympathicomimétique¹⁹³ provenant des feuilles du khat (*Catha edulis*), un arbuste africain, dont elle constitue le principe actif. Elle possède des caractéristiques proches de celles des amphétamines. Les cathinones, molécules synthétiques aux effets stimulants et empathogènes constituent une des familles de molécules intégrées à l'ensemble des nouveaux produits de synthèse (NPS). Ce dernier terme désigne une catégorie de molécules synthétiques, dont l'offre s'est multipliée à la fin de la décennie précédente par le biais d'internet. Les termes « cathinones » et « nouveaux produits de synthèse (NPS) » ne sont pas ou peu connus des usagers et utilisés uniquement par les intervenants de la réduction des risques et des dommages (RdRD) et en addictologie. Cette catégorie de substances est présente dans le milieu gay parisien depuis la fin des années 2000 en particulier par des usagers pratiquant le chemsex.

Dans cet ensemble, la 3-MMC se détache nettement des autres cathinones et semble suivre un parcours rappelant des drogues plus diffusées et consommées par des publics variés. Un diminutif est maintenant largement utilisé par les usagers qui évoquent la « 3 » (pour 3-MMC), tout comme la « 4-MEC » peut être nommée « la 4 », la cocaïne « la C », la MDMA « la D » ou l'héroïne la « H ».

Un marché physique semble se stabiliser à Paris à partir de 2018 et ne serait accessible qu'aux chemsexuels. Il est ainsi possible de se procurer de la 3-MMC en livraison à domicile ou sur rendez-vous via des applications de messageries et de rencontres, par l'intermédiaire d'usagers revendeurs et via des escortes. Ce marché constitue une alternative aux sites internet encore majoritairement utilisés par les usagers. Le prix moyen est de 20 euros le gramme sur internet et de 35 euros le gramme via le marché physique.

La 3-MMC est consommée en sniff, en injection (slam) ou en parachute lorsque la consommation s'effectue dans un espace festif.

Ce que les usagers attendent des cathinones en général et de la 3-MMC en particulier, c'est toujours l'effet de montée vertigineuse et immédiate associé à la prise de cette poudre qui « brûle » les narines ou qu'on injecte, pour un effet de rush décrit comme bien plus fort encore, avec l'évocation d'une descente assez rapide et la nécessité de « retaper » ou de « reshooter », entraînant des prises nombreuses durant les « plan culs » notamment. Evidemment, les modes d'administration influent nettement sur l'intensité des effets et leur durée.

¹⁹³ Les sympathicomimétiques (ou sympathomimétiques) sont une classe de médicaments dont les propriétés imitent la stimulation du système nerveux sympathique. Dès lors, ils accélèrent la fréquence cardiaque, dilatent les bronchioles, et provoquent en général une contraction des vaisseaux sanguins (vasoconstriction).

Depuis 2018, les espaces où « la 3 » est consommée ne se cantonnent plus aux lieux accueillant des pratiques de chemsex. Le milieu festif queer et les soirées alternatives technos peuvent être des lieux d'usage de cette cathinone par des personnes non chemsexuels et se définissant comme hétérosexuelles. Certains consommateurs affirment rechercher aujourd'hui ce produit, notamment comme alternative à la cocaïne.

En termes d'effet, les consommateurs décrivent une montée plus douce et un effet plus long, permettant de ne pas reconsommer toutes les demi-heures. Les consommateurs de 3-MMC mettent également en avant le prix plus avantageux de la 3-MMC (trois à quatre fois moins chère que la cocaïne).

Évolutions par rapport aux observations 2018

La disponibilité, l'accessibilité et la diversité des profils d'usage et des espaces où est consommée la 3-MMC sont en hausse.

Alors qu'aucune pénurie de 3-MMC n'a été observée depuis 2017 à Paris par l'ensemble des sources du site TREND IDF, les analyses du laboratoire de police scientifique (LPS) de Paris montrent que ce produit se détache des autres NPS. Le LPS constate une diminution du nombre et de la diversité des NPS dans les saisies. Les cathinones semblent être les seuls produits qui progressent en nombre et la 3-MMC est le NPS le plus analysé ces dernières années. Cette diminution de la diversité est à mettre en perspective avec l'augmentation des saisies en termes de poids avec 2 kilos de NPS saisies par la brigade des stupéfiants en 2019 contre 700 grammes en 2018.

L'accessibilité augmente tant en termes de variété de modes d'accès au produit qu'en nombre de personnes proposant l'achat, dans un contexte de stabilité de prix faibles (comparé aux autres stimulants classiques : cocaïne, MDMA, notamment). Initialement accessible via internet mais aussi via le darknet, la 3-MMC est rendue également disponible via un marché physique qui semble s'installer. Il concerne l'achat via des usagers-revendeurs non professionnalisés (partenaires sexuels qu'ils soient ou non escortes) ou des personnes qui paraissent plus investies dans le trafic laissant penser une professionnalisation (incluant possibilité de rendez-vous par téléphone ou par les applis de rencontre et/ou livraison à domicile et/ou propositions de divers produits autres que la 3-MMC comme la MDMA, cocaïne ou méthamphétamine par exemple).

Les observations ethnographiques ont rapporté de nouvelles formes d'accès à la 3-MMC en 2019. Comme décrit dans le chapitre transversal sur le chemsex page 72, la 3-MMC fait partie des produits qui sont mis à disposition des chemsexuels et compris dans le prix initial des soirées « all inclusive ». Certains revendeurs de 3-MMC proposent également des « sessions de vente » limitées dans le temps : le revendeur loue un appartement situé dans le centre à Paris où ils proposent aux clients de venir s'approvisionner en substances durant une plage temporelle délimitée. Cette technique permet aux clients de s'assurer une transaction rapide et facilitée par la centralité du lieu ; elle permet au revendeur de

limiter les risques en limitant les déplacements tout en effectuant un nombre conséquent de transactions sur un temps court. Enfin, la 3-MMC est également accessible via des listes Telegram® où seul le revendeur peut s'exprimer et fixer les modalités des transactions (lieux, paiements, durée de la vente). Parallèlement à ce phénomène, on note en 2019 une diversification des profils de revendeurs sur des applications de rencontres communautaires HSH. La 3-MMC semble être ainsi devenue le produit d'appel pour de nombreux revendeurs du marché physique s'adressant aux consommateurs chemsexuels et/ou fréquentant l'espace festif gay. Ils utilisent ainsi les applications comme vitrine commerciale. Il semble que la 3-MMC soit devenue le produit dominant dans les espaces liés au chemsex à Paris. Un intervenant travaillant en consultation PrEP constate que la 3-MMC est le produit d'initiation le plus cité par les usagers chemsexuels lorsqu'il aborde avec eux la thématique des usages de produits.

Notons enfin que le prix de la 3-MMC reste faible comparé aux autres stimulants classiques (cocaïne, MDMA), contribuant à la haute accessibilité de ce produit. Comme en 2018, 20 euros suffisent pour l'achat d'un gramme de 3-MMC sur internet avec une dégressivité du prix selon la quantité achetée. Sur le marché physique, la 3-MMC s'achète entre 30 et 35 euros le gramme et conserve cette même dégressivité. Les usagers ne souhaitant ou ne pouvant pas prévoir « à l'avance » leurs consommations sont prêts à payer 30 à 40 % plus cher contre une réactivité plus grande des revendeurs du marché physique – quelques heures contre plusieurs jours concernant internet.

Les profils de consommateurs sont aussi en cours de diversification. La 3-MMC est la seule cathinone mentionnée par l'ensemble des acteurs interrogés par TREND IDF et semble devenir transversale à l'ensemble des espaces observés par le site francilien. Initialement observée dans les espaces que fréquentent les chemsexuels, la 3-MMC est aujourd'hui aussi expérimentée voire consommée plus régulièrement par des psychonautes ou par des fêtards fréquentant les warehouse parties.

Les psychonautes achètent leurs produits sur internet ou sur le darknet, et se montrent plutôt soucieux de connaître la réelle composition de leurs produits. Certains semblent apprécier la 3MMC pour son « rapport prix/effets » qu'ils jugent meilleur que celui de la cocaïne.

Au sein de l'espace festif alternatif (warehouse, free parties) l'usage de 3-MMC semble poursuivre son ascension. Un intervenant en réduction des risques compare l'itinéraire de la 3-MMC à celle du GBL :

« D'abord utilisée dans le cadre du chemsex, dans les milieux gays, elle aurait été utilisée en milieu festif queer, puis dans des soirées technos alternatives. »

(Groupe focal intervenants espace festif)

Plusieurs fêtards fréquentant les soirées warehouse notamment en Seine-Saint-Denis confirment cette tendance à la hausse de la consommation de 3-MMC :

« Des gens m'en proposent (à consommer, pas à vendre). Je suis surpris que tant de gens connaissent alors qu'il y a deux ans, c'était très rare. »

(note ethnographique n°1 espace festif 93)

SOLVANTS

POPPERS

Données de cadrage

Les préparations contenant des nitrites aliphatiques ou cycliques d'alkyle (nitrites d'amyle, de butyle d'isobutyle, de propyle, de pentyle), plus connues sous le terme générique de « poppers » sont généralement classées dans la famille des solvants mais aussi des hallucinogènes du fait des effets de type hallucinatoire que leur consommation est susceptible d'engendrer.¹⁹⁵

Le point sur l'évolution de la réglementation des poppers¹⁹⁶

1990 : décret d'interdiction de la vente et de la distribution gratuite au public des produits dits « poppers » contenant des nitrites de butyle ou de pentyle ou leurs isomères.¹⁹⁷

2007 : décret d'interdiction de la fabrication, l'importation, l'offre, la détention en vue de la vente ou de la distribution à titre gratuit, la mise en vente, la vente ou la distribution à titre gratuit des produits contenant des nitrites d'alkyle aliphatiques, cycliques ou hétérocycliques et leurs isomères destinés au consommateur et ne bénéficiant pas d'une autorisation de mise sur le marché .¹⁹⁸

2009 : décision du Conseil d'Etat¹⁹⁹ annulant le décret de 2007.

2011 : arrêté d'interdiction de la vente et la cession au public des poppers²⁰⁰

2013 : annulation de l'arrêté de 2011 par le Conseil d'Etat²⁰¹

¹⁹⁵ Cadet-Tairou A., Lahaie E., Gandilhon M., *Note relative à l'usage des « poppers »*, note n°09-5, OFDT, 2009.

¹⁹⁶ Source ANSM

¹⁹⁷ Décret 90-274 du 26/03/1990 (JO du 28/03/90)

¹⁹⁸ Décret 2007-1636 du 20/11/2007 (JO 22/11/2007)

¹⁹⁹ Décision du Conseil d'Etat n°312449 du 15/05/2009

²⁰⁰ Arrêté du 29 juin 2011 (JO 07/07/2011)

²⁰¹ Décision du Conseil d'Etat n°312449 (JO 15/05/2009)

Aussi appelés « popo » par les usagers, ces produits se présentent sous forme de liquide contenu dans de petites fioles. Sur internet, les prix peuvent varier selon la « qualité » du produit, les poppers y étant disponibles à des prix variant de 25 à 35 euros les 30 ml. Le « Jungle Juice plus », produit relativement prisé dans le milieu gay, est proposé à 30 euros les 30 ml²⁰². Ils peuvent aussi être achetés dans les bureaux de tabac, sexshop, saunas ou backrooms.

Les poppers, inhalés par voie nasale en portant directement le flacon à la narine, entraînent un relâchement des fibres musculaires lisses (vaisseaux, sphincters...). Les principaux effets ressentis sont des sensations ébrieuses et une stimulation sexuelle. Ces effets sont de courtes durées, n'excédant pas quelques minutes. Certains laissent le flacon ouvert dans leur chambre le soir en laissant le produit volatil s'échapper du contenant, d'autres l'attachent autour de leur cou afin de sniffer le produit facilement. L'utilisation répétée de ces produits peut provoquer des rougeurs, des irritations et des brûlures des muqueuses nasales, des vertiges voire des pertes d'équilibre brutales.

Certains usagers attribuent quelques effets indésirables (tachycardie, affections nasales...) à la mauvaise qualité des produits utilisés par certains fabricants. Selon les marques, les produits peuvent être considérés comme plus ou moins « forts » ou intenses, tout en pouvant être considérés comme plus « paisibles » que d'autres.

Par ailleurs, différentes molécules, utilisées en contexte sexuel pour leurs différents effets, entrent dans la fabrication du poppers. Certaines faciliteraient la pénétration réceptive au détriment de l'érection, et sont utilisées par les « passifs » ou « bottoms ». À l'inverse, d'autres permettent de maintenir l'érection chez les « actifs » ou « tops ».

Les consommations rapportées ne concernent quasiment que des personnes fréquentant les espaces gays (saunas, clubs, backrooms...) où le produit serait banalisé, presque toujours visible et utilisée en contexte sexuel. Des usages plus rares et plus confidentiels ont également lieu dans des populations hétérosexuelles. Ces personnes, en recherche de sensations d'ébriété, en feraient un usage qualifié de « ludique », pouvant parfois être associé à certaines expériences sexuelles. Dans l'espace festif alternatif, l'usage des solvants n'est globalement pas valorisé et est considéré comme un produit réservé aux plus jeunes.

Evolutions observées en 2019

Aucune évolution ni aucun phénomène émergent ne sont observés autour de l'usage de poppers en 2019 en IDF.

²⁰² D'après le site www.junglejuiceparis.eu consulté en mai 2020.

GHB/GBL

Données de cadrage

Le GHB (gamma-hydroxybutyrate) est une molécule de synthèse utilisée en médecine humaine pour le traitement de la narcolepsie (trouble du sommeil chronique) et comme anesthésiant préopératoire. Classé dans la liste des stupéfiants en France en 1999, il se présente généralement sous la forme d'un liquide incolore et inodore, plus rarement sous forme de poudre blanche. Lorsqu'il est détourné et consommé à des fins récréatives, ses effets attendus sont l'ébriété, la désinhibition, la sédation et l'euphorie. A forte dose, le GHB a des propriétés amnésiantes et hypnotiques, pouvant provoquer des convulsions, des dépressions respiratoires, ainsi qu'une perte de connaissance communément appelée « G-hole » par les usagers familiers de ce produit. Celui-ci est de gravité variable, allant de la sédation profonde jusqu'au coma pouvant entraîner la mort.

Le GBL (gamma-butyrolactone) est un solvant industriel liquide, précurseur chimique du GHB, qui, une fois ingéré, est rapidement métabolisé dans l'organisme en GHB. Cette substance induit des effets identiques à une consommation par voie orale de GHB, quoique plus rapide et d'une durée plus courte (une à deux heures contre trois à quatre heures) en raison d'une absorption plus rapide. Du fait de son utilisation courante dans l'industrie, le GBL n'a fait l'objet d'aucune réglementation particulière jusqu'en 2011, facilitant l'accessibilité et le détournement du produit, si bien qu'à partir de 2006 son usage a remplacé progressivement celui du GHB²⁰³. Si dans ce rapport le terme « GHB/GBL » est employé, le GBL reste le produit le plus en circulation et le plus consommé. En septembre 2011, la cession et la vente de GBL en tant que matière première est interdite auprès du grand public, ainsi que les produits qui en contiennent à une concentration supérieure à 10% ou en quantité supérieure à 100ml. Cette interdiction fait suite à plusieurs cas d'intoxications aiguës.

Au début des années 2000, les usages de GHB/GBL ont initialement été cantonnés à l'espace festif gay, et dans une moindre mesure, observés dans l'espace festif techno alternatif. Ceux-ci se sont progressivement diffusés à la fin des années 2000 au sein des espaces festifs gay et « gay friendly » auprès d'un public plus large fréquentant des clubs et des discothèques, notamment des jeunes consommateurs y trouvant une alternative bon marché à l'alcool. Cette diffusion est également observée chez certains publics HSH qui en font usage en contexte sexuel lors de soirées privées. La pratique du chemsex se développe parallèlement à la survenue de nombreux cas de surdoses de GHB/GBL dans les établissements publics gays (bars, discothèques), qui provoque la mobilisation d'acteurs de la nuit et une moindre visibilité des usages dans le milieu du clubbing homosexuel. Au milieu de la décennie 2010 le produit connaît un nouveau cycle de diffusion vers l'espace festif commercial, après d'un public jeune et hétérosexuel²⁰⁴, ainsi qu'au sein de l'espace festif alternatif où il est consommé par un public de plus

²⁰³ Clément Gérôme, Cécile Chevalier, *Surdoses de GHB/GBL : mise en perspective et état des lieux des données récentes*, OFDT, 2018

²⁰⁴ Clément Gérôme, Cécile Chevalier, *ibid.*

en plus large. Cette diffusion est favorisée par la porosité croissante entre les scènes musicales et le Mélange des publics aux orientations sexuelles différentes. Les observations menées en 2019 confirment cette tendance.

Evolutions observées en 2019

Disponibilité et accessibilité selon les contextes d'usages en 2019

Le GHB/GBL, couramment appelé « G » par les usagers, (ou « GHB » alors qu'il s'agit de GBL) est très accessible car il est vendu sur de nombreux sites internet comme solvant industriel, au prix moyen de 60 à 100 euros le litre. Un durcissement au 1er janvier 2019 de la législation en vigueur (les sites demandent une identification professionnelle) ne semble pas impacter cette accessibilité. En soirée, le GBL ne fait pas ou peu l'objet de revente, ou alors marginalement en fioles de 10 ou 20 euros (cinq et dix doses). Dans leur grande majorité les consommateurs le partagent ou l'offrent :

« On n'a jamais eu de cas de gens qui allaient acheter sur les soirées. Les gens viennent avec, ou ça se donne. Mais il n'y a pas de trafic ou de vente de GBL »

(Groupe focal intervenants espace festif 93)

D'abord visible dans les soirées gay friendly, son usage se diffuse depuis quelques années en clubs, dans les soirées techno de type warehouse, ainsi que vers des sous-espaces du milieu techno alternatif comme les free parties :

« Depuis environ deux ans, le GBL est arrivé dans les soirées techno mixtes. De façon encore plus sûre que pour la kétamine, on peut considérer que l'arrivée récente du GBL dans le milieu techno correspond à l'émergence de nouvelles tendances dans ce milieu, avec des soirées labellisées tantôt « gay friendly », tantôt « hétéro friendly », qui prônent le mélange et l'ouverture et qui réunissent des publics jusqu'alors cloisonnés. »

(Note ethnographique n°1 espace festif 93)

Le GHB/GBL est plus ou moins consommé selon le type de soirée, mais devient un marqueur distinctif de l'appartenance à la nouvelle scène underground electro, comme la MDMA dans l'espace festif commercial et la kétamine dans les free parties pendant la décennie 2000-2010. Cette scène est marquée par un décloisonnement des publics, et le GHB/GBL se diffuse désormais dans les espaces festifs non spécifiquement LGBT, même si cette diffusion est plus marquée dans les soirées gay friendly :

« C'est toujours ces mêmes organisateurs, les soirées queer, les "jeudi banco, Possession, Flash Cocotte. C'est les mêmes organisateurs qui drainent un public queer et où il y a quand même beaucoup de consommation de ce type de substance chez eux. C'est vraiment spécifique et ça se sait. » (Groupe focal intervenants espace festif 93)

Les profils de consommateurs sont variés, témoignant probablement de l'élargissement de l'offre musicale au sein de l'espace festif alternatif et de l'hybridation des publics qui le fréquentent. Les effets recherchés sont proches de ceux ordinairement attribués à la MDMA²⁰⁵ : désinhibition, euphorie, sentiment de bien-être, et certains usagers en font un usage à visée anxiolytique et de relaxation. Le GHB/GBL peut alors être consommé comme alternative à l'alcool, et présenterait les avantages d'effets qui surviennent plus rapidement (dix à vingt minutes), d'une durée plus courte (deux à trois heures) et de ne pas provoquer de « gueule de bois » selon des usagers. La diffusion du GHB/GBL au détriment de l'alcool serait plus marquée encore en 2019 dans l'espace festif techno, au point que certains évoquent une forme de « ringardisation » de l'alcool (comme de la MDMA) :

« L'alcool est bien sûr le produit le plus consommé, mais l'arrivée du GBL, qui ne se mélange pas avec l'alcool a marqué une inflexion dans cette tendance : on m'a rapporté que certains collectifs d'organisateurient voient leurs recettes au bar baisser de 40 % dans les soirées queer. Plus encore, des discours incriminant l'alcool émergent de plus en plus. Une personne avec qui je m'entretenais me disait par exemple : "Et pas mal de gens qui disent que ouais ça rend con, ça fait grossir, c'est cher en soirée, donc autant boire un coca et être drogué, quoi. C'est un choix. Je connais vraiment des groupes de gens qui sont là, non à l'alcool, c'est un combat" »

(Note ethnographique n°2 espace festif IDF)

Au sein de l'espace festif gay ou lors de soirées clairement identifiées comme queer ou LGBTQ, le produit est très disponible et accessible, plus encore que dans les soirées techno depuis de nombreuses années. Au sein de la communauté gay, le GHB/GBL est également consommé en contexte sexuel, à des fins de stimulation et de désinhibition, augmentant le plaisir, l'endurance et les performances sexuelles.

« C'est pas grave, j'en fais tout le temps des G-holes ! » : vers une banalisation de l'usage et de ses conséquences sanitaires ?

Pour être ingéré, le GBL est mélangé à une boisson non alcoolisée afin d'en masquer le mauvais goût très marqué. Le produit exige un dosage très précis nécessitant l'utilisation d'une seringue graduée ou d'une pipette, outils qui sont mis à disposition par les associations de réduction des risques qui interviennent lors des soirées. La dose de GBL nécessaire à un usage récréatif est très variable selon les caractéristiques des personnes et des éventuelles interactions avec d'autres substances consommées conjointement, et varie de 0,8 à 2 ml. Les effets surviennent après dix à vingt minutes, et durent rarement plus de deux à trois heures. Cette courte durée implique pour les personnes de renouveler les prises régulièrement. Certains usagers expérimentés utilisent un cahier pour consigner l'heure de leurs prises et ainsi réguler leur consommation. Les quantités de GBL nécessaires à un usage récréatif étant très faibles, les risques de surdosage sont importants, notamment auprès des usagers pour qui le produit n'est pas familier. Le GBL agissant sur les récepteurs GABA, de même que l'alcool et les benzodiazépines, ces risques sont majorés lors d'association avec ces substances. Le message contre-indiquant

²⁰⁵ Le GHB/GBL est parfois surnommé « ecstasy liquide » par les usagers.

la consommation conjointe de GBL et d'alcool est inégalement traduite en actes par les usagers. Certains sont conscients des risques, mais ne l'appliquent pas ou peu, relâchant les précautions au fur et à mesure de la soirée, si bien que des intervenants évoquent une banalisation des « G-holes » :

« Il y a des gens qui sont au courant des risques de G-holes, (...) ils t'expliquent qu'au début ils ont leurs montres, ils surveillent, ils prennent toutes les heures, ils s'y tiennent et puis au fur et à mesure de la soirée, ça part, ils arrêtent de respecter la montre, ils se mettent à boire des bières par-ci par-là et oui, ils font quasiment tous des G-holes à un moment ou un autre. Mais ils le savent, ils connaissent très bien les risques. »

(Groupe focal intervenants espace festif 93)

« Ils savent qu'il ne faut pas le faire, mais ils le font. Une fille qui a fait un G-hole à un Banco, et elle avait mélangé avec tout, elle avait pris de l'alcool, elle avait pris un taz, elle avait pris de la coke aussi, elle avait 18 ans. Et après son G-hole on discutait un peu elle me fait "ah mais c'est pas grave j'en fait tout le temps des G-holes !" Je trouve que le G-hole est très banalisé. » (Groupe focal intervenants espace festif 93)

En usage festif, le GBL est souvent consommé en association avec des stimulants, cocaïne et MDMA principalement. L'association avec la kétamine est plus rare, car augmentant, comme avec l'alcool, les risques de G-holes. Lors des soirées chemsex, le produit est très largement consommé en alternance avec des stimulants tels que les cathinones, la méthamphétamine, la MDMA ou la cocaïne. Les chemsexuels l'évoquent à peine spontanément, tant le produit est devenu banal en contexte sexuel. Dans certaines « chemsex parties », le GBL est mis à disposition des participants en « libre-service » (contre participation financière) aux côtés de la 3-MMC, ce qui illustre bien la banalisation de cette substance²⁰⁶.

La médiatisation en 2018 de plusieurs cas d'intoxication graves au GHB/GBL (certains ayant entraîné le décès) a sensibilisé une partie des usagers aux risques de surdose. Les intervenants et les usagers évoquent une meilleure connaissance des dosages et interactions. Au-delà du risque de G-hole, le GHB/GBL présente également des risques de dépendance importante en cas de consommations répétées et rapprochées dans le temps. Aussi, les demandes de prise en charge pour sevrage ne sont pas rares :

« On a eu un exemple de consommateur de GBL, qui consommait du GBL toutes les heures et qu'on a dû mettre sous benzos avec des prescriptions très importantes. Ce consommateur avait un craving très important de GBL, puis de benzos, on voit que cela agit sur les mêmes neurotransmetteurs. On a dû l'hospitaliser quelques mois après pour un sevrage à l'alcool. »

(Groupe focal sanitaire CJC)

En 2019, deux décès liés à l'usage de GBL-GHB sont à déplorer, dont un en association avec de la cocaïne et de la MDMA²⁰⁷.

²⁰⁶ Sur la diffusion et les usages de GBL en contexte sexuel, Cf. « Des plans chemsex « all inclusive », initiés via des groupes Twitter® », page 73 et « Des sex parties clandestines... », page 70.

²⁰⁷ Cf. « Tableau des overdoses mortelles », page 91.

PROTOXYDE D'AZOTE

Données de cadrage

Le protoxyde d'azote est utilisé en médecine comme anesthésiant (mélange équimoléculaire oxygène/protoxyde d'azote ou MEOPA) ou comme analgésique de courte durée (Kalinox®). C'est un gaz avec des effets euphorisants, d'où son surnom de « gaz hilarant ». Il est aussi plus communément appelé « proto » et l'expression « faire des ballons » est employée par les usagers. Ceux-ci peuvent en effets gonfler des ballons de ce gaz afin de l'inhaler petit à petit. Le protoxyde d'azote est disponible en supermarché dans les cartouches pour siphon à chantilly ou aérosols d'air sec, d'où la facilité de se le procurer pour des usages récréatifs. Le contenu de la cartouche est vidé dans un ballon puis inhalé par l'utilisateur. Ses effets durent tout au plus quelques minutes. La consommation de protoxyde d'azote peut entraîner des maux de tête et des vertiges. L'inhalation de protoxyde d'azote expose à deux types de risques majeurs : des risques immédiats, comme une asphyxie par manque d'oxygène, des pertes de connaissance, des brûlures par le froid du gaz expulsé de la cartouche, des vertiges mais aussi des séquelles irréversibles en cas de consommation régulière et/ou à forte dose (atteinte de la moelle épinière, carence en vitamine B12, anémie, troubles psychiques). Ce produit n'est pas classé sur la liste des stupéfiants.

Une fois en possession des cartouches habituellement vendues en supermarché pour faire de la chantilly, il faut en extraire le gaz. Pour cela, il faut transférer le gaz des cartouches vers un autre contenant permettant l'inhalation. Deux types de dispositifs permettent cette manipulation²⁰⁸ : le siphon à chantilly et le « cracker ». Le siphon à chantilly est l'ustensile pour lequel la cartouche est normalement prévue. Celle-ci est vissée dans le compartiment adéquat et vidée dans le siphon vide. Le gaz contenu dans le siphon est ensuite généralement transféré dans un ballon de baudruche pour être inhalé. Appelé « cracker » par les usagers, le nitrous oxide cracker est un dispositif plus ou moins cylindrique, en deux parties, au sein duquel on insère la cartouche. A l'extrémité percée on fixe un ballon de baudruche. Lors du vissage des deux moitiés du cracker, la cartouche est percée, laissant le gaz s'échapper par les trous vers le ballon de baudruche.

Le site TREND IDF décrit depuis le début des années 2000²⁰⁹ un usage important de ce produit en free parties, lors desquelles les ballons de baudruche remplis de protoxyde sont vendus à un ou deux euros pièces. Ces usages semblent néanmoins en augmentation à Paris depuis 2017²¹⁰. En 2018, plusieurs usages ont été rapportés au sein de soirées étudiantes et de nombreuses cartouches vides avaient été identifiées dans les rues de Paris ou aux abords de plusieurs cités de Seine-Saint-Denis²¹¹, témoignant de consommations dans l'espace urbain.

²⁰⁸ Explication des usages issus du Psychowiki du site internet Psychoactif

²⁰⁹ *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2001 – Rapports locaux des sites TREND – Ile-de-France*, OFDT, 2002.

²¹⁰ Pfau G., Francia M., Pequart C., *Tendances récentes sur la toxicomanie et les usages de drogues à Paris : état des lieux en 2017 – Tendances récentes et nouvelles drogues (TREND)*, Association Charonne, 2018

²¹¹ Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues : tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019

Evolutions observées en 2019

Marché

Le « proto » est disponible et très accessible, les usagers pouvant se procurer les cartouches directement dans les épiceries ou supermarchés. Il est également accessible en vente lors de certains événements festifs, commerciaux et alternatifs :

« Ils en vendaient, il y avait un stand qui vendait des produits, de façon officielle. C'était écrit VENTE DE PROTO, ils avaient fait un jeu concours pour gagner des ballons de protos. »
(Groupe focal intervenants espace festif)

Selon les espaces le prix varie entre un et deux euros l'unité.

Usages et usagers

La visibilité de l'usage de protoxyde d'azote est en forte augmentation en 2019 et a engendré une forte couverture médiatique²¹². Cette tendance de consommation chez un public mineur ou de jeunes majeurs est visible par TREND par le biais du groupe focal CJC. Ainsi, un professionnel travaillant dans ces consultations spécifiques pour jeunes consommateurs qualifie l'usage de protoxyde d'azote de phénomène le plus marquant en 2019. Il décrit les nombreuses sollicitations que les CJC ont pu recevoir de parents inquiets ou d'établissements scolaires réclamant des interventions de prévention sur ce produit. D'autres professionnels de CJC décrivent également leurs interventions en milieu scolaire où le protoxyde d'azote est largement connu des élèves de collège et de lycée et où les questions autour de l'usage de ce produit sont nombreuses. Les professionnels s'interrogent sur cet usage, visiblement beaucoup plus important que les années précédentes malgré une disponibilité forte et constante de ce produit en supermarché depuis de nombreuses années.

Ces consommations sont rendues visibles par leurs conséquences sanitaires (voir infra le paragraphe consacré) ainsi que par l'observation des nombreuses capsules de protoxyde d'azote abandonnées dans les espaces publics parisiens et dyonisiens (parcs, squares, rues) :

« Plusieurs témoins font état d'une hausse de la consommation de ballons en milieu urbain (arènes de Jussieu, parcs, capsules vides un peu partout...). »
(Note ethnographique n°2 espace festif IDF)

En 2019, les professionnels issus de nombreuses CJC d'Île-de-France ne relèvent pas de consultations liées à des consommations problématiques de protoxyde d'azote et semblent pour l'instant principalement sollicités par les pouvoirs publics ou par des médias soucieux d'en apprendre plus. Les sources dont disposent TREND, moins nombreuses sur les espaces fréquentés par les mineurs scolarisés, ne permettent pas de documenter plus largement les pratiques de consommation de protoxyde d'azote

²¹² <https://sante.lefigaro.fr/article/inhaler-du-gaz-hilarant-une-pratique-tres-dangereuse-en-augmentation/>

de ces jeunes

Dans l'espace festif, les intervenants de réduction des risques observent une augmentation sensible de la consommation, notamment en free parties. Lors des soirées étudiantes de fac de médecine et de pharmacie, les usages de protoxyde d'azote sont connus depuis des années. Il est néanmoins difficile d'évaluer les variations de niveau de consommation dans ce type de sous-espaces qui ne sont pas observés par le dispositif.

Cette augmentation de la consommation ne semble pas toucher les usagers de drogues précaires qui fréquentent les CAARUD ou les CSAPA. Les CAARUD franciliens ont été plus sollicités par les pouvoirs publics, désireux d'en savoir plus sur ce produit, que par les usagers eux-mêmes.

Conséquences de l'usage

En 2019, 25 signalements d'effets sanitaires sévères ont été notifiés aux CEIP-A, dont 10 cas graves avec des séquelles pour certains, 8 provenant de la région Hauts-de-France²¹³. Lors du groupe focal sanitaire 2019, le CEIP-A de Paris décrit deux conséquences différentes de l'usage. Les dommages peuvent être d'ordre psychiatriques (délires, dépendance) ou somatiques. Dans ce dernier cas, il s'agit de personnes ayant consommé des quantités importantes et répétées, induisant des troubles neurologiques graves voire irréversibles. Un cas de myélite²¹⁴ a été identifié par l'hôpital Bichat en 2019. Ces phénomènes de surdosages du protoxyde d'azote chez des jeunes parfois mineurs, encore invisibles les années précédentes à Paris, laissent à penser que certaines pratiques d'usages massives et répétées dans le temps sont plus nombreuses que les années précédentes.

Face à ce phénomène, des élus locaux ont pris des arrêtés interdisant la vente et la possession de protoxyde d'azote aux mineurs. En Seine-Saint-Denis, la ville d'Aulnay-sous-Bois a ainsi pris un arrêté début août 2019²¹⁵. Cette commune de Seine-Saint-Denis a également déployé une campagne d'affichage et de sensibilisation en direction des plus jeunes. Enfin, le 11 décembre 2019, le sénat a adopté en première lecture une proposition de loi visant à interdire la vente de protoxyde d'azote en direction des mineurs²¹⁶.



Campagne de sensibilisation à Aulnay-sous-Bois

²¹³ <https://solidarites-sante.gouv.fr/actualites/presse/communiqués-de-presse/article/augmentation-des-cas-graves-en-lien-avec-l-usage-detourne-de-protoxyde-d-azote>

²¹⁴ La myélite aiguë transverse est une inflammation de la moelle épinière sur toute sa largeur (transversalement) qui bloque ainsi la transmission d'impulsions nerveuses le long de la moelle épinière.

²¹⁵ https://drive.google.com/file/d/12lCpue3wojbtIIDN_w5wBHB_n2in-XON/view

²¹⁶ <http://www.senat.fr/leg/tas19-033.html>

MÉDICAMENTS PSYCHOTROPES NON OPIACÉS

BENZODIAZÉPINES ET APPARENTÉS

Données de cadrage

Le dispositif TREND observe essentiellement les usages de médicaments non conformes au cadre thérapeutique, les observations concernant les produits ci-dessous appartenant à la classe des benzodiazépines (BZD) ne concernent donc que les mésusages.

Le détournement de BZD est observé dans les trois espaces d'investigation (urbain, festif, festif gay). Ces médicaments sont toujours disponibles et accessibles dans le 18ème arrondissement de Paris, dans les quartiers de Barbès et Château-Rouge essentiellement, et sur aucun autre arrondissement de Paris. Les prix des différentes spécialités varient en fonction des années et de leurs disponibilités respectives. Les BZD se revendent à l'unité pour quelques euros ou par plaquettes entières. Elles peuvent être aussi troquées, échangées ou données. Toutes les catégories socio-professionnelles sont représentées parmi les usagers et la grande majorité d'entre eux consomme les BZD per os. Seules les personnes déjà injectrices d'autres produits et en grande difficulté socio-économique injectent un apparenté aux BZD, le zolpidem (Stilnox®).

Les BZD ne sont généralement pas considérés comme des produits de première intention mais plutôt comme régulateurs d'autres consommations. Ainsi, ils sont principalement utilisés pour la descente de stimulants tels que la cocaïne (consommée sous toutes ses modalités), les amphétamines, etc. et d'hallucinogènes. D'autres les utilisent pour gérer le syndrome de manque aux opiacés ou d'alcool, ou le craving des stimulants lorsqu'ils souhaitent modifier leurs rapports à ces drogues.

Chez les personnes présentant un mésusage de médicaments (achetés ou non dans la rue), les notions de traitement, de médicament et drogue sont mal définies. En effet, les usagers concernés comprennent

Approche par produit

souvent difficilement le fait qu'une même molécule puisse être disponible sur le marché noir dans une optique de « défonce » ou de gestion du manque mais également sur prescription dans une démarche thérapeutique. La frontière entre usage thérapeutique et usage récréatif est, dans le cas des BZD, particulièrement floue.

Evolutions observées en 2019

Un état des lieux des détournements de médicaments psychotropes en 2019 est proposé dans la partie transversale, incluant les BZD²¹⁷.

RIVOTRIL®

Données de cadrage

Le clonazépam (Rivotril®) est une molécule appartenant à la classe des benzodiazépines et ayant des propriétés sédatives, hypnotiques, anxiolytiques, mais aussi anti-convulsivantes.

Il est couramment appelé par les usagers « madame courage », « mère courage », « rivo », « roja », « la rouge » (de la couleur de son blister) ou encore « reda ».

En 2011, il est classé sur la liste des stupéfiants et l'année suivante les conditions de prescription et de délivrance sont modifiées et ne peuvent être effectuées que par des neurologues ou des pédiatres. Ces mesures ont alors entraîné une diminution de la visibilité du trafic de rue et des mésusages. Depuis 2016, la disponibilité et l'accessibilité du Rivotril® redeviennent élevées jusqu'à fin 2018 dans le 18ème arrondissement de Paris et à proximité de certaines stations de métro en Seine-Saint-Denis (La Courneuve, Quatre chemins). Le prix du Rivotril® est stable depuis 2016, il se négocie 1 à 1,5 € le comprimé de 2 mg, mais il n'est presque pas disponible à l'unité. La plaquette est l'unité de revente la plus courante et se négocie entre 8 et 10 euros. La boîte de quatre plaquettes est vendue entre 20 et 25 €.

Les usagers de Rivotril® le consomment par voie orale et sont principalement des personnes en situation de précarité socio-économique, souvent d'origine maghrébine. Le Rivotril® étant un produit qui semble très disponible et consommé au Maghreb, il est possible que des usagers maghrébins aient initié leurs consommations dans leurs pays d'origine et continuent à s'en procurer et à en consommer une fois en France.

Les Mineurs non accompagnés (MNA) maghrébins en errance constituent un autre groupe très visible de consommateurs de Rivotril®. Ces mineurs semblent faire usage de Rivotril® de manière massive. Depuis 2016, leurs consommations inquiètent les pouvoirs publics et les associations en charge des missions de protection de l'enfance²¹⁸.

Les effets du Rivotril® sont décrits par les consommateurs comme apaisants et on observe une dimension d'automédication de certains usagers ayant vécu des traumatismes liés à la migration ou à la vie à la rue. Certains usagers utilisent aussi l'effet paradoxal de cette benzodiazépine et affirment l'utiliser comme une aide au passage à l'acte délictueux (d'où son surnom de « madame courage »). Plusieurs usagers affirment en effet consommer du Rivotril® pour « se sentir plus fort » et être en capacité d'être plus agressif lorsqu'il est consommé avec de l'alcool.

²¹⁸ Pfau G., Flye Sainte-Marie G., Pecquart C., *Phénomènes émergents liés aux drogues – Tendances récentes sur les usages de drogues à Paris en 2018*, Association Charonne, 2019.

Approche par produit

Par ailleurs, certains professionnels de la protection de l'enfance et des services d'addictologie en lien avec le public de MNA associent cette consommation de Rivotril® avec les pratiques d'automutilation (scarification) constatées chez une majorité de ces enfants.

Évolutions par rapport aux observations 2018

Marché : disponibilité et accessibilité en baisse

Comme décrit dans la partie transversale²¹⁹, la disponibilité et l'accessibilité du Rivotril® semblent être en forte baisse en 2019, à la faveur de la vente de Lyrica® :

« Je ne sais pas pourquoi, l'ensemble des vendeurs de Rivotril se mettent au Lyrica. Le marché a vraiment évolué de ce côté. En général, c'est des vendeurs qui vendent des médicaments soit du Valium®, soit du Rivotril®, soit du Lyrica® » ; « Ce qui a remplacé le Rivotril, dans plein d'endroits, c'est le Lyrica®. »

(Groupe focal usagers)

Les services d'application de la loi de Seine-Saint-Denis et le commissariat du 18ème arrondissement signalent des petits trafics de rue de Rivotril® où les vendeurs proposeraient aussi du Tramadol, de la MDMA ou du Lyrica®. Ces (usagers) revendeurs seraient des MNA ou de jeunes majeurs maghrébins. Cette diversification de l'offre de produits de rue est à surveiller, d'autant plus qu'elle s'adresse à des clients dont les consommations ont été jusqu'alors plutôt opportunistes.

Usages et usagers

Aucun nouveau profil de consommateurs de Rivotril®, de logiques d'usage et de modes de consommation ne sont constatés en 2019.

²¹⁹ Cf. « Les benzodiazépines », page 40 et « Le Lyrica®, multiplication de signaux de détournements et du trafic », page 42

ARTANE®

Données de cadrage

L'Artane® est un médicament anticholinergique appartenant à la classe des anti muscariniques. L'Artane® contient du chlorhydrate de trihexyphénidyle, molécule utilisée contre les symptômes de la maladie de Parkinson et contre certains effets indésirables des traitements neuroleptiques.

L'usage détourné d'Artane® est documenté par TREND IDF depuis 2001 et la visibilité de son usage semble fluctuer d'année en année sans que le phénomène ne prenne de l'ampleur et ne dépasse le réseau des usagers précaires fréquentant les CAARUD. Accessible depuis 2001 à la station de métro Château-Rouge, l'Artane® est décrit comme rare et est revendu par des usagers bénéficiant de prescription en lien avec un traitement neuroleptique. Le prix de l'Artane® semble rester stable depuis 2001, un comprimé coûte entre 1 et 3 euros tandis que la plaquette de 20 comprimés se négocie entre 10 et 15 euros. Appelés « tatane » par les usagers, ceux-ci sont quasiment exclusivement des hommes, sans domicile fixe et en situation de grande précarité. Le CAARUD Aurore EGO décrit aussi les usagers comme polyconsommateurs (cannabis, benzodiazépines, buprénorphine, crack et alcool) et un peu plus âgés que la moyenne de la file active. Souvent originaires de l'île de la Réunion ou du Maghreb, les usagers d'Artane® sont très désocialisés.

Selon les usagers, les consommations d'Artane® entraîneraient un ressenti de « toute puissance », d'excitation associée à une sensation de flottement et, à forte dose, des hallucinations.

L'Artane® jouit plutôt d'une image négative (« produit de junkies », « produit qui rend fou ») auprès des non usagers. Cette image résulterait des effets observés sur ceux qui en consomment : gestes violents et soudains, agressivité, remontées imprévisibles, parfois plusieurs jours après la consommation.

Évolutions observées en 2019

Alors que le site TREND IDF récoltait sporadiquement quelques informations relatives à l'Artane depuis plusieurs années, 2019 aura été marquée par un groupe focal usager où plusieurs participants se revendiquèrent comme consommateurs réguliers d'Artane®. Fait rare pour TREND IDF, ce groupe focal a pu mettre en lumière plusieurs pratiques liées aux usages d'Artane®.

« Moi, l'Artane, c'est ce que je préfère ! Tu as des hallucinations, tu es dans le monde des bisounours. On peut en acheter dans le quartier de Château-Rouge, mais c'est dur à trouver, il n'y en a pas tout le temps. »

(Groupe focal usagers)

Approche par produit

Un usager décrit l'effet de l'Artane comme stimulant, durant toute la journée si les comprimés sont pris au réveil :

« Quand tu prends l'Artane le ventre vide ou le ventre plein, ça n'a vraiment pas le même effet. Moi il faut que j'aie bien mangé avant d'en prendre. En général, je le prends pendant mon petit déjeuner, je l'achète la veille. Quand j'en prends le matin, je suis bien pendant toute la journée. Je peux escalader deux étages d'immeuble en escalade sans soucis pendant la journée ! »

(Groupe focal usagers)

Un usager décrit également une disponibilité de l'Artane® qui diffère selon le dosage des comprimés :

« Il y a les comprimés de 2 mg et de 5 mg. Le 2 mg est le plus courant, c'est très rare de trouver du 5 mg, en général les personnes gardent leurs médicaments à cette dose. »

(Groupe focal usagers)

Le CAARUD Aurore EGO décrit depuis 2018 une consommation d'Artane plus importante chez des usagers précaires d'origine maghrébine ou caribéenne. Des intervenants de réduction des risques et des usagers font état de consommations de Lyrica® utilisé pour favoriser la descente d'Artane® en 2019. Enfin, plusieurs usagers décrivent l'aide que peut leur apporter l'Artane® dans le passage à l'acte délictueux :

« Moi, quand je prends de l'Artane, je deviens un gros voleur, la dernière fois que j'en ai pris, j'ai foutu le bordel au CAARUD, j'ai renversé toutes les chaises, j'ai volé des portables à tout le monde. À toi d'ailleurs ! [S'adressant à un autre participant du groupe focal], mais je les ai rendus une fois redevenu normal. »

(Groupe focal usagers)

Ce phénomène de consommation d'Artane®, connu par TREND IDF mais jusqu'ici discret et peu abordé lors des groupes focaux par les usagers, est à surveiller à l'avenir afin d'écartier les possibles biais d'observation liés à la présence ou non de consommateurs au sein de ces groupes focaux.